

PUCA

LA CARTONNERIE
expérimenter l'espace public
Saint-Étienne
2010 > 2016

CARTON PLEIN

12th
CART
QIN
TIAN

Expérimenter l'espace public – Saint-Étienne 2010-2016

Programme de recherche-action Hors champ de la production urbaine

Plan Urbanisme Construction Architecture

Directeur de publication : Emmanuel Raoul

Responsables de l'action : Bertrand Vallet, François Ménard

Chargée de valorisation : Bénédicte Bercovici

Ministère de l'Environnement, de l'Énergie et de la Mer /

Ministère du Logement et de l'Habitat durable

Collection Recherche du Puca n°229

Tour Pascal B - 92055 la Défense cedex

En vente à la DDTV du Cerema
2 rue Antoine-Charial – CS 33927 / 69426 Lyon Cedex 03

ISSN 0249-8804

ISBN 978-2-11-138152-0

15 €

2016

Coordination éditoriale : Carton Plein

PUCA

LA CARTONNERIE expérimenter l'espace public Saint-Etienne 2010 > 2016



CARTON

PLEIN

CARTON
PLEI
plein.carton@gmail.com
lacartonnerie.blogspot

sommai

Préface — 6

Introduction générale — 10

Partie 1 : Écrire en commun — 16

Épisode 0 – Genèse – avril 2010 / juillet 2010 — 20

Épisode 1 – Chantier ouvert au public – septembre / décembre 2010 — 38

Épisode 2 – Espace public en co-construction – janvier / juillet 2011 — 52

Épisode 3 – Terrain de jeu pédagogique – septembre 2011 / juin 2012 — 64

Épisode 4 – À l'assaut du quartier! – septembre 2012 / juillet 2013 — 76

Épisode 5 – Le Laboratoire urbain en marche – septembre 2013 / juillet 2014 — 90

Épisode 6 – L'urbanisme de plein pied! – juillet 2014 / octobre 2015 — 108

Partie 2 : Traverser en images — 126

Partie 3 : Raconter à quatre voix — 162

Laurie Guyot — 166

Fanny Herbert — 198

Alissone Perdrix — 240

Corentine Baudrand — 266

Bibliographie — 292

Remerciements — 300

Glossaire (détaché)

Préface

Qu'est-ce que ce livre ? A quelle intention répond-il ? Et puis que signifie cette curieuse formule qui figure dans son titre : «expérimenter l'espace public» ?

Faire l'expérience de l'espace public, le connaître par l'expérience, c'est ce que nous faisons tous, quotidiennement. Parfois nous plaignons-nous qu'on lui accorde la portion congrue. Parfois protestons-nous lorsque sous couvert d'aménagement commercial on le privatise, lorsque notre liberté de passant-citoyen se voit convertie en autorisation d'accès grâce à l'obligance discrétionnaire d'un exploitant attentif à notre bien-être de client potentiel. Tout cela, nous le connaissons. Nul besoin d'un livre. Expérimenter dans l'espace public alors ? Y pratiquer des opérations destinées à étudier quelque chose, à vérifier quelque hypothèse... L'espace public serait alors un contenant, sans qualité particulière autre que celle de permettre l'accueil d'expérimentations. Non, il ne s'agit pas de ça, non plus. Mais de quoi, alors ? Il s'agit bel et bien d'expérimenter une forme de production d'un espace public urbain, son animation, sa transformation... avec l'espoir que l'effort entrepris et les réflexions qui l'ont porté laisseront des traces, si ce n'est dans la matérialité du lieu, au moins dans la mémoire et les usages de ceux qui le fréquenteront. Une expérience de plus de 5 ans !

C'est de cela dont ce livre porte témoignage.

Mais il n'est pas que cela. Son intention est plus ambitieuse.

Derrière le récit des protagonistes, au-delà des frises qui restituent les grandes étapes de l'avancement du projet, il y a l'idée de porter un regard rétrospectif sur le travail réalisé, un regard le plus lucide possible. Non pas pour faire l'état des regrets ou «rejouer le match» mieux qu'il ne l'a été dans la réalité, mais pour proposer au lecteur, à travers différents apports réflexifs, des éléments d'analyse et de compréhension qu'il pourra s'approprier selon sa sensibilité, selon son métier ou ses propres aspirations, personnelles ou partagées avec d'autres.

Car «expérimenter l'espace public» n'est ni une lubie, ni un passe-temps. Produire, au sens d'aménager, un espace public non plus. Il s'agit là d'un métier, voire d'une profession. Celle des aménageurs et des urbanistes. A moins qu'il ne s'agisse d'une prérogative des autorités publiques, celle de la «collectivité» qui, forte de la légitimité que lui offre l'élection démocratique de ses édiles, dispose du droit d'agir sur l'espace partagé de tous. Les sciences sociales nous ont toutefois appris, si tant est que cela nous avait échappé, qu'un espace public est aussi et avant tout le produit de ses usages, lesquels interagissent entre eux, le passant avec l'habitant, le mobile avec le stationnaire, l'étranger avec le local et tous avec les autres formes de présences et d'activités, tant matérielles qu'immatérielles qui forment l'économie du lieu, sa saveur, sa singularité. Tout ce qui fait qu'on peut l'élire comme sien sans en exclure les autres, tout ce qui fait qu'il peut nous être familier alors qu'on lui est étranger, tout ce qui fait qu'on peut s'y sentir plaisamment anonyme sans souffrir de n'y être personne.

Or, cette qualité que l'on prête à l'espace public et qu'on attribue parfois à la magie d'un lieu alors qu'elle n'en est peut-être que l'émanation, se perd parfois, au point qu'on s'étonne de ne la rencontrer que si peu. Il est en effet des espaces qui tout en présentant les caractéristiques matérielles de l'espace public n'en sont pas vraiment. Il leur manque quelque chose, un je-ne-sais-quoi difficile à cerner, et cette absence nous rend absent à lui et aux autres. Il leur manque de nous qualifier comme public : spectateur, passant, usager, citoyen, habitants... Seraient-ils marqués par un défaut de conception ? Traduiraient-ils une négligence dans leur traitement, leur animation et leur entretien ? Ne devraient-ils pas faire l'objet d'une attention ou d'un soin pour qu'à leur tour, dépositaires de cette sollicitude, ils en témoignent à notre endroit ?

C'est précisément parce que ce que la production urbanistique courante peine à remplir cette tâche, par excès de formalisme, de normes et de procédures standardisées ou au contraire par négligence ou désinvestissement, que la question de l'espace public et de sa production est essentielle aujourd'hui.

Que faire alors qui ne se résume pas à un catalogue de bonnes pratiques ?

C'est là que l'expérimentation surgit et peut se révéler féconde. Encore faut-il que cette expérimentation ne vaille pas que pour elle-même et qu'à défaut de constituer un exemple, elle ait valeur d'expérience pour d'autres.

C'est ici que se forme le projet de ce livre : de l'envie des protagonistes de cette expérience d'en tirer des enseignements partageables avec d'autres mais aussi du souci d'acteurs placés au cœur même de l'Administration et chargés d'en éclairer l'action par la recherche et l'expérimentation de faire connaître cette même expérience située hors du champ traditionnel des acteurs institutionnels de la production urbaine. Le Plan Urbanisme Construction Architecture, Puca – c'est de lui qu'il s'agit – «organe incitatif de recherche et d'expérimentation» placé auprès du Directeur général de l'Aménagement du Logement et de la Nature, avait en effet lancé un programme exploratoire constitué d'études, de recherches et de recherches-actions portées par des acteurs variés sous une appellation commune : «Le hors-champ de la production architecturale et urbaine». Et c'est dans ce cadre programmatique aussi flou que volontariste que s'est opérée la rencontre avec les membres de *Carton plein*, association sise à Saint-Étienne, et auteurs de ce livre.

Au moment de cette rencontre, le Puca venait de réaliser un premier travail de repérage des collectifs revendiquant une pratique «alternative» de la conception des espaces publics. Il s'agissait d'aller regarder à côté de ce que l'on promeut et analyse traditionnellement dans le périmètre de l'action publique d'État (les éco-quartiers, les grandes opérations d'urbanisme de type OIN ou grandes ZAC, les opérations de logement social portées par des bailleurs sociaux...), autrement dit du côté de l'innovation à bas bruit, des alternatives singulières. Actant d'un certain nombre de limites des espaces publics contemporains (standardisés, «stérilisés»...), il s'agissait de soutenir la réflexivité des acteurs impliqués dans l'innovation urbanistique afin de comprendre leurs intérêts, leurs limites et au fond leur contribution éventuelle à une certaine forme d'évolution de l'action publique dans le champ de l'urbain (descendante, technicisée et normée).

Carton plein faisait partie de ces acteurs.

Mais son travail était déjà largement avancé.

Il s'agissait d'un travail d'animation et de gestion d'un espace public temporaire et expérimental de 2000 m², *La Cartonnerie*. Pendant cinq ans, autour de cet espace public, *Carton Plein* avait cherché en permanence, disaient-ils, à impliquer les citoyens et les structures locales dans les transformations de leur ville, mais aussi à jouer avec les cadres de la fabrique de la ville pour questionner et alimenter le projet urbain. Concrètement, quelles avaient été les actions menées sur cet espace public ? Elles étaient nombreuses et variées. Aujourd'hui on peut encore citer :

- Les « bistros du jeudi » organisés dans la cour intérieure des ateliers de *Carton Plein* face à la Cartonnerie, ces bistrotts se sont articulés autour d'un bar associatif et d'une programmation culturelle.
- La mise en place d'une « agence (hihi)mobilière » qui présentait un plan du quartier avec les espaces vacants, des fiches pour présenter les opportunités du quartier, un panneau d'annonces « Je cherche / Je propose », deux agents d'accueil pour faciliter les connexions.
- Des « chantiers créatifs » permettant d'associer les habitants et usagers à la co-conception d'un espace, pour des transformations temporaires ou pérennes (création et mise en œuvre de grands jeux projetés, mise en place d'une scénographie avec la projection de films dans l'espace public, création d'un terrain de billes géant, mise en place d'un plan de culture ou de plantations diverses, chantier peinture des murs...)
- Un « journal mural ». Affiché sur les murs du site, ce journal monumental devient signalétique et incite le passant, voisin, à la lecture. Il restitue l'analyse sensible en mettant le lecteur en éveil, présente les enjeux du site, s'appuie sur les connaissances des habitants, décale les regards, participe à la création d'un public. C'est en tout cas son intention.

Mais on peut citer également la réalisation d'une « fresque d'usage », d'un *contest* de graff, la tenue régulière d'un blog sur les activités du laboratoire urbain, un jardin expérimental, des marches mensuelles, un « Bureau Éphémère d'Activation Urbaine », des « boutiques outils » permettant de valoriser les façades des rez-de-chaussée, un « Studio Carton » média de proximité...

Si l'on devait résumer, la singularité de *Carton Plein* réside largement dans le temps d'intervention et les modalités d'implication de la structure associative : il ne s'agissait pas comme pour nombre de collectifs d'une intervention de quelques jours ou semaines sur un espace (souvent délaissé), mais du travail quotidien de près de 5 ans d'une association locale, installée à proximité immédiate de l'espace public, avec riverains, usagers, et acteurs publics chargés d'imaginer une vie – en attendant un avenir – à cet espace. Cette implication transparait au fil de l'ouvrage et donne à voir une structure, *Carton Plein*, oscillant entre diverses postures au fil du temps (animateur, concepteur, gestionnaire, etc.).

Mais n'en disons pas plus, l'ouvrage est là pour cela.

Quel ouvrage, quel livre fallait-il d'ailleurs réaliser pour restituer tout ceci et pour lui donner, comme nous l'avons dit, valeur d'expérience ?

Et d'abord, fallait-il faire un livre ? L'information n'est-elle pas aujourd'hui plus accessible par internet ? Ce dernier n'est-il pas le canal privilégié de l'échange d'expériences, de la dissémination horizontale de la connaissance ? Le coût d'un livre n'est-il pas rédhibitoire à qui entend aujourd'hui propager des idées ? Sans doute tout cela est-il vrai. Mais faire un livre était une manière de donner à voir en un seul tenant l'ensemble de l'expérience menée et son analyse seconde. C'était également en faire une balise, le produit d'un moment donné. Autrement dit, éviter le fractionnement ainsi que le brouillage temporel d'un document dont on ne sait, à la lecture de lien en lien sur une tablette ou un smartphone où il s'arrête vraiment.

Quel livre alors ? Une synthèse, un document court, de quatre-vingts pages. Sinon, il ne se vend ni ne se lit. Les gens n'ont plus le temps pour cela. Les auteurs ainsi que les préfaciers dont on aura compris qu'ils sont partie prenante du projet éditorial ont fait le pari inverse. Faire un livre généreux, riche, pluriel, dans lequel les voix s'entrecroisent et où chaque élément du projet et de sa réalisation est détaillé, analysé, revisité. Tant pis si le lecteur ne fait le trajet de la première à la dernière page. Chacun se trouve ainsi libre d'y entrer à sa façon et d'en sortir à sa guise. L'essentiel est qu'il en tire des enseignements, qu'il soit chercheur ou praticien, professionnel ou militant, ou tout cela à la fois.

Les préfaciers s'arrêtent pour laisser la place aux auteurs.

Bonne lecture et bon voyage !

François Ménard
Bertrand Vallet

**introdu
général**

introduction

Saisir un interstice dans la ville

Kracauer Siegfried,
Rues de Berlin
et d'ailleurs,
Gallimard, 1995.

« La valeur d'une ville se mesure au nombre de lieux qu'elle réserve à l'improvisation. »

1 – Organisme
en charge du
renouvellement
urbain

Le 24 novembre 2010 à Saint-Étienne, sous l'impulsion de l'Établissement Public d'Aménagement Saint-Étienne¹, le site des Cartonnages Stéphanois devient un espace public temporaire et expérimental de 2 000 m² : **la Cartonnerie**. Au carrefour de différents quartiers populaires du centre-ville, au cœur d'un projet d'aménagement urbain d'envergure, cet espace public atypique est conçu et animé en plusieurs épisodes par l'association Carton Plein. Il est aujourd'hui en gestion municipale mais bénéficie d'un statut particulier du fait de son caractère éphémère et de son histoire. Devenu progressivement un **Laboratoire urbain**, il participe d'une expérimentation pluridisciplinaire sur l'espace public, au cœur de la ville en chantier.

Pendant 5 ans, autour de cet espace public à travers l'association Carton Plein nous avons cherché en permanence à impliquer les citoyens et les structures locales dans les transformations de leur cadre de vie, mais aussi à questionner et alimenter le projet urbain. Notre association pluridisciplinaire (sociologie, art, architecture, design, urbanisme...) a expérimenté en situation de nombreux outils d'urbanisme collaboratif avec l'objectif de construire des territoires durables et solidaires. Nous nous sommes attelés à créer des cadres d'échanges pluriels, mais aussi à affirmer l'expérimentation comme mode de production de connaissances et levier pour agir. La recherche-action s'est constituée progressivement comme une ressource pour donner de la cohérence à la démarche et répondre aux nombreux questionnements émergents.

Le cadre d'action de l'association, toujours négocié entre de nombreux acteurs publics et privés, a été difficile à tenir dans le temps. Même si Carton Plein poursuit ses projets dans la ville sous d'autres formes, le **Laboratoire urbain** – organisé autour de l'espace public de **la Cartonnerie** – a été joyeusement enterré le 1^{er} novembre 2015. Dans cette phase de **TransmutAction**, subsistait ce rêve de pouvoir prendre le temps de revenir sur notre expérience inédite. Elle pouvait certainement apporter des éléments de réflexion et des pistes d'action aux acteurs de l'aménagement urbain en questionnement sur leurs pratiques, à ceux déjà engagés dans des formes d'expérimentations collectives, et aux nombreux étudiants qui sollicitent quotidiennement l'association. C'était aussi pour tous les protagonistes du projet une manière de comprendre et digérer ce qu'ils venaient de vivre si intensément, avant d'être happés vers de nouvelles aventures.

Transformer les modes de conception de l'espace public

Sansot Pierre,
*Poétique de la
ville*, Édition Payot,
2004.

« La ville inachevée, non point par suite d'une quelconque imperfection, mais comme horizon des horizons, toujours pressenti et jamais atteint. En mouvement, elle redistribue sans cesse les cartes, elle provoque les collisions, elle invente des rimes inédites, des associations surprenantes. »

Lorsque nous sommes allés frapper à la porte du Plan, Urbanisme, Construction, Architecture (PUCA), la rencontre avec François Ménard et Bertrand Vallet en charge du programme de recherche “Hors champ de la production urbaine” est apparue comme l'opportunité d'engager un travail d'écriture collective. Leur soutien nous a permis une plongée dans l'analyse et l'écriture d'un récit d'expérience qui explore l'intensité des échanges autour et au sein de notre projet collaboratif. Même si cette expérimentation s'est développée de manière très ancrée à Saint-Étienne dans le contexte particulier d'une ville décroissante en recherche d'attractivité, elle devrait faire écho à d'autres situations. Elle vient saisir les enjeux de l'espace public contemporain dans sa double acception matérielle et immatérielle. Notre démarche s'est inspirée des rencontres et discussions nombreuses avec d'autres collectifs, penseurs et acteurs, avec lesquels nous avons été amenés à collaborer ou dont nous suivons les travaux via les réseaux virtuels ou réels. Ces liens nous incitent à penser que des transformations sont à l'œuvre et se multiplient en France et à travers le monde, renouvelant les formes conventionnelles de l'urbanisme.

Pour que ces projets émergeants soient considérés comme de vrais outils d'urbanisme, il nous semble nécessaire de mieux les documenter, d'en comprendre les intentions, les valeurs, les outils et les effets concrets sur les territoires. Mais comment rendre compte de la complexité de ces expériences collaboratives menées en pluridisciplinarité ? Nous avons tenté dans cet ouvrage de créer des outils de compréhension qui rendent compte de la multidimensionnalité et de la subjectivité de l'expérience tout en donnant à voir les principes actifs de nos actions et les valeurs qui nous habitent. Loin de vouloir donner des recettes ou diffuser une forme d'exemplarité de projet, nous souhaitons partager une démarche contextuelle, complexe et rugueuse, qui ne fait pas consensus, et qui soulève différents questionnements.

Dans une période d'accélération constante où tout nous pousse à aller de l'avant, nous devons savoir faire un pas de côté. Pour cela la recherche-action impliquée constitue une voie intéressante. Cette publication intervient à un moment particulier, entre attentats parisiens, montée des extrémismes, accroissement des inégalités qu'elles soient sociales, économiques ou politiques, contexte de tensions diverses au sein duquel la cohésion sociale est mise à l'épreuve. Aussi se questionner et travailler sur la manière dont on fait société devient plus que nécessaire. Ce livre donne à voir un mouvement, un souffle, un trouble, dans le processus classique du projet urbain qui préfigure certainement un changement de paradigme. Plus que jamais aujourd'hui nous devons créer des espaces de coopération pour dépasser la concurrence très forte au

cœur de nos pratiques, symptomatique de notre système économique et politique. Nous souhaitons encourager l'*open source* et la circulation des outils, des démarches, des expériences pour qu'elles se disséminent, s'hybrident, se confrontent et s'ouvrent. Nous voulons participer à cette dynamique globale capable de considérer la complexité et la singularité de chaque processus pour sortir de la standardisation des espaces publics contemporains.

La conception de l'espace public – qui comprend autant l'aboutissement (c'est-à-dire l'espace physique produit) que la manière dont on l'a produit – questionne la fabrique du commun, les principes démocratiques et le partage du sensible tel qu'a pu le décrire Jacques Rancière². C'est un endroit de construction du politique. À notre sens, les processus classiques méritent d'être réinventés. La prise en compte des compétences des habitants et des usagers, l'ouverture des chantiers au public, les approches transdisciplinaires et créatives, sont les ferments d'espaces publics hospitaliers, égalitaires, et stimulants. De même, l'agir *in situ* permet de révéler les territoires dans leur diversité culturelle, sociale et patrimoniale. L'esprit des lieux, la compréhension de l'histoire, la confrontation des mémoires, sont autant d'éléments pour créer des villes vivantes et singulières. Ce travail réflexif nous permet aussi de mieux positionner l'humour, le jeu et la mise en scène comme de véritables outils de médiation et de transformation urbaine. Facilement perçus comme superflus, ces modes d'actions font sens et remettent en jeu le territoire et ses acteurs, ouvrant des prises pour une récréation du monde.

Donner forme au récit d'une expérience collective

Nicolas-Le-Strat
Pascal, *Le récit
d'expérience*,
[http://www.le-
commun.fr](http://www.le-commun.fr) (article
mis en ligne en
septembre 2006)

« L'expérience s'éloigne, devient incertaine. Elle se fait encore entendre, mais de loin. Que va-t-il subsister ? Des traces visuelles ou sonores, écrites ou figurées. Et les innombrables récits que les participants peuvent en faire. Comment faire venir au jour – à fleur de connaissance – une réalité que chacun a vécue sur un mode si personnel ? Toute expérience inaugure une possibilité indéfinie de commentaires et de narrations, de descriptions et d'analyses, que l'éloignement et la perte ne cessent d'attiser et de stimuler. Car c'est bien l'absence qui exalte cette prise de parole. Au fur et à mesure que le « texte » original de l'expérience s'estompe, d'autres textes viennent le reprendre, le prolonger, le restaurer, le réinventer... Chaque récit porte témoignage de cette situation qui a été vécue en commun mais que chacun reparcourt à sa façon, dans l'horizon de vie et de pensée qui est le sien. »

Écrire en commun permet d'appréhender l'expérience de **la Cartonnerie** dans sa globalité, ses différentes dimensions et sa dynamique. Elle est le prolongement naturel du travail de recherche-action que Pauline Scherer anime depuis plusieurs années au sein de Carton Plein. Sociologue-intervenante à Montpellier, Pauline étudie depuis

quelques années l'action collective dans les champs de la culture, de l'urbain et du social. Elle analyse la manière dont les formes d'action politique se renouvellent à travers les questions de participation et d'activation d'espace public. L'exploration de concepts comme celui de « commun » ou de « micropolitique » nous a permis d'aller vers la formulation de questions de recherche spécifiques. Nous articulons dans cette partie des éléments de réflexion issus de ces ateliers à des entretiens menés auprès de 14 acteurs engagés dans le projet à différents niveaux, et aussi à l'analyse de nos archives. Toutes ces méthodologies ont contribué à la distanciation nécessaire pour élaborer ce récit.

Dans la partie centrale **Traverser en images**, trente images capturées au fil des cinq années d'expérimentation donnent à voir un ensemble de formes, d'usages, d'ambiances, de matérialités de l'espace public. Ce cahier est apparu comme une évidence pour raconter la vie de **la Cartonnerie** comme espace public en mouvement. Nous avons sélectionné des instantanés que nous avons ensuite assemblés comme un montage cinématographique. Nous souhaitons donner à voir les multiples visages de l'espace public de **la Cartonnerie**, mais aussi permettre l'appréhension de nos outils de travail et des usages spontanés – la vie qui prend place sur le site.

La troisième partie **Raconter à 4 voix** invite le lecteur à rentrer au cœur du processus en compagnie des protagonistes du projet. Au fil de la conception de cet ouvrage et pour approfondir le travail réflexif, nous avons choisi de raconter des expériences individuelles. Nous proposons quatre regards subjectifs engagés dans un présent réflexif, quatre regards pluridisciplinaires qui font émerger des valeurs communes. Pour aboutir à cette démarche introspective, nous avons été accompagnées par Pascale Pichon, sociologue, chercheuse au Centre Max Weber, et par ailleurs fondatrice du Master Espace Public : architecture, design, pratiques. Son travail de recherche ethnographique sur les espaces et lieux publics de la « survie » l'a conduite à considérer le récit des parcours individuels comme une véritable ressource *“en s'intéressant à l'épreuve identitaire que constitue le récit biographique : en racontant sa propre histoire, l'individu doit lier entre elles des séquences marquantes de sa vie afin de fournir au récit une trame et une cohérence interne...”*³ Ces récits individuels mettent à jour la complexité de ce type d'action collective tout en donnant l'opportunité au lecteur d'en saisir les nuances, le grain et la vitalité.

La démarche transdisciplinaire et hybride de **Carton Plein** implique de concevoir en permanence des langages et des formes spécifiques pour faciliter l'organisation d'une pensée collective. Aussi le lecteur trouvera compilés dans cet ouvrage des éléments divers : récits individuels, frises chronologiques, schémas, photographies, extraits d'entretiens, dessins... fabriqués par nos soins. Nous avons acquis la conviction que fond et forme se nourrissent et ne peuvent être pensés séparément. Nous les avons donc travaillé de manière concomitante considérant chacun des éléments constitutifs du livre avec la même attention. Nous avons associé très tôt notre graphiste Jean-Yves Scotto Di Vettimo, pour qu'il consolide, à travers la conception graphique, cette écriture plurielle. Nous invitons le lecteur à circuler dans cet ouvrage afin de tisser sa propre narration.

3 – Loison-Leruste Marie, *Une ethnographie de la rue*, article de la revue en ligne <http://www.laviedesidees.fr> à propos du livre Pascale Pichon, *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Paris, Aux lieux d'être, 2007, 304 p.

CONSIGNES DE SÉCURITÉ :

Attention! L'expérience Carton Plein interroge le réel et stimule les imaginaires collectifs. Après avoir lu ce livre, nous ne vous garantissons pas un retour à la vie normale. En effet cet ouvrage est truffé de mots à caractères subliminaux qui feront instantanément augmenter votre taux vibratoire. Vous prendrez naturellement tous les chemins qui mènent au bouleversement. Ne résistez pas, laissez vous surprendre à reconsidérer la richesse de votre quotidien, à réinterroger votre pratique et ainsi à participer à l'évolution du monde! Une envie irréprensible de bousculer votre ville, d'expérimenter l'espace public et de transformer vos horizons vous saisira : c'est un signe! Il est peut-être temps de changer de boulot ou de coupe de cheveux, de vous faire de nouveaux amis ici et ailleurs et d'ouvrir votre champ de collaboration!

Avertissement : Carton Plein décline toute responsabilité en cas de TransmutAction irréversible. Si les troubles persistent nous pouvons néanmoins vous communiquer les coordonnées de notre acupunct-ostéo-gourou stéphanois. Contactez-nous sur plein.carton@gmail.com

ADMIN.
- PROJECTIONS

partie 1 —

écriture commun

INAUGURATION
LIEU

Comment lire cette partie ?

Cette écriture collective compile des données qui concernent à la fois les formes d'action, l'économie du projet, son impact sur le territoire, ses rythmes, ses acteurs, ses étapes et les questions qu'elles soulèvent... Elle donne à voir un processus qui se nourrit et se complexifie au fil du temps, épisode par épisode. L'écriture convoque différentes modalités de représentation et propose des entrées spécifiques pour mieux cerner le projet.

chœur Descriptif concis qui, à l'image d'une bande annonce au cinéma, cherche à embarquer le lecteur. Synthétique et factuel, il donne une idée globale de la couleur de l'épisode. Il se rapproche du ton officiel de Carton Plein, une forme de communication à la fois efficace, dynamique et décalée. Dans chaque chœur, des mots clefs émergent comme une forme d'hypertexte : ils sont explicités dans le glossaire.

écosystème de la cartonnerie Ce schéma donne une vision globale de l'activité en identifiant les liens entre les formes d'action et les partenariats tissés. Découpé en deux parties, la première illustre le déploiement des actions dans l'espace, à partir de la Cartonnerie et se diffusant progressivement dans la ville au fil des épisodes, de manière plus ou moins éphémère. L'autre partie représente les acteurs et structures partenaires impliqués, identifiés par leurs logos. Des lignes retissent les liens entre les deux parties du schéma et déroulent les formes de contractualisation et d'échanges mobilisées pour chaque projet. Les trois axes de recherche-action identifiés par l'association sont indiqués afin de clarifier la répartition des différentes activités. Cet outil montre l'évolution des partenariats et des formes de soutiens aux ramifications multiples qui se tressent progressivement et permettent d'activer le territoire. Il apporte aussi un éclairage sur le système économique de l'association en constante évolution.

électrocartogramme Cette frise chronologique présente le processus dans le temps, les moments-clefs et leurs différentes séquences. Sont d'abord indiquées à la verticale des dates correspondant à des événements de différents ordres : temps de travail, temps d'ouverture au public ou de production... Des couleurs permettent de distinguer s'ils relèvent de l'action de Carton Plein ou s'il s'agit d'éléments extérieurs non maîtrisables (changements et décisions politiques, accidents, éléments de la vitalité de l'espace public) qui viennent pourtant impacter l'action de l'association.

Un second niveau de lecture donne à voir une rythmique plus globale comme sur une partition musicale où la mélodie s'en va crescendo ou disparaît pianissimo. Nous avons choisi l'image d'un électrocardiogramme médical faisant directement écho à l'intensité de l'expérience collective qui joue sur la santé mentale et physique de ses acteurs ! Les variations de niveau de la ligne principale montre l'irrégularité énergétique du projet qui influe instantanément sur l'ardeur du groupe (et vice versa). Cette représentation collective tout à fait subjective est issue du croisement de perceptions

singulières des acteurs du projet. Elle dessine un flux avec ces montées faites de moments forts, et ces descentes qui souvent marquent la “gueule de bois” post-événement. Un système de logos vient rythmer la frise et laisse apparaître les conflits, les temps forts de l'action collective, pour rendre lisible plus globalement la dynamique de la saison.

dialogue Dans chaque épisode nous avons choisi de faire émerger une question. Chacune d'entre elles part d'une situation précise mais aussi d'un moment de prise de conscience qui amène une reconfiguration de l'action. Mais ces questions traversent ensuite l'aventure Cartonnerie dans sa globalité. Nous les avons érigées en questionnements de recherche, tout en les traitant avec simplicité. Elles doivent faire écho aux questions courantes posées par ce type de démarches d'urbanisme collaboratif. Autour de chaque question s'articulent des extraits d'entretiens qualitatifs menés auprès de différents acteurs du projet, partenaires, usagers du site... Nous souhaitons accueillir ce faisceau de points de vue pour reconstituer la polyphonie à l'œuvre au cœur du processus. Ces questions engagent à poursuivre la réflexion et à introduire de la réflexivité et du dialogue dans la conduite des projets urbains.

glossaire Glissé dans cet ouvrage, il propose une description des outils créés en chemin. Il est nourri par des définitions officielles (publiées au fil des projets) ou réinventées à l'occasion de la rédaction de cet ouvrage.



CONSIGNES DE SÉCURITÉ :

Mettez tous vos sens en éveil!
Cette partie multimédia dense
et touffue, à différentes entrées
et formes d'écritures, va vous
solliciter en permanence!
Nous vous invitons à retourner
l'ouvrage de bas en haut, de haut
en bas, de droite et de gauche,
pour trouver le sens de lecture
optimum. Cette mise en forme à
360 degrés ne doit pas vous laisser
passif! À vous de reconstruire,
d'épisode en épisode, l'histoire
de cette expérience collective!

chœur — épisode 0

C'est la crise post-industrielle à Saint-Étienne, ville décroissante dont l'avenir inquiète. L'État est appelé à la rescousse : un Établissement Public est créé pour renouveler l'attractivité de la ville à grand coup de projets urbains ! L'EPASE s'implante à Saint-Étienne en 2009 dessinant les contours d'une Opération d'Intérêt National. L'ancienne Manufacture d'armes devient le cœur du futur quartier créatif, la moribonde gare de Châteaueux se métamorphose en pôle d'affaires, les zones commerciales accrochées aux bordures d'autoroute se refont une image. Le centre-ville paupérisé n'est pas tout à fait mis de côté : l'EPASE intègre à son périmètre d'intervention le quartier Jacquard en mal d'attractivité. L'objectif de ce grand chantier ? Attirer les jeunes couples avec enfants qui ont tendance à fuir le centre-ville de Saint-Étienne pour les maisons standardisées des pourtours collinaires.

En bordure de Jacquard, un viaduc ferroviaire toujours en activité marque une frontière entre le centre-ville et le nouveau quartier créatif. L'EPASE en fait une zone de projet intégrant l'aménagement d'un espace public majeur et la reconstruction d'immeubles. Une réserve foncière est lancée avec le rachat, la démolition et la dépollution d'une petite usine de carton enchâssée dans le viaduc : c'est la fin des Cartonnages stéphanois.

Le projet d'aménagement ne sera pas lancé avant 5 ou 10 ans. L'EPASE décide de faire de cette dent creuse de 2 000 m² un espace public de proximité, expérimental et temporaire.

Pour accompagner la conception d'un espace atypique de sensibilisation à leurs actions et de créativité ouvert à tous, l'EPASE sollicite des acteurs de la ville intéressés par ce type de démarche : Cité du design, universités, associations locales. Sans réponse ferme et concrète de leur part, ils missionnent Fanny Herbert assistée par Laurie Guyot dans une posture hybride entre sociologie, urbanisme et culture, pour une **Mission exploratoire** visant à dessiner les contours de cette programmation hors norme.

C'est le début de l'aventure !

soupe de ville



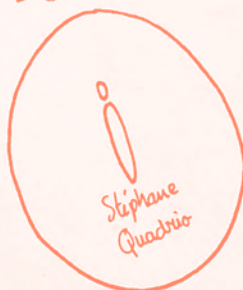
avril / juillet 2010

genèse

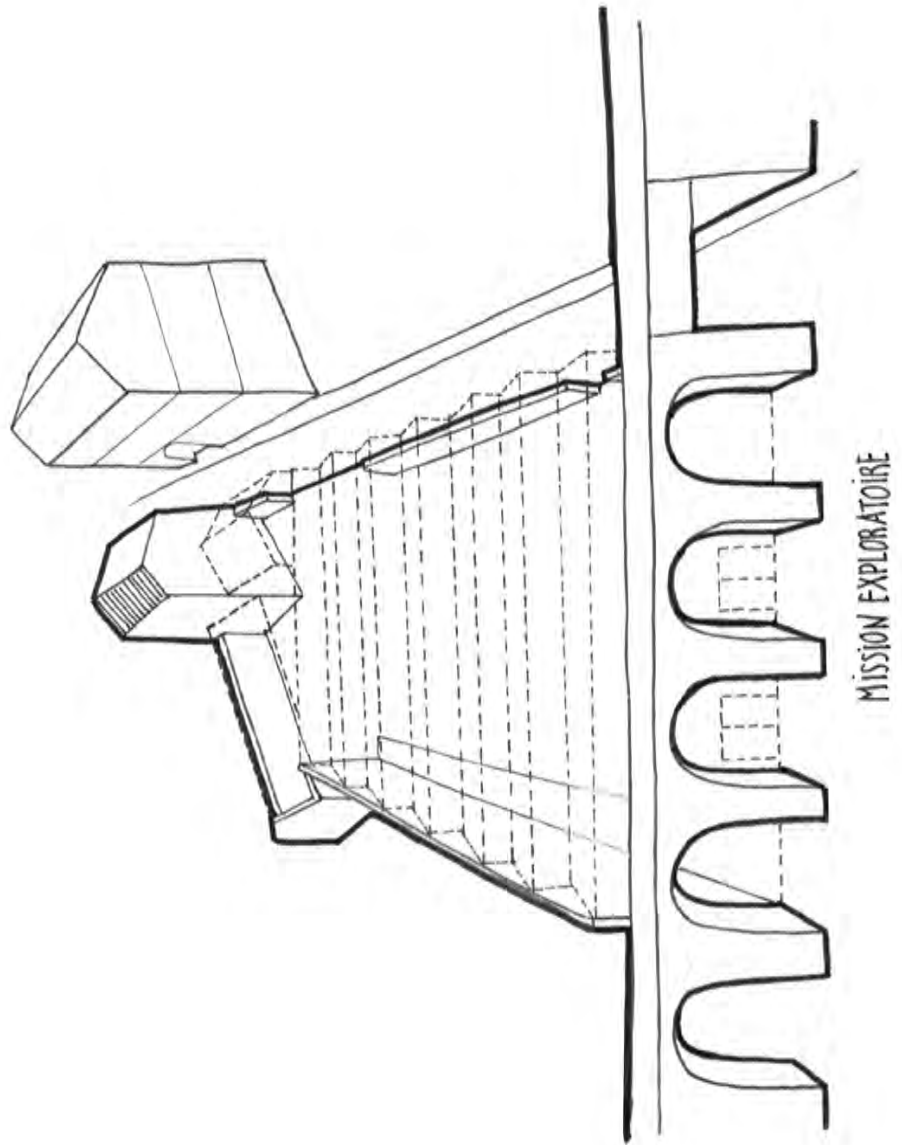
GAUTHEY

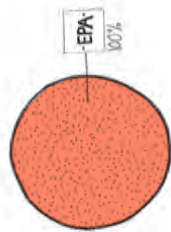


-EPA-



écosystème — épisode 0





LÉGENDE:

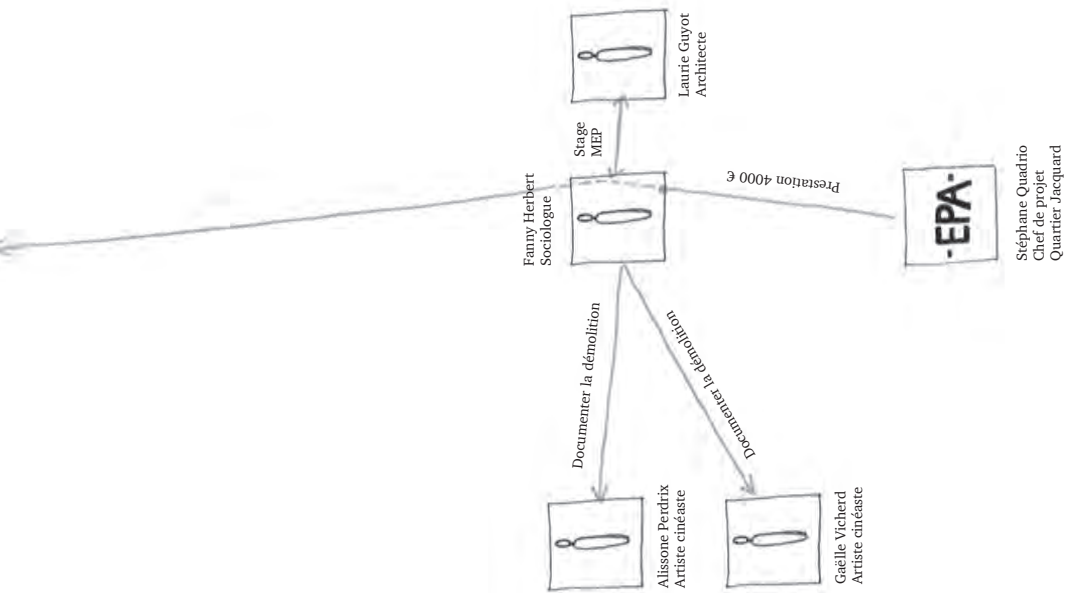
URBANISME

100%

PRESTATIONS

100%

TOTAL: 4000 €



Stéphane Quadrio
Chef de projet
Quartier Jacquard

électrocartogramme — épisode 0

LÉGENDES

Texte Noir : les temps de la ville

Texte Bleu : les actions Carton Plein

Texte Orange : les surgissements

Surlignage orange : les événements / actions à la Cartonnerie

♥ : les moments forts de l'action collective

⚡ : les conflits et les tensions

🚆 : les invitations en France

✈ : les échanges internationaux

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

JUILLET

AOÛT

30 avril : Validation d'une mission par l'EPASE pour imaginer la transformation du site de **la Cartonnerie** : **COMMENT AMORCER UN PROJET COLLECTIF ?**

4 mai – 6 juillet : Lancement de la **Mission exploratoire** portée par Carton Plein
Mai : Démarrage des travaux de la Place Carnot

8 juin : Séance de travail avec l'EPASE autour de la **Mission exploratoire**
12 juin : **Occupations minutes** ! Jeu collectif dans des délaissés urbains de la ville (secteurs Crêt de Roch/Jacquard/Carnot)
15 juin – 20 juillet : Lancement du chantier de dépollution par Bioventing à **la Cartonnerie**

1^{er} juillet – août : Observation et suivi photographique des transformations du site par Alissone et Gaëlle
6 juillet : Rendu de la **Mission exploratoire** à l'EPASE

28 août : Transmission à l'EPASE d'une proposition d'intervention sur le site de **la Cartonnerie** pour la Biennale Internationale Design Saint-Étienne



dialogue — épisode 0

comment a un projet c

– 30 avril 2010 : Validation d'une
Mission exploratoire par l'EPASE
pour la transformation du site de la
Cartonnerie

L'épisode 0 de la saga Carton Plein résonne comme une invitation à construire un cadre pour l'action collective. Il s'agit de créer un espace de médiation permettant de co-concevoir l'aménagement d'un espace public temporaire et d'activer des liens entre les aménageurs, les institutions publiques, la société civile et les habitants de la ville.

Le site de **la Cartonnerie** se livre comme espace d'expérimentation à partir d'un terreau fertile. Il existe à Saint-Étienne un « milieu », un « écosystème » qui rend possible l'existence d'un tel interstice.

L'espace public est d'ores et déjà un objet de travail et de questionnement dans la ville. Saint-Étienne est en mutation, utilise le design comme un potentiel levier d'attractivité. Depuis des années, la discipline du design est pensée comme ressource et outil de renouvellement urbain. Les Biennales internationales du design rythment la vie culturelle de la ville et permettent – au-delà des expositions elles-mêmes – d'explorer de nouvelles modalités de coopérations ancrées sur le territoire. Dès 1998, des expérimentations sont menées par la Ville dans le cadre de l'Atelier Espace Public¹ porté par l'urbaniste Jean-Pierre Charbonneau qui ont permis la réalisation de projets d'aménagements à moindre frais de lieux interstitiels, des escaliers, des petites places ou des dents creuses conçus par des artistes, designers et jeunes architectes du territoire. Le portage institutionnel de ce type d'interventions urbaines oscille au fil des mandats municipaux, mais se dessine une forme de continuité et de montée en puissance. Différents projets utilisent la démarche design comme moteur de transformation des politiques publiques, des lieux et des services publics. La reconnaissance institutionnelle liée à l'obtention du label Ville design Unesco, la participation puis la coordination du programme européen Human Cities centré sur les questions de l'espace public, de la construction du bien commun et de citoyenneté, mais aussi la reconnaissance régionale d'un pôle de créativité renforcent la dynamique locale.

La présence des institutions d'enseignement supérieur et notamment de l'école d'architecture est aussi source d'innovation avec des projets d'étudiants qui débordent dans la ville, comme le travail sur les espaces délaissés porté par l'association Soupe de ville. Le Master Espace Public², formation suivie antérieurement par les membres de l'équipe de pilotage Carton Plein et avec laquelle l'association entretiendra des liens étroits, est aussi un préalable fort puisqu'elle formalise un espace de recherche-expérimentation pluridisciplinaire qui met en dialogue différentes disciplines et institutions autour de la ville de Saint-Étienne.

La « culture des précédents » en tant que capacité à formaliser et à investir les savoirs issus des expériences collectives antérieures ou parallèles, est à l'œuvre dans l'expérience Carton Plein.

1 – Charbonneau Jean-Pierre, Saint-Étienne l'atelier espace public, édition Jean-Michel Place, 2004.

2 – Le Master Espace Public : architecture, design, pratiques existe depuis plus de 10 ans à Saint-Étienne et permet aux étudiants d'acquérir une base théorique et méthodologique pour fonder leur future pratique autour de la conception pluridisciplinaire de l'espace public.

Vercauteren David, Micropolitique des groupes, Les Prairies ordinaires, 2011.

« (...) Nous avons besoin d'une culture des précédents non seulement pour les savoirs qui pourraient la composer mais aussi pour la respiration, pour le dehors qu'elle serait susceptible de nous offrir : nous ne serions plus seuls au monde. De l'élan nous entrerait dans les plumes : on se sentirait précédé, inscrit dans une histoire qui pourrait nous rendre plus fort. »

« L'émergence du design comme levier de développement urbain à Saint-Étienne »

x

Nathalie Arnould,
responsable des liens au
territoire Cité du design
design manager Ville
de Saint-Étienne et
Saint-Étienne Métropole

– Le démarrage de **la Cartonnerie**? C'est d'abord parce que l'on est à Saint-Étienne, dans un état d'esprit et dans une ville qui permet ce type de rencontre, notamment via les moments forts de la ville et de la Biennale du design - l'endroit dans lequel je travaille. Je commence donc l'histoire avec la Biennale 2008 où le sujet était « cohabitation ». On était à l'époque en plein débat du Grenelle de l'environnement. (...) Donc pour cette Biennale avec Elsa Francès, on avait décidé de mettre le focus sur l'écologie urbaine au sens large et on a décidé de s'appuyer sur les compétences de deux personnes qui, à notre sens, incarnaient du point de vue du design cette tendance, très peu développée à l'époque, voire assez confidentielle. Il y avait John Thackara et Enzo Manzini, un anglais et un italien. (...) John Thackara est quelqu'un qui est connu dans le monde du design, qui a beaucoup écrit sur les changements de comportements, sur la transition des villes. Le titre de cette exposition était « Cityécolab, le laboratoire d'une ville écologique », et ça a été une expérience fabuleuse. (...) Sur la vision urbaine, évidemment se posait la question de « c'est quoi une ville durable? », question qui était peu présente dans les débats grand public et même chez les concepteurs. Donc on a organisé des workshops et John Thackara nous disait : « Je veux rencontrer des gens du territoire et je veux leur faire rencontrer des gens d'ailleurs pour qu'ils échangent sur leurs expériences, sur leurs problèmes. Je suis sûr qu'il y a de bonnes idées chez les habitants, et la révolution écologique, elle viendra des habitants! ». Il ne manquait plus qu'une chose, c'était de fédérer tous les acteurs du territoire autour de cette Biennale! C'est là que j'ai rencontré une des protagonistes de Carton Plein qui était guide pour CityEcolab, architecte et étudiante en architecture à l'époque, c'est Laurie. Et puis, j'ai rencontré dans ce cadre là également Fanny Herbert qui elle était encore en formation sociologie je crois, et qui était en stage auprès d'une artiste pour faire un jeu interactif sur Montreynaud. Je me souviens plus comment il s'appelle... Suguroku!

Je mettrais le début avec Cityécolab qui a été vraiment le déclencheur quand même sur le fait que le design allait servir la ville et que les architectes et tous les acteurs de la concertation étaient invités à le faire. On a beaucoup travaillé à cette époque là avec l'école d'architecture, on était rassemblés autour du jardin, comme cela s'appelait déjà, c'était drôle, une opération autour du jardin? Soupe de ville! Donc du coup, j'avais rencontré tous ces acteurs architectes, urbanistes etc., et l'EPASE, dans ce cadre là. Voilà, ça c'est pour l'histoire du début. Cela veut dire aussi que tout était ouvert, les chakras étaient ouverts : l'expérimentation, le laboratoire (déjà!); l'idée qu'il fallait tester avant de faire, que cela devait venir des gens aussi!

« L'occupation temporaire comme modalité de fertilisation du territoire »

x

Marie Clément,
architecte
indépendante et
enseignante à l'École
Nationale Supérieure
d'Architecture de
Saint-Étienne

– Alors, la manière dont je me suis retrouvée dans l'histoire de **la Cartonnerie**, c'est d'abord par Soupe de Ville. Soupe de Ville c'est une association qui a été créée suite à un travail réalisé avec des étudiants. Donc c'est aussi enraciné dans la pédagogie! Avec Stéphanie David on avait proposé une option de Master. Stéphanie enseignait en 4^e année, et moi en 5^e année en atelier de projet, et on avait envie de faire travailler nos étudiants ensemble. On leur a proposé un petit workshop qui s'appelait

«In nature». Il s'agissait de mettre les étudiants en action sur le sujet de la nature en ville. Ce qui nous intéressait était que ce travail colle à la réalité stéphanoise, qu'il se développe sur un parcours entre l'école d'architecture et la Cité du design, et aussi qu'il puisse être présenté dans la Biennale 2008. (...) Un groupe d'étudiants avait fait un travail particulièrement intéressant en posant la question de la ville consommable. Ce groupe proposait une expérimentation sur un an, autour de plantations et de récoltes de légumes dans la ville de Saint-Étienne, puis de distribution de soupe au moment de la Biennale. C'était une manière de rendre visible la possibilité de fertilité, de rendre la ville de Saint-Étienne fertile et consommable. C'était l'idée de passer de la ville consommée à la ville consommable. Ce travail a donc permis de développer une réflexion sur la fertilité urbaine, et notamment la fertilité des lieux vacants... Planter des lieux vacants c'est regarder d'abord la vacance comme un phénomène temporaire, pas pérenne, puisque planter et récolter, c'est une, deux, trois années...

Autre élément majeur de cet épisode 0, l'émergence d'une opportunité de travail dans la ville, liée à la présence de l'Établissement Public d'Aménagement (EPASE), aux préconisations des urbanistes missionnés sur ce secteur et à la démolition d'une usine de carton. Dans un contexte de ville décroissante qui perd ses habitants au profit de villes plus attractives, de nombreux espaces vacants ou délaissés sont présents dans l'espace urbain. Ils interpellent les aménageurs qui voient là des possibles espaces de projets. Cette situation abaisse le coût du foncier permettant aussi à de nombreuses initiatives citoyennes de se développer. Ces interstices ouvrent des espaces physiques et symboliques pour penser et agir. Il existe à Saint-Étienne des mouvements citoyens impliqués dans la ville, qui occupent et animent certaines friches industrielles, lieux issus de l'action collective héritée de la culture ouvrière (jardins familiaux, amicales laïques, ...) mais qui ne parviennent pas à occuper l'ensemble des espaces disponibles de la ville.

Devant la multiplication et la prolifération d'espaces vides, les pouvoirs publics recherchent tous à retrouver des formes d'attractivité pour relancer le développement de la ville. Il s'agit d'investir dans la rénovation urbaine, la valorisation des espaces publics, d'inciter l'installation d'entreprises pour relancer l'investissement privé. Mais le contexte particulier de raréfaction de l'argent public et de crise immobilière fait que les aménageurs ont des difficultés à agir et recherchent de nouveaux outils de conception et d'action.

« La Cartonnerie comme signe fort pour la transformation du quartier »

×

Jean-Michel Savignat,
architecte-urbaniste
du bureau "Territoires
urbains" mandaté par
l'EPASE sur une mission
de maîtrise d'œuvre
urbaine du quartier
Jacquard

— On est donc mobilisés en 2008 avec comme première mission de réaliser le plan guide, pour traduire dans un plan programme le projet de renouvellement urbain du quartier. On va consacrer la première année de travail à essayer d'identifier les différents leviers sur lesquels intervenir dans ce quartier en renouvellement urbain. C'est un quartier constitué, ce n'est pas un quartier nouveau. C'est donc beaucoup de réparations, beaucoup « d'acupuncture urbaine » : de petites interventions, discrètes, et seulement deux-trois interventions significatives. (...) On a rapidement identifié ce site du viaduc

comme un site problématique. Il fonctionnait au moment où on est arrivé sur le site, et encore un peu aujourd'hui, comme une barrière, une limite. C'était le fond du quartier Jacquard. Plus on arrivait sur le site du viaduc, plus on avait l'impression d'une urbanité qui se défaisait, l'impression d'être sur un arrière. Quand on arrivait de Carnot on buttait sur le viaduc, avec pas grand chose d'accueillant. Avec Sandrine, mon associée, on s'est toujours dit qu'il y avait là quelque chose qui se jouait - aussi pour le quartier Jacquard, aussi pour trouver un lien avec le quartier Manufacture. Ce qui faisait interface c'était le viaduc ferroviaire, un bel objet ^{XIX^e} en brique, une belle ligne droite horizontale. On s'est rendu compte rapidement que le viaduc était colonisé par le stationnement, par des utilités comme un transformateur, ou par des bâtiments qui étaient venus s'adosser, s'accrocher à ce viaduc, qui étaient venus construire cette paroi épaisse entre le boulevard et le quartier.

(...) L'équipe de l'EPASE nous emmène visiter **la Cartonnerie**. Tout simplement parce qu'ils ont là un bâtiment qui va se libérer. Les Cartonnages stéphanois ont décidé de déménager. Et donc l'EPASE décide d'acheter le bâtiment. À la première visite c'est encore : "Qu'est ce qu'on fait du bâtiment : on garde ou on ne garde pas ?" Du coup L'EPASE, via EPORA ³, se retrouve propriétaire d'un ensemble bâti le long du viaduc et se doit de faire quelque chose, au moins de programmer quelque chose. Lorsque l'on visite cet endroit on est tout de suite intéressés. Certes il y a une charpente fine, élégante, mais bon des comme ça on en connaît beaucoup... Ce qui nous intéresse c'est l'endroit où est située cette usine. (...) Ce dont je me souviens c'est que rapidement le parti pris a été de démolir **la Cartonnerie**. Pour plusieurs raisons. D'abord pour des raisons de peur de l'EPORA et de l'EPASE de squat. Deux, pour des raisons de pollution identifiée dans les sols et sous-sols de bâtiment... pas énorme mais qui représentait une gêne et qu'il fallait traiter. Et trois, là je pense qu'on a un peu joué, parce qu'on a été assez convaincus que de pouvoir dégager 2-3 voûtes du viaduc et commencer à faire passer la lumière, le regard entre le boulevard et le quartier, était un premier acte de liaison. Je ne sais plus dans quel ordre la décision a été prise, mais ces 3 points de vue ont conduit l'EPASE et EPORA à démolir le bâtiment et engager une démarche de dépollution. Je me souviens très bien de la première photo que nous a envoyée Anne-Sophie Lhermet de **la Cartonnerie** démolie, et on voyait la lumière passer. On a compris que ça marchait. Là c'était un moment fort : c'est bien de voir les choses en vrai. (...)

Donc en 2009 **la Cartonnerie** est démolie, la campagne de dépollution est lancée. On commence à réfléchir avec l'équipe de l'EPASE sur le devenir de cet espace. C'est un terrain abandonné, un terrain vague. Tout le monde est convaincu qu'on ne peut pas faire un programme définitif parce que c'est trop incertain en terme de programmation. Et puis on a seulement deux voûtes qui sont libérées, on n'a pas de réflexion d'ensemble. La seule chose qu'on sait, c'est que c'est quelque chose de provisoire, qui peut durer comme toujours, mais c'est un aménagement qui n'a pas vocation à s'installer dans la longue durée. Parce qu'on n'avait pas de visibilité sur le secteur, on ne savait pas comment ça allait évoluer, comment allaient bouger les autres morceaux autour. C'était trop prématuré comme réflexion. Donc on a commencé à réfléchir, de manière assez classique. On a fait un AVP ⁴ d'aménagement du site de **la Cartonnerie**. C'est Sandrine Léon qui a dessiné ce projet. (...) On est bien conscients qu'on ne fait pas un espace public classique du type [place] Jacquard qui doit avoir une pérennité longue, mais qu'on doit trouver là un dispositif accueillant aux usages du quartier. L'idée était : si on veut qu'un cercle vertueux ou intéressant s'organise autour de ce site, il faut qu'il y ait une réappropriation par des gens du quartier de ce secteur. Il fallait trouver là des choses qui permettent cette appropriation. On a fait là de premières hypothèses : on ferait bien là un jardin potager en relation aux écoles. Deuxième chose on avait à l'époque le souci d'installer le City Stade du jardin Gachet... On avait intégré dans la

partie opposée au viaduc, le City Stade démonté du jardin Gachet, le temps du projet d'aménagement, pour que l'activité continue. Ensuite on avait dit il faut des jeux d'enfants. Et dernière chose, on avait dessiné un espace public polyvalent, genre fête de la musique, bal du 14 juillet, avec un éclairage en guirlandes esprit fête... On parlait déjà d'un travail avec les associations. L'EPASE était conscient qu'un secteur de ce type ne pouvait être porté dans le temps que si des gens s'impliquaient dans ce portage. Nous on avait un peu travaillé en chambre en imaginant, en rêvant quelles seraient les choses à minima... Garder un bout du mur, trouver comment empêcher les voitures de rentrer dedans, en utilisant les plots en béton par exemple. Quelque chose comme ça. On a fait cet avant projet assez classique, du traitement des sols à la mise en lumière des voûtes. On avait fait un projet chiffré, tout en sachant qu'on était pas dans un système de projet classique qu'on allait pas forcément enchaîner... mais cet avant projet donnait une première image d'un investissement possible. On essayait de faire la démonstration que ce secteur pouvait être investi comme un espace de proximité.

«Expérimenter une gestion active des friches»

×

Stéphane Quadrio,
Directeur de
l'Aménagement, EPASE

– De fil en aiguille, on a imaginé à ce moment là que l'on pouvait acquérir ce bien (l'usine des Cartonnages stéphanois) par anticipation et en faire de la réserve foncière pour le projet futur. Après il y avait le deuxième questionnement. Une fois que les négociations aboutissaient, qu'est ce qu'on fait de ce site ? Comme on était beaucoup en recherche à l'époque, on devait inventer des manières de faire, ou des manières d'accompagner le projet urbain un peu modernes, en tout cas un peu innovantes. Accessoirement on devait aussi répondre à des questions : comment on gère du patrimoine et de la réserve foncière ? comment on évite le squat ?... Avec des sujets pratico-pratiques derrière. Assez vite on est arrivés à la conclusion qu'il était préférable de démolir ce bâtiment qui ne présentait pas de... enfin je pense qu'on aurait pu faire des lofts formidables mais ce n'était pas le sujet du moment. C'était plus simple de gérer une friche non bâtie qu'une friche bâtie. En tout cas les spécialistes du foncier de ce temps là nous ont orientés dans ce sens. Donc, on a pris assez vite la décision de démolir le bâtiment des anciens Cartonnages stéphanois, après le départ de l'entreprise. Là la question qui s'est posée c'est effectivement, comment on essaie d'avoir une approche un peu innovante ? Comment on essaie de ne pas seulement avoir une approche gestionnaire de ce terrain en disant : c'est de la réserve foncière donc on met une clôture, éventuellement on fait une prairie fleurie car c'est plus joli et puis tous les 3 à 6 mois on vient débarrasser les encombrants que les habitants du quartier ou d'ailleurs n'auront pas manqué de venir déverser sur le site ? Comment on trouve une alternative à ça et qui en plus prenne sens par rapport au projet urbain en cours d'élaboration ? Et donc c'est comme cela qu'émerge l'idée (à mon avis en 2008, en lien avec la maîtrise d'œuvre urbaine qu'on avait du recruter entre temps, dans le cadre du plan guide), d'un espace public provisoire, d'un espace d'espace témoin des propositions d'aménagement qu'on allait faire pour le quartier. L'idée d'avoir une maîtrise d'œuvre urbaine unique à l'échelle de tout un projet d'aménagement c'est d'avoir une certaine forme de cohérence des aménagements d'espace public. Donc voilà, on pourrait tester sur cet espace public provisoire des choses qui sont, après ou en même temps, mises en œuvre de manière définitive sur les projets. Et puis, je ne sais plus exactement comment émerge cette idée là, mais on se dit aussi à un moment ça va être un espace public équidistant de l'école architecture et de l'école Beaux-arts qui avaient déménagé depuis peu sur le site Manufacture, donc ça peut être un chouette endroit pour

que les étudiants des deux écoles se rencontrent pour faire plein de choses... comme des mini ateliers de l'Isle d'Abeau⁵ où ils puissent expérimenter échelle 1 des questions relatives à l'aménagement de l'espace public.

L'hypothèse de départ est d'instituer l'approche expérimentale comme moyen d'embrasser ces contextes incertains et de voir quelles réponses elle peut apporter aux enjeux d'aménagement. Le collectif Carton Plein – lui même en perpétuelle gestation – propose une forme de laboratoire de plein air (Pascal Nicolas-Le Strat) qui désarçonne les aménageurs tout en suscitant leur curiosité et leur intérêt. Le laboratoire s'appuie sur des processus expérimentaux, mais aussi sur l'événementiel, le partenariat, la pluridisciplinarité et la diversité des regards. Cette méthodologie innovante s'invite dans le champ urbain et place les différents acteurs dans une situation de «non sachants», une situation de «manques» en termes d'outils, de clés de compréhension, de compétences... L'équipe propose d'amorcer son action par des transformations «sans plan ni programme» s'opposant aux logiques habituelles de planification urbaine. Le laboratoire **Hors les murs** porté par l'école d'architecture pose lui aussi en parallèle les fondements de sa démarche dans une même dynamique d'expérimentation. Pour tous, la situation est nouvelle et la prise de risque est entière.

«À la recherche de nouvelles compétences»

×

Stéphane Quadrio,
Directeur de
l'Aménagement, EPASE

– On se sentait un peu démunis pour activer ce type de démarche. On savait faire des travaux évidemment puisque c'est notre métier, mais comment la greffe peut-elle prendre sur un truc un peu atypique de cette nature ? Je me rappelle avoir réuni les acteurs qu'on avait pu cibler à cette époque là : le Master Espace Public, l'école d'architecture, l'école des beaux arts... On avait du inviter aussi Rue du Développement Durable qui commençait à faire des choses du côté du Crêt de Roch. Voilà... Je me rappelle d'une réunion où tout le monde trouvait ça formidable, mais personne n'était en capacité de prendre le leadership pour animer, enfin pour proposer des choses sur ce site, tout le monde disant "si ça existe ce serait super bien d'y faire des choses". Pour nous c'était compliqué aussi. Et en fait c'est à ce moment là qu'on s'est rencontrés si mes souvenirs sont exacts. Et vous m'avez parlé de tout un tas de trucs formidables que vous aviez fait, accompagné, suivi... de manières innovantes d'intervenir sur l'espace public. C'est à ce moment là où on vous confie une petite mission d'expertise, de rencontre avec différents acteurs potentiels et de préfiguration ou de prémontage de ce qui pourrait être ou de comment tout cela pourrait fonctionner, avec différentes pistes de programmation. (...) Émerge l'idée qu'il faut mettre en place un espèce d'intermédiaire pour gérer la programmation d'un truc comme cela et pour accompagner la mise en place d'un espace public de cette nature.

Entre temps on avait réfléchi, on avait dû avancer en simultané sur la question du projet. On avait imaginé qu'il y avait un processus de démolition à suivre, des problématiques de pollution à gérer et puis... je ne mets peut-être pas cela dans le bon ordre... La maîtrise d'œuvre urbaine nous propose un plan d'aménagement du site qui est à la fois pas mal et à la fois.... Il m'a semblé spontanément - je ne sais pas si je reconstruis l'histoire après - mais ça me paraissait un peu dommage de faire le projet en chambre. Je revois les images dessinées par Sandrine Léon de Territoires Urbains avec des pastels.

6 – à la Ville de Saint-Étienne pour qu'elle en assure la gestion.

7 – pour "Bioventing", procédé de dépollution expérimenté à la Cartonnerie.

Elles étaient très séduisantes avec les guirlandes, ça faisait guinguettes. C'était bien dans l'esprit mais pourquoi mettre les guirlandes comme ça et pas comme ça ? C'était un peu insatisfaisant. Donc du coup si je me rappelle bien, Carton Plein se crée à ce moment là. L'EPASE et Carton Plein signent une première convention d'objectifs en deux phases pour accompagner la mise en place de l'espace public de **la Cartonnerie** : avec une première phase d'inauguration à l'issue de la démolition alors même qu'on ne peut pas livrer⁶ tout de suite l'espace public puisqu'on ne peut pas planter à cause du venting⁷ qui doit se mettre en place, on a un bungalow avec le ventilateur donc on ne dispose pas de toute la surface. Donc créer un événement autour de l'ouverture de cet espace au public puisque comme deuxième opportunité à ce moment là - qui va ensuite rythmer la vie de **la Cartonnerie** par la suite - il y a la Biennale du design. (...) Dès la première convention on imaginait un épisode 2 au moment de la livraison de l'espace public provisoire que l'on pouvait réaliser à la fin du bioventing. Et effectivement c'est peut être plus à ce moment là qu'on se dit en tant qu'aménageurs, c'était un peu dommage de faire un projet, de mettre en œuvre un bout de projet d'aménagement provisoire dessiné à Marseille un peu désincarné alors même que vous êtes capables de, enfin que la dynamique qui vient de se créer est capable de faire émerger des choses qui ont plus de sens car issues de l'immersion dans ce territoire... D'où la question de la **Scène-sol**, avec un montage un peu bizarre : la maîtrise d'œuvre urbaine vous embauche comme sous-traitante alors que vous êtes travailleur indépendant [s'adressant à Laurie Guyot] pour concevoir et accompagner la mise en place de l'aménagement provisoire de la première phase. La **Scène-sol** a été réalisée en même temps que l'implantation de jardinières et la plantation d'un ou deux arbres.

« La création du Laboratoire urbain : entre complémentarité et opacité »

× Jean-Michel Savignat, urbaniste de l'agence "Territoires urbains" mandatée par l'EPASE

– On était dans la salle du haut, le « pigeonier » de l'EPASE. Je me rappelle très bien de cette séance. On discutait et c'était plutôt agréable. Il n'y avait pas de conflit. À ce moment là, on se rend bien compte que d'autres gens arrivent dans l'histoire mais on ne se sent pas complètement dépossédés car on sait le contexte particulier, que ce n'est pas un projet classique, avec sa gestion transitoire... Du coup c'était assez tranquille. On était plus là dans l'idée de réfléchir en commun à ce que pouvait devenir ce site, et surtout que cela puisse faire la démonstration (même si ce n'est pas encore acquis complètement) que l'on doit reconquérir le viaduc. Après, à quel horizon, 10 ans ? 15 ans ? Peu importe... On doit faire la démonstration que d'un point de vue urbain on a cette conviction chevillée au corps, que c'est une des clefs, qu'il faut le faire ! Ça se fera lentement parce qu'il faut que les choses se libèrent... ce n'est pas très grave ! On est tous assez convaincus aussi bien l'EPASE et les gens qu'on rencontre à ce moment là, qu'il faut trouver une manière de faire fonctionner ce site pour ne pas être un contre-exemple et pas faire une démonstration inverse à ce qu'on voudrait faire. Donc on est tous là autour de la table à réfléchir.

Ensuite assez naturellement, du fait que l'on ne soit pas sur le terrain d'abord, mais aussi parce que ce n'est pas notre vocation. On n'est pas armés pour ça. Peut-être il faudrait qu'on apprenne, mais ça c'est une autre histoire ! Du coup un peu naturellement, comment - je ne sais pas parce que je n'y étais pas - Stéphane Quadrio et vous avez discuté. Comment ? Je ne sais pas, je n'y étais pas ! On apprendra au fil du temps que vous alliez récupérer ça. Très bien, on est pas fâchés. On est un peu déçus peut-

être de ne pas porter le projet jusqu'au bout bien sûr, quand on a dessiné quelque chose on aime le voir faire, mais on se rend compte que c'est le travail de l'invention d'un lieu progressif, et on est pas capables de le faire, on est pas organisés pour ça. On se rendait bien compte qu'il y avait cet intérêt des choses et le dossier a glissé. Je pense qu'il y a eu quelques aménagements minimes qui ont été faits, dès la dé-pollution levée, qui ont permis de faire les aménagements nécessaires pour avoir un site propice à des interventions. On a planté quelques arbres. On a fait quelques effets de pavés : c'était concomitant à la mise en place de la Place Jacquard du coup on a fait le test des matériaux là-bas. Après, à partir de là, chaque fois qu'on passe, on va voir. On voit un jour un mur tagué, après un mur orange, après on voit je ne sais plus dans quel ordre, une estrade qui se monte, un praticable qui s'installe, des gamins qui sont là... On le voit sous la neige, des batailles de boules de neige... À chaque fois, on passait, mais on n'avait pas plus de contact que cela avec Carton Plein à cette période.

« L'essence du laboratoire hors les murs »

×

Marie Clément,
architecte indépendante
et enseignante à l'École
Nationale Supérieure
d'Architecture de
Saint-Étienne

– Dans “laboratoire **Hors les murs**”, il y a les deux termes. “Laboratoire” dans le sens d'expérimental : on avance, on ne sait pas où on va, on emmène les étudiants dans une aventure. On est aussi dans l'idée qu'après expérience, il y ait retour sur expérience. Et puis “hors les murs” parce que les pédagogies à l'école sont souvent extrêmement protégées. (...) Là, je trouvais intéressant de mettre les étudiants sans filet, hors les murs. C'est-à-dire, je vais me confronter avec eux, en direct avec les difficultés rencontrées au fil de l'expérience. Comment on fait ? Comment on ajuste ? Finalement c'est ce qu'on rencontre dans la vie quotidienne. Je trouvais intéressant de montrer aux étudiants quels acteurs on allait rencontrer sur le terrain, comment on rebondissait dans l'urgence à une question qui était posée avec notre casquette d'architecte. C'était quoi être architecte dans ces conditions là ? Sachant que moi j'apprenais en même temps qu'eux. C'était de l'expérience en direct pour moi aussi car je n'avais pas d'expérience au préalable sur ces questions. J'ai appris au Portugal. Là-bas on est dans une pratique hyper maîtrisée ! On travaillait avec des artisans vraiment main dans la main. Ce n'est pas une pratique de poseurs et de prescripteurs comme on a en France. C'est une pratique qui dessine et qui maîtrise les choses. Moi j'ai cette formation là qui est vraiment aux antipodes, mais j'ai l'impression que c'est tellement présent, que c'est presque un devoir d'accompagner petit à petit les étudiants sur ce genre de compétences.»

Le désordre induit par cette démarche « laboratoire » implique en permanence la clarification d'un cadre commun. Dans l'épisode 0 c'est le format d'une **Mission exploratoire** qui est choisi dans le but de clarifier la commande de l'EPASE (voire de la questionner) mais aussi de mettre à jour les enjeux du projet et les postures de travail. Or cette question du cadre n'est pas résolue par la **Mission exploratoire**, le choix de structuration de Carton Plein en association loi 1901 constituant en quelque sorte un besoin de simplification rapide. Le canevas de l'action restera un des points d'interrogation de l'ensemble du processus.

Carton Plein se place à l'endroit de la rencontre et/ou du conflit entre le public et le privé, en étant à la fois réponse à la demande publique et force de proposition autonome, porteuse de valeurs et de convictions sur la fabrique de la ville, en étant à la fois invitée par la force publique et laissée sur le pas de la porte des décisions.

Cette posture du dedans/dehors caractérise d'autres pratiques connexes. C'est quelque part le lot de toutes les structures associatives qui s'inscrivent et sont financées dans le cadre des politiques publiques. Mais la différence tient du fait que Carton Plein s'invite dans les rouages de l'institution et vient bousculer les modalités d'action de l'EPASE, en connivence, mais parfois aussi avec audace. Certains acteurs sont alors sources d'inspiration. Nous faisons ici référence au "design des politiques publiques" tel qu'il est porté par l'association La 27^e Région qui se définit comme un laboratoire de transformation des politiques publiques. L'association érige la figure du "pirate bienveillant" pour tenter d'insuffler un changement de culture au sein des administrations en y important des pratiques d'expérimentation et de co-conception. Pour Carton Plein, cette posture constitue un endroit de force et de fragilité, de frein et d'accélérateur, appelant les membres du groupe à « occuper le terrain », à passer concrètement à l'action, sans attendre l'institution d'un cadre idéal, et ce, de manière récurrente tout au long du processus. Dans cette méthodologie qui s'invente, l'évènement, le faire, devient l'acte inaugural indispensable au processus de co-création. Cette énergie embarque les acteurs et les institutions dans un même projet et sans garde-fous, et reconfigure les modalités de partenariats au cœur même de l'action. L'association Carton Plein construit progressivement un espace d'interface, mais aussi un espace de liberté propice à de nouvelles formes de rencontre et de travail entre des acteurs du territoire, à l'image de la région fictive inventée par la 27^e Région pour faciliter l'expérimentation en dehors des cadres contraints des politiques publiques actuels.

« Carton Plein comme facilitateur pour la coopération »

×

Marie Clément,
architecte indépendante
et enseignante à l'École
Nationale Supérieure
d'Architecture de
Saint-Étienne

– Durant ma seconde année du laboratoire **Hors les Murs**, le calibrage était le même que la première année : deux heures chaque semaine avec toujours au 1^{er} semestre l'objectif de travailler sur les outils de programmation. On a beaucoup plus travaillé avec vous cette deuxième année parce qu'on s'étaient un peu apprivoisés. D'abord vous étiez plus structurés. Corentine travaillait avec les élèves du collège Tézenas et nous a proposé de les rencontrer. Carton Plein a vraiment joué le rôle de relais entre l'école d'architecture – parce qu'on n'avait pas beaucoup d'heures – et tous les acteurs concernés qu'on pouvait rencontrer sur place. C'était une mise en relation très précieuse. Vous avez joué un rôle de relais avec les services techniques de la Ville, avec la Cité du design, vous avez préparé des conditions de travail plus complexes, plus larges, mais aussi plus confortables. Ça a été un moment très intéressant. Tu te souviens il y a eu un article dans le journal ? On a pu faire des présentations avec des tas de gens, ce qu'on avait pas pu faire la première année. D'ailleurs l'EPASE nous avait reproché de ne pas avoir été suffisamment mis dans la boucle de l'avancée du travail. La deuxième année on a pu corriger cela grâce à vous. Vous avez pu mettre en place cette dynamique avec le temps.

8 – De l'aire est une association installée à Crest et portée sur l'aménagement des territoires, pour un espace public plus partagé, plus créatif, plus coopératif. En milieu rural et périurbain, elle élabore des projets sur-mesure avec les acteurs locaux, les collectivités, les populations, pour répondre à leurs problématiques de territoire, de cadre de vie, de dynamique collective et plus globalement de la fabrication du commun. <http://www.delaire.eu>

La recherche de nouvelles modalités de travail entre institutions publiques et initiatives collectives est au cœur de la démarche. En allant voir du côté des pairs de Carton Plein, comme l'association De l'Aire dans la Drôme⁸, on trouve ces mêmes questionnements, mais aussi des récits d'expériences qui apportent des vraies pistes sur l'invention de nouveaux cadres de travail. La question des conditions de mise en œuvre de ces projets d'aménagement partagés, des engagements de chaque partie prenante, de la clarification des postures, du temps, de la relation de confiance, de la reconnaissance d'une égalité des intelligences, et d'une légitimité de tous à contribuer aux décisions, doivent être posées comme préalables incontournables, au risque de faire des collectifs d'intervention urbaine la "vaseline" des différents pouvoirs.

Existe-t-il des modèles d'organisations susceptibles de garantir les conditions d'un travail collaboratif? Reposent-elles sur un contrat moral ou politique? L'invention de nouveaux cadres juridiques qui proposent une gouvernance mixte (entre institutions et citoyens) est-elle une piste plausible? Comment garantir la responsabilité collective tout au long des processus? Comment intégrer le conflit de manière vertueuse? Comment rester dans le dialogue et la co-construction tout en gardant une réelle mobilité et une réelle liberté dans l'action? Est-il possible d'anticiper certains problèmes dès le début pour garantir les conditions de ce travail en commun ou on contraire faut-il privilégier la construction des cadres au fil du chemin?

Bref, comment amorcer un tel projet collectif?

chœur — épisode 1

Suite à la **Mission exploratoire**, l'EPASE passe commande : cette vaste friche doit être inaugurée et ouverte au public pendant la Biennale internationale du design alors même qu'un chantier de dépollution est en cours. Trois mois seulement pour scénographier l'espace, révéler l'esprit des lieux, et faire de cette dent creuse un espace public. Une petite équipe pluridisciplinaire est rassemblée et, dans la foulée, une association constituée pour pouvoir contractualiser avec l'EPASE : c'est la naissance de Carton Plein.

L'EPASE nous ouvre une pièce au rez-de-chaussée d'un immeuble voisin qu'ils viennent d'acquérir. Nous cohabitons avec le laboratoire **Hors les murs** de l'école d'architecture : il n'y a pas encore de chauffage mais nos cerveaux sont en ébullition. Nous mettons en place des protocoles d'enquête divers, mobilisons nos réseaux et proposons des ateliers pour les enfants de l'amicale laïque du quartier. À partir de cette immersion, nous produisons une analyse sensible de cet espace tout juste démoli et de son environnement et la restituons sous forme d'un **Journal mural** et d'un **Blog de bord**.

L'épisode 1 se clôture avec la biennale du design : le **Journal mural** est affiché, la soupe est servie sous les arches éclairées, les étudiants d'architecture questionnent les passants autour de leurs outils de médiation, les enfants projettent sur les murs les ombres chinoises de la mémoire, du présent et futur du lieu.

Le site de la **Cartonnerie** est ouvert au public!

septem
chantier

Komplex
Kapharnaüm

GRAN

Marghe
Racelle

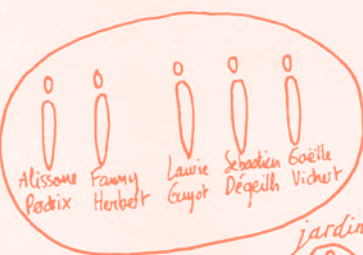
Marelo
Valente

Etudiants

Marie
Clément

mbre / décembre 2010
ouvert au public

N LUX



- EPA -



jardinéthic

Cité
du
design

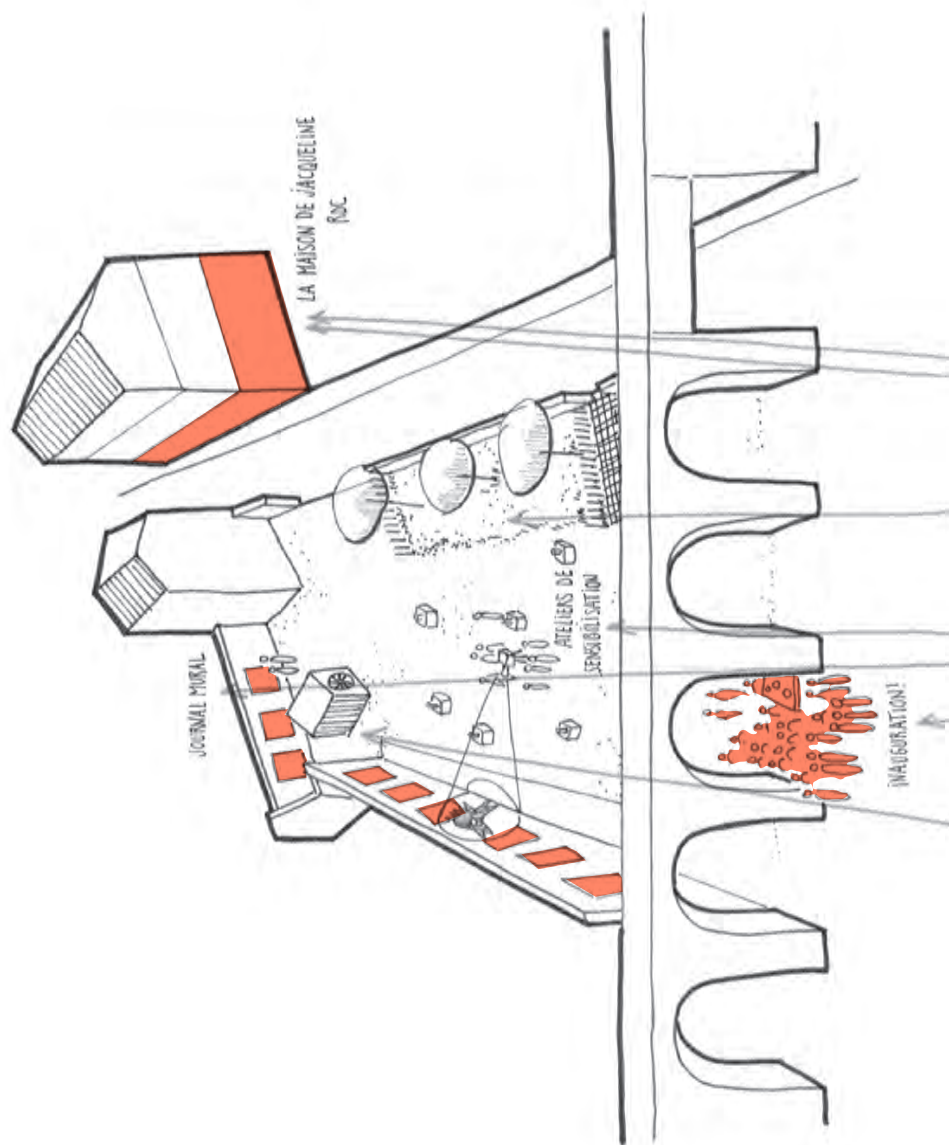
Pauline
Scherer

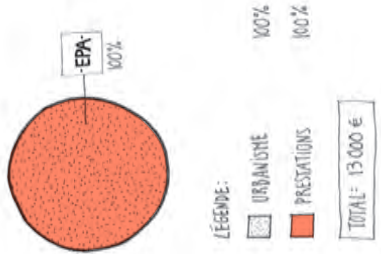
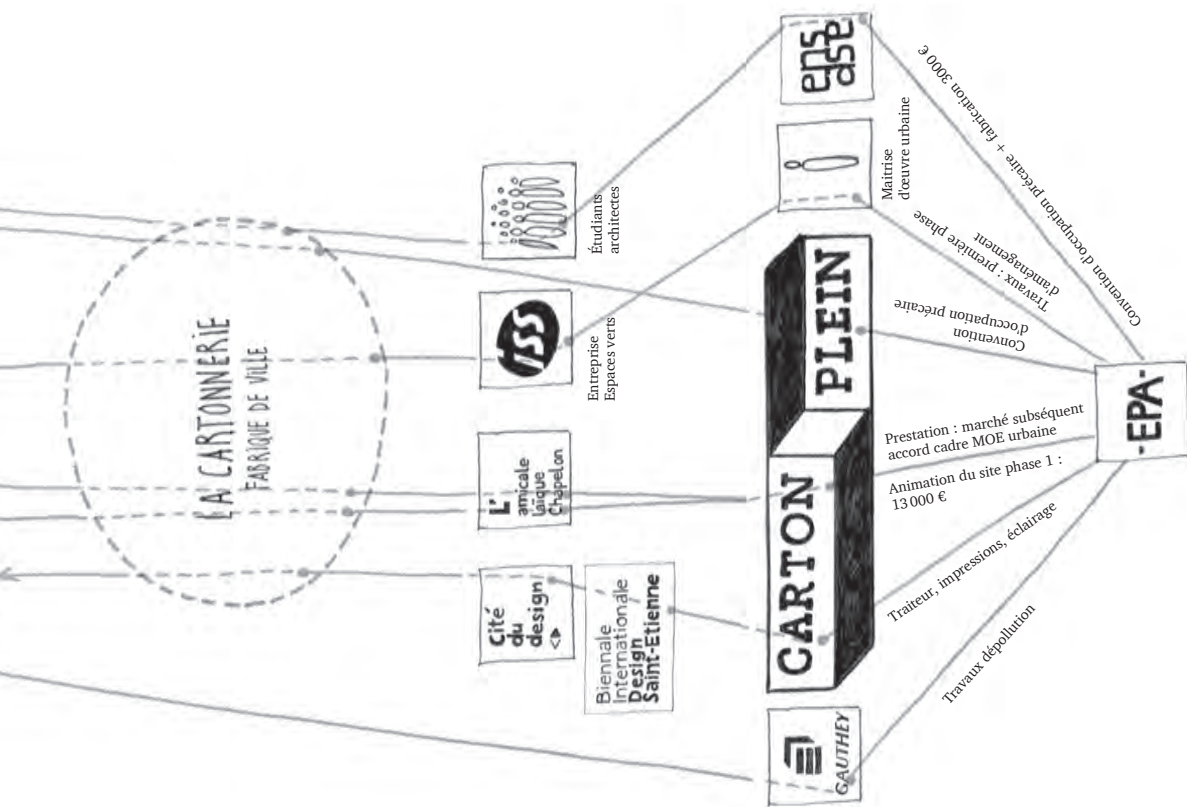
Stéphane
Boujout

Matthieu
Benoit
Gonim

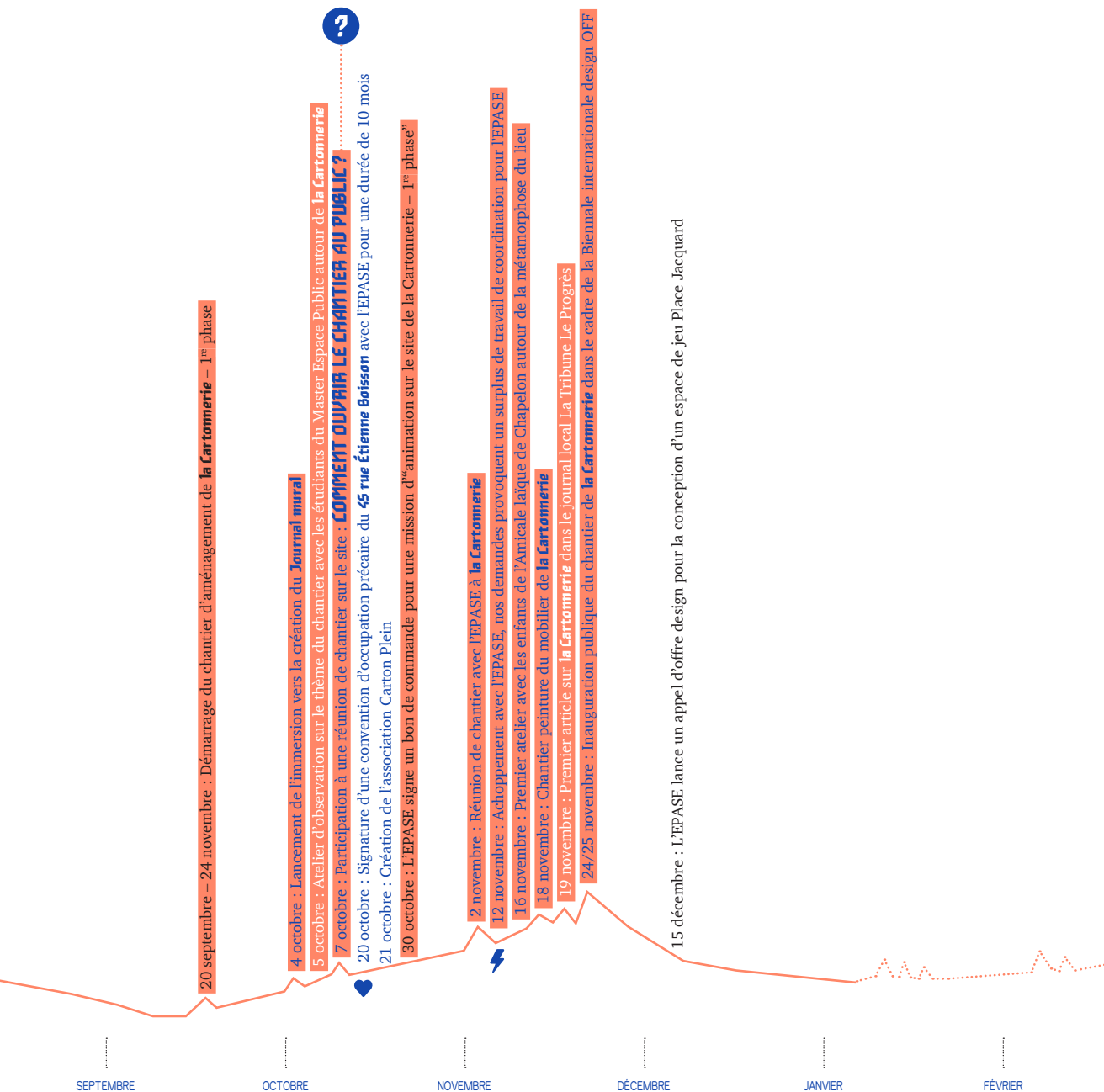


écosystème — épisode 1





électrocartogramme — épisode 1





dialogue — épisode 1

comment organiser le chantier public ?

– Première invitation à une réunion
de chantier sur le site pour aider à
penser la scénographie du chantier de
dépollution

Dans l'épisode 1, le **Journal mural** – qui restitue l'enquête menée par l'équipe sur le site et ses enjeux – ou la scénographie du chantier de dépollution – qui met en scène une situation de l'espace urbain habituellement dissimulée – constituent des tentatives d'ouverture du chantier permettant de rendre publics des éléments confinés voire confisqués dans les processus d'aménagement classiques. Le contrat mis en place entre Carton Plein et l'EPASE pose d'emblée la question de l'ouverture du chantier d'aménagement urbain au(x) public(s). Le chantier s'entend ici à la fois comme le chantier physique de construction mais aussi comme le chantier politique et symbolique de l'élaboration des politiques publiques d'aménagement. Le choix est donc fait par l'EPASE de ne pas clôturer cette friche en attente des prochaines transformations, de ne pas en faire une parenthèse fermée, mais d'en faire une respiration, un espace habitable, un lieu de cohabitation et de fait, un pont entre les habitants et les aménageurs.

En terme de chantier physique, c'est-à-dire de chantier urbain ou architectural, vont se poser les questions de prise de risque, de danger, de respect des normes et de responsabilité portée par les pouvoirs publics en cas d'ouverture au public. Des solutions techniques sont trouvées et le chantier finit par s'ouvrir.

Dans cette expérience, le temps du chantier tend à se dilater puisque **la Cartonnerie**, qui vient d'être dépolluée, ne sera pas reconstruite et aménagée avant au moins 5 ans. La transformation de ce vide en espace public temporaire, sans que le projet définitif ne soit encore dessiné, rend ici visible un processus habituellement opaque. Il rend lisible la définition par l'EPASE d'un projet urbain long et complexe, et annonce les transformations à venir dans le quartier.

Le chantier est souvent défini et circonscrit à l'espace/temps de la réalisation des travaux, avec son vocabulaire de barrières, engins, ouvriers, échafaudages. Il est considéré comme un espace aux multiples risques et nuisances qu'il faut confiner. Ouvrir le chantier c'est accepter de le rendre lisible et accessible. Considérer la ville en transformation comme un chantier permanent revient à dilater le processus de planification en reconsidérant chaque phase, depuis la pré-programmation à la gestion puis l'appropriation d'un espace livré, comme des composantes du chantier urbain. Dans cette perspective la ville en perpétuel mouvement offre de multiples prises (aux habitants) sur ses transformations.

« Raccrocher la temporalité du chantier urbain à celle de la ville »

×

Stéphane Quadrio,
Directeur de
l'Aménagement, EPASE

– Il y avait un autre sujet important, c'est comment on arrive à raccrocher ou engrener la temporalité du projet urbain avec les rythmes de la vie quotidienne. Le projet de la place Jacquard, ça a été une belle opération où il n'y a pas eu de bug, qui s'est faite vite, et ça a quand même duré un an et demi. L'ilot Gachet on en parle depuis 4 ou 5 ans et on va le livrer que cette fin d'année. Et du coup pour moi, à ce moment là, livrer un aménagement d'un espace public temporaire sur le site de **la Cartonnerie** c'était permettre de donner à voir tout de suite l'orientation que l'on voulait donner au projet urbain :

dédensifier, aménager des espaces publics de proximité, apporter des aménités urbaines dans les quartiers pour renouveler leur attractivité résidentielle. C'est-à-dire tous ces grands mots qui veulent rien dire quand on les raconte comme ça à des habitants, voilà si tout d'un coup on leur disait "Là il y avait un bâtiment, maintenant c'est démolé, vous pouvez vous asseoir sur un banc, les enfants peuvent jouer à côté, il y a un arbre pour se mettre à l'ombre, il y a des pavés que l'on peut vous montrer qui seront ceux de la place Jacquard, on a ouvert les arches du viaduc et vous en voyez la transparence et c'est ça l'esprit du futur projet urbain..." et bien ça parle beaucoup plus.

« Un contexte qui favorise le temps du chantier et le temps civil »

× – Pour moi vous ne faites pas partie du chantier, vous faites partie de la ville. Vous êtes plus dans l'animation et moins dans la transformation de la ville. La ville est en transformation et cette ville en transformation vous l'animez. Le temps qui est le vôtre est beaucoup plus long. Par rapport à un temps de chantier il n'y a ni début ni fin à vos actions. Carton Plein dans son foisonnement pourrait travailler à l'infini dans un territoire infini. Il n'y a pas de cadre limité. (...) Le principe même de la rénovation telle qu'elle est menée à Saint-Étienne brouille aussi ce cadre : pas d'échéances fortes, pas de planning tenu, pas de promesses électorales avec des dates. Dans ma thèse, *Le chantier comme projet urbain*¹, s'opposent les temps techniques, politiques et financiers, et le temps civil qui est là en parallèle : les gens grandissent, emménagent. Mais cette dualité n'est pas fortement visible dans le contexte du projet urbain de Saint-Étienne. (...) À Lyon, à La Duchère par exemple, le chantier s'ouvre au printemps 2015 et se finit en 2028. À Saint-Étienne, l'EPASE a une fausse durée limitée. C'est la durée d'un contrat administratif coulant. À Saint-Étienne il n'y a pas de vraies échéances. On le voit avec **la Cartonnerie** les échéances bougent et les délais se prolongent. Sur la ZAC de La Duchère s'ils disent 2028 ce sera peut-être 2029 mais pas 2050 ! On est là-bas sur un planning technique, pas sur un planning civil.

Lise Serra, architecte, chercheuse, membre du Conseil d'administration de l'association Carton Plein

1 – Serra Lise, *Le chantier comme projet urbain*, thèse de doctorat en aménagement et urbanisme, sous la direction d'Hélène Hatzfeld, Université Paris Nanterre La Défense, 2015.

En s'ouvrant au public, **la Cartonnerie** devient l'épicentre d'un projet d'aménagement plus vaste, l'élément palpable, le signe des transformations à venir, et ce, bien en amont de l'esquisse même du projet. **la Cartonnerie** accueille d'ailleurs les tests de pavés de la place centrale du quartier (Place Jacquard) située à plusieurs rues. L'équipe Carton Plein ne cesse d'ouvrir la réflexion sur l'avenir de l'espace public aux enjeux urbains plus vastes du secteur viaduc, du quartier Jacquard ou du quartier créatif limitrophe. Le chantier ne s'arrête donc plus aux limites d'une parcelle – mais s'élargit à l'ensemble du quartier en renouvellement urbain. Ce secteur déjà fragilisé, doit être habitable et accueillant tout au long des travaux pour ne pas que l'objectif d'amélioration précipite sa chute. Au contraire, le temps du chantier tend à devenir un temps de créativité, d'effervescence et d'ouverture.

Sur le plan politique, ouvrir les processus de conception de l'aménagement urbain aux acteurs locaux et aux habitants, implique la construction d'outils d'échanges permettant à la fois de partager « l'enquête » et de la rendre publique. La notion d'enquête renvoie ici aux travaux du philosophe pragmatiste John Dewey. Pour lui, l'émergence d'une situation indéterminée, l'identification d'un « problème », va engager

un processus d'expérimentation permettant de parvenir à une situation « unifiée ». Cette expérimentation est menée par le public qui se constitue autour de ce problème. C'est ce que John Dewey définit comme enquête. La constitution d'un public autour de la situation indéterminée de **la Cartonnerie** est au cœur de l'action collective de l'association Carton Plein. Cet enjeu émerge fortement au début de l'aventure, et continue de ponctuer l'ensemble du processus. On le retrouve notamment au moment du **B.E.A.U.** (Bureau Éphémère d'Activation Urbaine – épisode 6) au cours duquel la question de l'implication des commerçants – on pourrait dire la constitution des commerçants en tant que public – se pose immédiatement et enclenche la réalisation de portraits sonores à partir d'un travail de collectage.

L'hypothèse de Carton Plein est de mettre en visibilité et en partage le processus d'aménagement en misant sur une démarche indéterminée, où tout n'est pas maîtrisé et qui, par conséquent, est ouverte à l'imprévu. Le choix d'ouvrir en amont du projet permet de rendre lisible la globalité du processus pour que le public en comprenne et en perçoive la logique et les enjeux et ainsi créer les conditions favorables au changement... Généralement, l'ouverture de la réflexion est réalisée à des moments étroits, lors de réunion publique, de concertation habitante ou de conseil de quartier, ce qui ne manque pas de créer des tensions et des conflits, la réflexion étant trop souvent verrouillée, les habitants et les experts mal outillés pour pouvoir penser la ville ensemble.

L'équipe de Carton Plein pose la question de l'*open data* de l'aménagement urbain. Mettre en commun l'enquête, diffuser les données (observations, connaissances d'un espace) et intégrer les dimensions sensibles et artistiques à l'aménagement d'un espace public, permettraient de mieux en partager les enjeux et *in fine* de mieux partager l'espace. Les processus d'aménagement sont aujourd'hui très peu documentés et font rarement l'objet d'une analyse des effets. Pourtant, combien de fois a-t-on constaté par exemple les effets négatifs de travaux sur les commerces environnants ou la dynamique d'un quartier ? Il semble qu'il y ait une marge de progrès pour anticiper les problèmes posés au fil des projets urbains, dans le fait de partager les problématiques pour tenter de trouver des solutions en commun. Comment ouvrir le processus à une démarche d'essai/erreur pour faire des ajustements avec une approche systémique, développant ainsi une capacité de rebond et de réajustement ?

L'ouverture du chantier à un collectif d'acteurs peut permettre de mieux partager les responsabilités. Le concepteur sort alors d'une posture solitaire très exposée, avec des relations jouées sur un mode oppositionnel, pour faire dynamique collective. Dans une situation potentiellement conflictuelle, ouvrir la discussion et l'outiller peut permettre de gérer collectivement le problème et le résoudre. Comment donner une place aux acteurs locaux pour qu'ils œuvrent dans le même sens et non à contre courant ?

« Faire évoluer le métier d'architecte pour faire avec, et pas contre »

×

Guillaume Peyret, architecte-designer, musicien, impliqué dans l'association Carton Plein

– Avec **Tous Dehors!** ce qui était intéressant c'est qu'avec peu de préparation et en seulement une semaine, il y avait beaucoup d'exécution! Les gens avaient envie de faire, et étonnamment ce dispositif très court a produit beaucoup de choses au sein même du lieu, dans la bibliothèque et dans le quartier. Cela stimule les gens vu que c'est leur lieu, où ils travaillent, ou où ils habitent. J'aurai bien aimé que ça tourne encore et que ça permette aux gens de s'exprimer en ville, et de partager le savoir. (...) Un architecte doit gérer de nombreux paramètres : il y a du social, du juridique, de l'administratif... Et il y a toute une gestion des corps de métier à connaître, et on s'enferme assez vite là-dedans... On oublie de regarder les choses les plus simples. Les choses les plus simples sont plus difficiles à trouver en fin de compte. Il faut faire un effort pour regarder simplement les choses telles qu'elles sont. On peut se compliquer la vie, sortir des projets incroyables pour les magazines. Il y a toute une politique actuellement autour du logement : démolir, construire. Et autour qu'est-ce qui se passe? On ne se pose pas la question des effets. Quand on rentre dans une baignoire, quand on est deux, le niveau monte. Il faut savoir recomposer. Il faut casser cette folie de vouloir toujours faire de l'argent à court terme. Il faut changer de posture. C'est peut-être l'ingénieur qui devrait dessiner les plans et l'architecte ouvrir sur le contexte et les gens? Mais l'architecte est encore vu comme le concepteur artiste. Il y a vraiment une attitude à avoir : savoir ce que les gens veulent, rester connectés... On impose toujours!

Dans les expérimentations portées par Carton Plein, mêmes les ouvriers, habituellement tous professionnels et habilités sont ici plus nombreux : au-delà des transformations réalisées par une maîtrise d'œuvre classique, l'association implique les habitants dans la transformation même des espaces créant des situations inédites.

La constitution d'un public autour d'un aménagement urbain revient, notamment selon la sociologue Pascale Pichon, non pas à impliquer les riverains pour qu'ils fassent « vivre leur quartier », mais bien à intégrer les compétences des habitants-usagers dans le projet urbain, en considérant que « les connaissances utiles au projet urbain, ne relèvent pas exclusivement de l'expertise savante ou technique mais aussi de l'expérience ordinaire de tout un chacun »².

Pour Pascale Pichon l'intégration de ces compétences se fait en trois temps : un premier qui consiste à « révéler des compétences, à sensibiliser un public », un second qui vise à « activer des compétences, c'est-à-dire à construire un public », et enfin un troisième qui a pour enjeu « d'intégrer ces compétences afin qu'elles participent aux choix et aux décisions prises au cours des opérations de renouvellement ou de restructuration ».

2 – Pichon Pascale, *La prise en compte des compétences des habitants et des usagers dans les projets urbains, Les intermittences de la démocratie. Formes d'action et visibilité citoyennes dans la ville*, L'Harmattan, coll. Logiques Politiques, 2009.

« Une rencontre avec des collégiens pour alimenter la programmation »

- × Marie Clément, architecte indépendante et enseignante à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Saint-Étienne
- Il y a beaucoup de pistes de projets très intéressantes qui ont émergé de cet atelier où on était confronté à des adolescents. Je reviens sur les ateliers qu'on a pu faire avec le collège Tezenas et sa branche sport-étude. Les étudiants de l'école d'architecture ont inventé des outils d'aide à la programmation avec des jeux de plateaux qu'ils ont utilisés avec les élèves. Beaucoup de choses sont ressorties, dont l'action de monter. C'était très étonnant ce besoin et cette envie de monter! C'était se montrer, grimper, dépasser... mais il y avait toujours cette idée d'être en hauteur. Et parce qu'il y avait cette idée d'être en hauteur, cette envie de grimper, il fallait pouvoir protéger de la chute... c'est comme cela qu'est venu le filet. On peut aussi grimper sur un filet, le filet est matière à tout faire finalement. C'est un matériau incroyable. C'est la rencontre avec ces adolescents qui demandent autre chose de l'espace public que ce qui est proposé habituellement, qui a donné son intérêt au travail des étudiants et au projet.

« Une participation souvent galvaudée, des processus généralement descendants »

- × Maurice Desgoutte, directeur de la Médiathèque de Carpiat
- En effet après **Tous Dehors!** vous nous avez fait rencontrer la Cité [du design] pour tenter de mettre en place un projet prospectif autour de la médiathèque, mais aussi juste après, l'EPASE. Quand vous avez été démarchés par l'EPASE, Carton Plein vous nous avez aussi nommés comme partenaires. On s'est retrouvés dans une réunion de préparation pour les transformations urbaines et ça c'était très bien. On s'est dit "on va vraiment recevoir de l'information" qui honnêtement, n'arrive jamais à notre niveau. Elle arrive certainement au niveau de la Ville, mais pas sur les acteurs du quartier, sur les gens qui travaillent sur le devenir du quartier. Donc ça c'était vraiment une bonne surprise. Après ce qui est décevant, c'est que c'est toujours galvaudé. Parce qu'on est pas vraiment partenaires et Carton Plein non plus d'ailleurs. On est là pour recevoir de l'information, mais même s'ils disent qu'ils sont là pour recevoir nos attentes, ce n'est pas le cas! On a aucune prise. Pourtant on a l'impression qu'il y a des opportunités qui peuvent aller dans notre sens, mais ça se joue tout le temps à un autre niveau que le nôtre. Si le maire essaie d'appuyer pour que les choses se passent plus autour de la bibliothèque ce sera peut-être possible. Mais même si Carton Plein vient en disant "là il y a des locaux, on pourrait...", je n'ai pas l'impression que les choses puissent jouer à notre niveau et c'est très décevant! C'est sans doute parce que c'est une institution, comme nous, et que ça descend toujours plus que ça ne remonte! Dans une institution comme la nôtre, la personne qui est en charge du projet, elle a aussi des directives et parfois elles changent : on ne fait pas ce qu'on veut. En tout cas pour moi cette démarche de participation, c'est souvent de la poudre aux yeux. Ça ne sert à rien de dire que c'est une réunion de concertation autour du projet, c'est au mieux une réunion d'information. Et pourtant ce projet de zone piétonne qui borde le viaduc - je ne sais pas d'ailleurs si c'est toujours d'actualité - mais effectivement il a tout son sens! Mais je me demande comment ils peuvent laisser un bâtiment comme le nôtre vieillissant et pas très beau au cœur d'un projet d'envergure comme celui-là. On aurait tout intérêt à nous y inscrire!

Pour constituer un public autour de cette démarche, de nombreuses voies sont utilisées : porte-à-porte, activation de différents réseaux, recherche de sponsors chez les entreprises, réalisation d'une cartographie des ressources de proximité. Cette mobilisation des publics et des ressources passe toujours par le «faire» : peindre un mur, planter des graines, coller des affiches, construire un banc, nettoyer des boutiques vacantes, organiser un événement...

La possibilité d'intervenir en groupe, directement dans l'espace public, permet à chacun de se mettre en action. Faire en sorte que les participants deviennent ouvriers du bien commun, passe par une identification de leurs intérêts, besoins, et compétences. Le concepteur change alors de rôle et de posture et doit par conséquent s'outiller : savoir mettre en scène et scénographier les étapes du projet urbain, prendre conscience des ressources du territoire et savoir les mobiliser au bon moment. Chez Carton Plein cette posture va de pair avec la mise en place de formes d'animations et de créations hétéroclites inscrites dans la joie, la gaieté, la fête, pour catalyser une dynamique positive et instaurer un cercle de transformation vertueux.

« Des formes désirables pour inciter à la réflexion urbaine »

×

Amélie Pérocheau,
anthropologue investie
dans Carton Plein

– Ensuite il y a eu le **Tous Dehors !** à la médiathèque. Là c'était un autre événement, un pas en plus, et surtout tous en équipe ! C'était réfléchir, mais avec ce côté rigolo d'intervention directe dans l'espace public : on coud, on parle avec les enfants, on danse, on dessine sur le sol... Il y avait quelque chose du côté de l'occupation de l'espace public, et en même temps un vrai moment de réflexion sur des enjeux très sérieux : la place de la médiathèque dans le quartier Carnot, les transformations possibles des espaces publics limitrophes... Mais si ça avait été : "on va faire un workshop de réflexion sur la place de la médiathèque dans le quartier" ça aurait été moins stimulant ! Ça aurait eu un côté peut-être trop sérieux, peut-être trop "réflexion urbaine", alors que là c'est toujours prendre une entrée différente : on se met **Tous Dehors !** et on va bricoler... Ça donne un côté qui paraît plus "sympa", ce n'est pas le bon terme, mais qui donne envie de faire partie de ce projet-là... Et après, avec tout cela, tu te rends compte de la réflexion apportée. Avec ces outils, la réflexion elle n'est pas chiant à pousser, elle est intéressante. Et en plus, de fond, ça devient encore plus pertinent !

La démarche expérimentale, itérative (avancer par essai-erreur) laisse le temps au dialogue, à la rencontre entre les mondes : voisins, artistes, ouvriers, aménageurs... tout en évitant les instances dédiées à la participation dont on connaît la stérilité. C'est l'hypothèse de l'*in situ* : informer, sensibiliser, dialoguer dans l'espace public, sur l'espace même de la ville en transformation. Cela passe par l'observation, la compréhension des usages et l'implication de tous les usagers.

Concrètement cette ouverture du chantier soulève quotidiennement de nombreuses questions, notamment celle de la responsabilité, celle de la temporalité, celle de la diversité des publics et celle de l'instabilité politique. Le chantier d'aménagement comme un processus ouvert (qui sort des barrières et des institutions) demande un

changement de paradigme complet. Il nécessite une volonté politique forte mais aussi un engagement des concepteurs qui comprennent l'intérêt de la démarche et l'enrichissement du processus induit.

Une permanence du projet est-elle nécessaire ? possible ? Comment instaurer cette ouverture du chantier dans la durée ? Si le chantier se dilate dans le temps dans l'espace, si il change de forme et si ses acteurs se multiplient, comment trouver les bornes, les repères qui permettent d'éviter une dilution totale ? Comment ne pas s'épuiser à la tâche ?

Face à l'instabilité des acteurs institutionnels (changements de postes, mutations, multiplicités des projets) et l'ouverture aux surgissements, comment garantir le cadre et la continuité ? Comment formaliser la place des citoyens dans ces processus ? Qui est le public concerné ? Comment entretenir un public ? Comment aller chercher ceux qui sont les plus éloignés de la sphère publique ?

Ce type de processus n'implique-t-il pas de rééquilibrer les moyens entre moyens humains et gros œuvres, pour aller vers des réalisations moins coûteuses mais plus valeureuses ? Que devient alors le rôle des concepteurs et de quelles compétences supplémentaires doivent-ils se doter ? Ne méritent-elles pas d'être explorées en commun ?

Bref, comment ouvrir le chantier au public ?

chœur — épisode 2 La Cartonnerie

est une vaste friche atypique, un espace inhabituel : le dispositif de dépollution lui donne des airs de laboratoire à ciel ouvert. Ce lieu attise la curiosité tout en demeurant inhospitalier. L'EPASE a budgété une nouvelle phase d'aménagement pour développer les usages de proximité et souhaite nous associer à cette programmation urbaine au côté d'une équipe d'architectes et d'urbanistes sous contrat avec eux pour l'ensemble des aménagements du quartier.

Nous menons de nombreuses expérimentations lors de **Chantiers créatifs** qui façonnent le site et participent de sa transformation. Le jeu émerge comme sujet de recherche-action : nous partons à l'abordage des espaces de jeu de la ville, découvrant les aires standardisées et les usages non maîtrisés. Notre enquête s'affiche sur les murs de **la Cartonnerie**, et devient le support d'une collaboration avec le laboratoire **Hors les murs** de l'école d'architecture, et d'un workshop européen dans le cadre de Human Cities.

Nous réalisons une **Fresque d'usages** : mur de jeu, espace d'affichage, signalétique... Nous parvenons à infléchir l'aménagement réalisé par la maîtrise d'œuvre en intégrant l'architecte du groupe à l'équipe de concepteurs. C'est l'occasion de rechercher collectivement le moyen de réaliser des installations peu coûteuses et malléables, qui permettent de développer des usages de proximité atypiques. Nous profitons des premières sollicitations pour penser **la Cartonnerie** comme un dispositif facilitant la mise en place d'événements pour les structures locales. La **Scène-sol** s'esquisse. En parallèle, la récupération des bordures de trottoirs de la place voisine en chantier donne l'opportunité d'aménager un **Jardin expérimental**.

ense
aste



MUSITECTURE

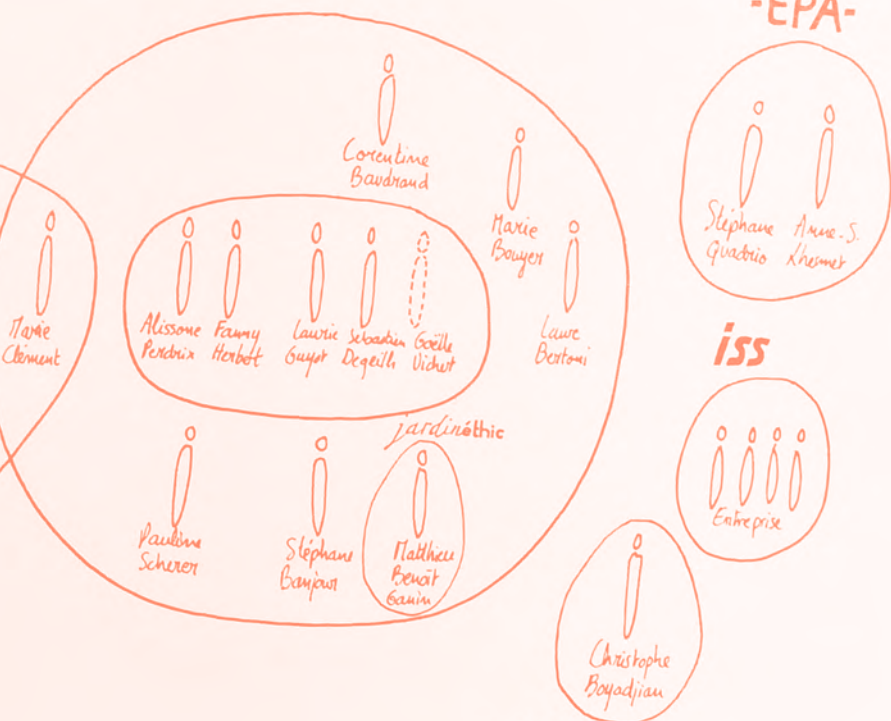


jan
esp
co-

Janvier / juillet 2011

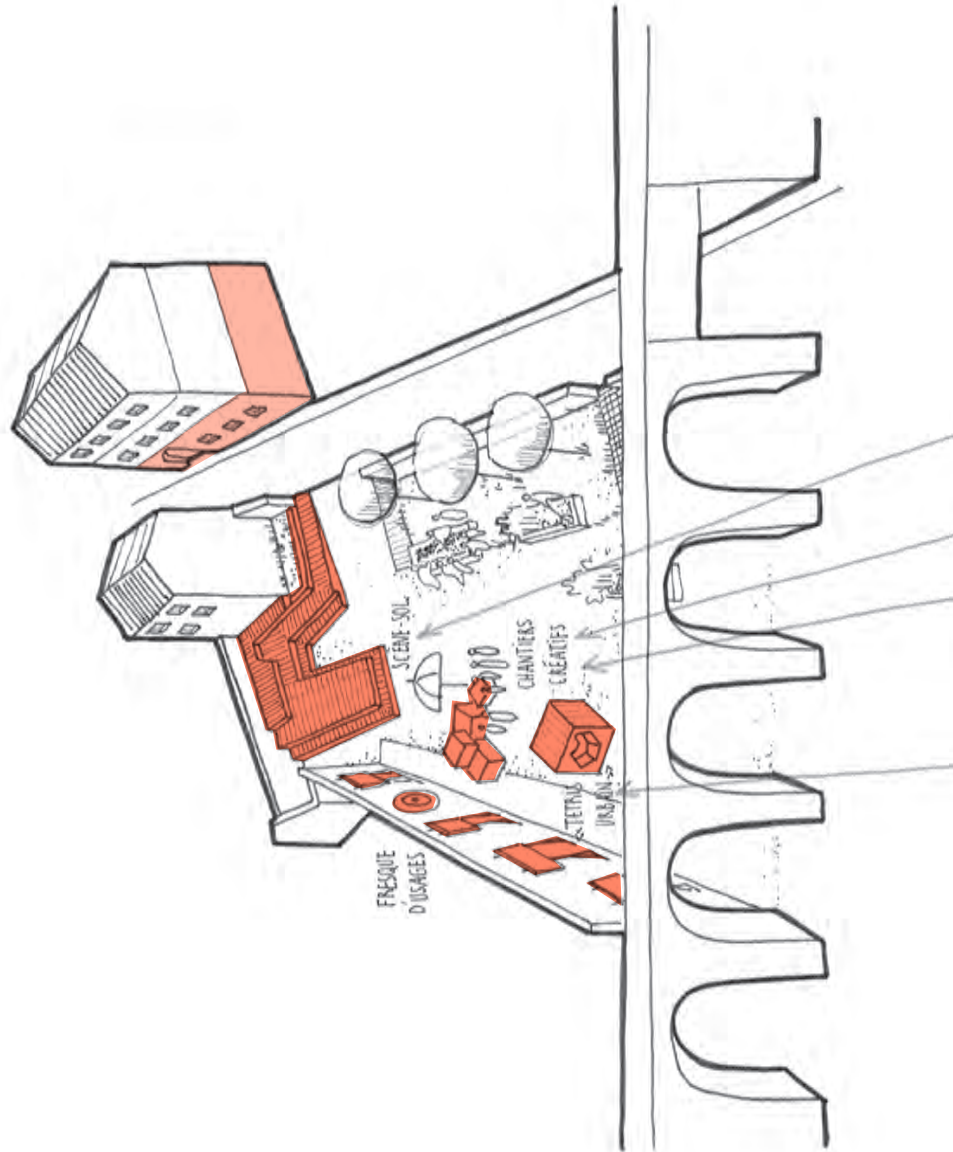
Espace public en co-construction

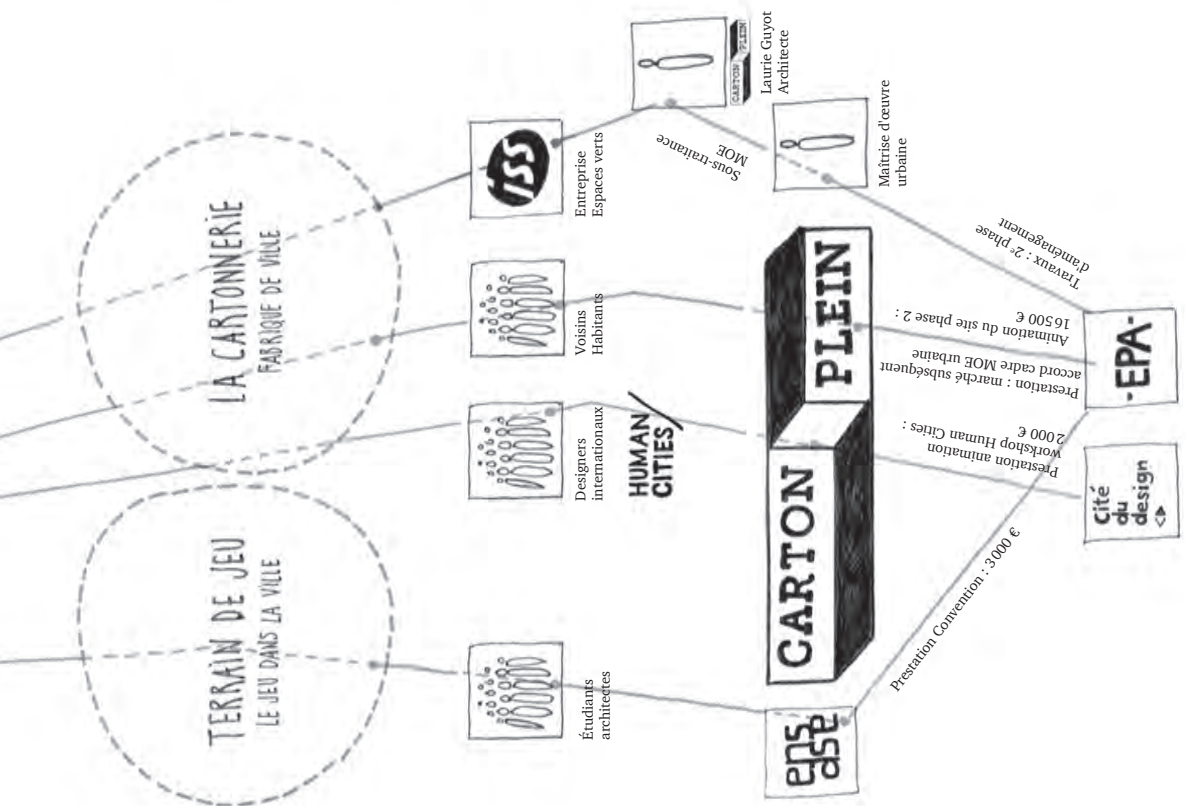
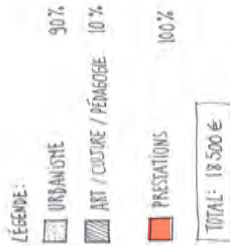
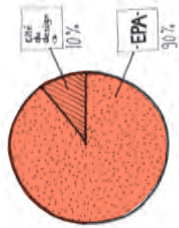
DÉPART



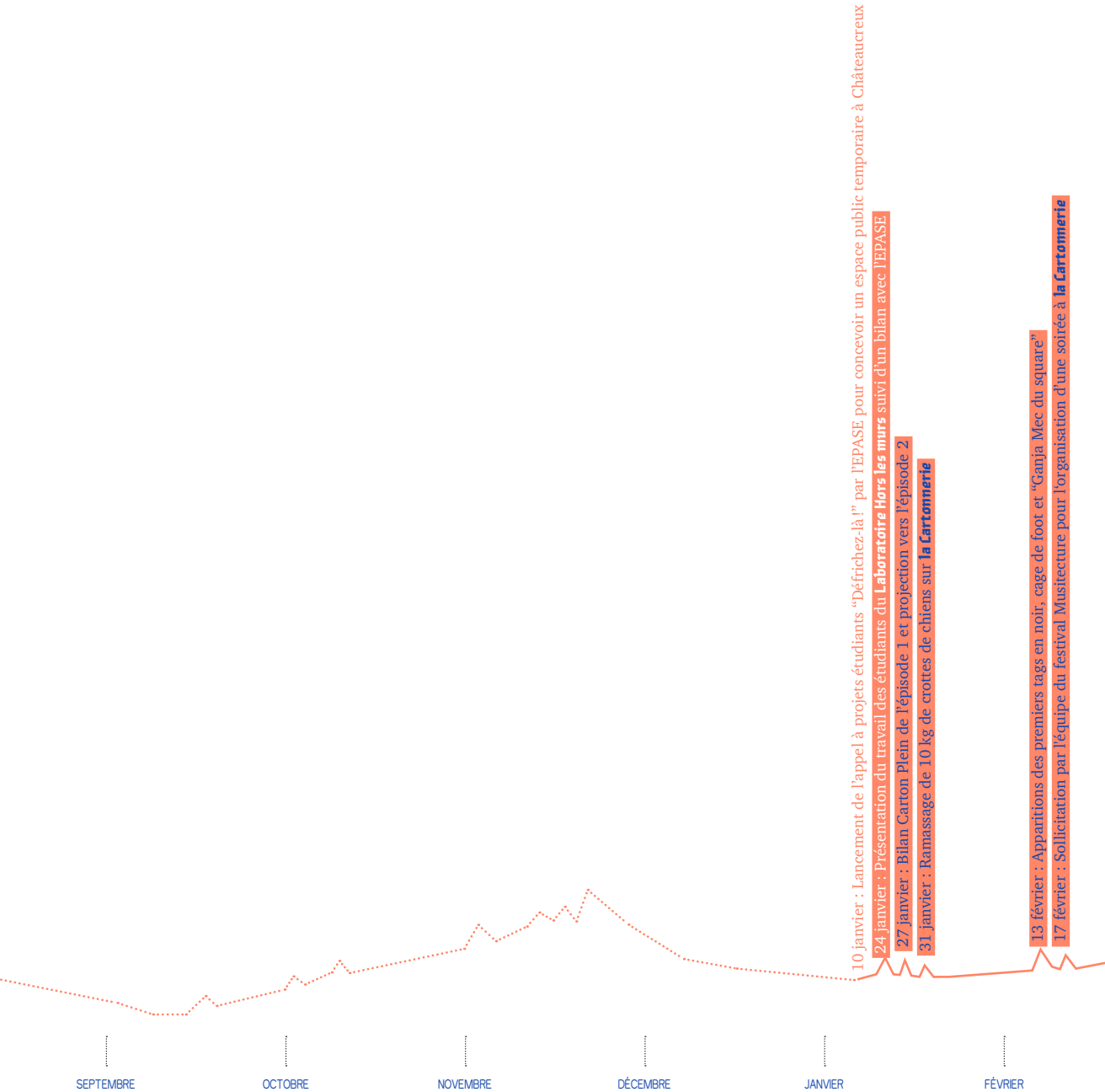
ATELIER
DE VILLE EN VILLE

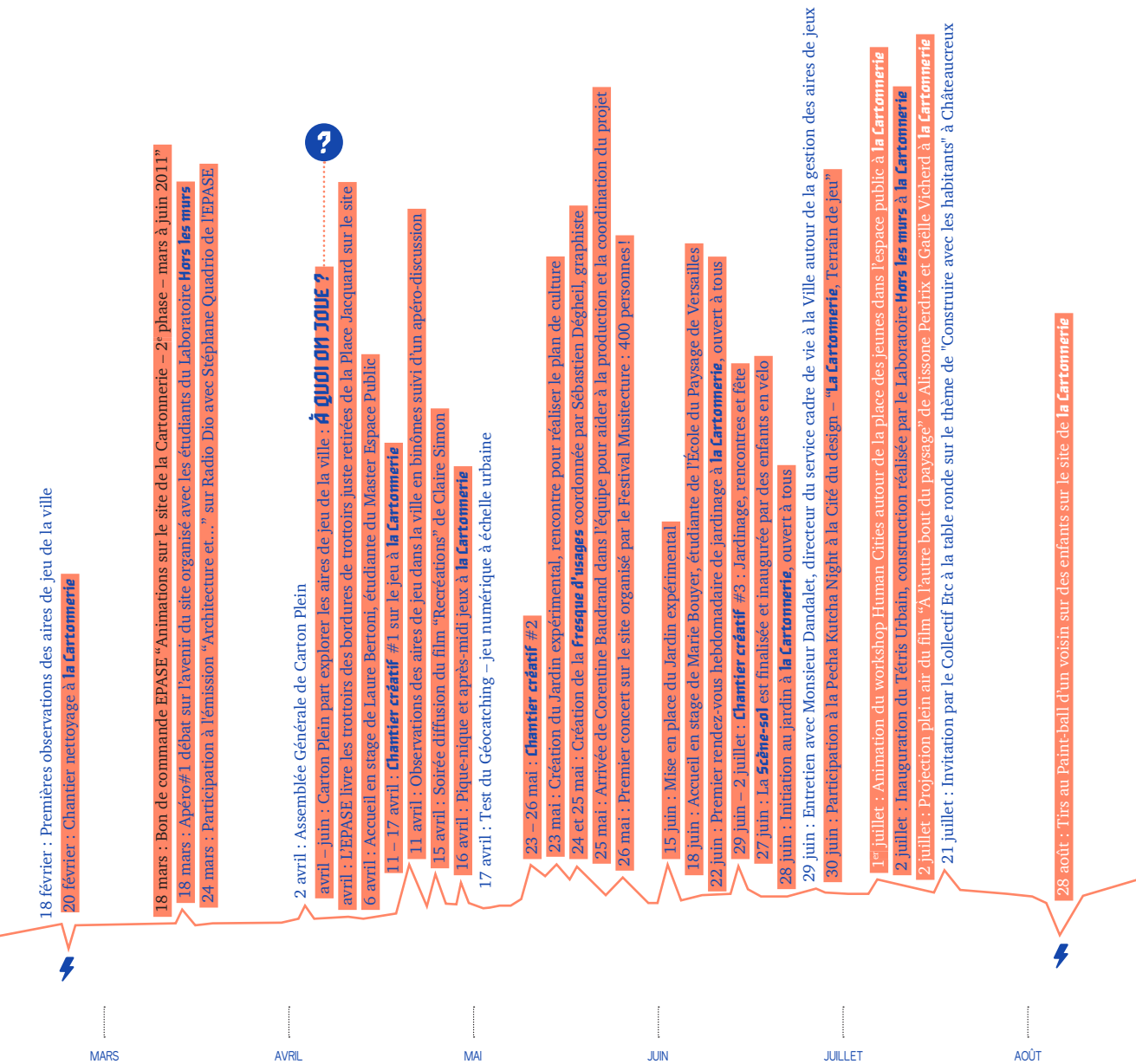
écosystème — épisode 2





électrocartogramme — épisode 2





dialogue — épisode 2

à quoi on joue

— juin 2011 : Carton Plein part explorer

les aires de jeu de la ville

oue ?

Carton Plein cherche à transformer **la Cartonnerie** par une approche contextualisée : entre problématiques de territoire et besoins de ses habitants. Très vite, des usagers se saisissent de cette ouverture pour interpeller l'association sur les futurs aménagements du site : va-t-il y avoir des jeux ? Dans le quartier on trouve de nombreuses écoles, des familles, des assistantes maternelles...

- Et pourtant les espaces de jeux sont rares. Carton Plein s'interroge alors sur la manière d'augmenter l'hospitalité du lieu en répondant à ce besoin fondamental de « jouer » tout en diversifiant les réponses possibles pour ne pas rentrer dans la facilité d'un aménagement standardisé.

Cohen Solal Julien,
*Imaginaires de
jeux, l'enfant, le jeu,
la ville*, Autrement,
2000.

« L'enfant réclame inmanquablement la pratique du jeu pour se fabriquer lui-même : il découvre ses sens, son corps, il apprend la socialisation par le biais du jeu sous toutes ses formes. Celui-ci devient connaissance de soi et/ou connaissance des autres, ainsi le jeu est-il une activité indispensable à la construction de tout individu, contrairement à la légèreté qu'il suppose... »

L'équipe interroge les usagers sur leurs aspirations en terme de jeu : il en ressort un imaginaire fortement normé. Le jeu semble réduit à des formes archétypales : toboggan, tourniquet et animaux à bascule... Les rencontres avec les services techniques en charge des aires de jeux permettent alors de se rendre compte que ces espaces sont en effet dessinés en creux par les normes de sécurité, conformes à ce que proposent les « catalogues ».

« Prendre soin des enfants comme perspective d'aménagement »

×

Madame Djouder,
assistante maternelle,
voisine et usagère de la
Cartonnerie au quotidien.

– Les mamans dans le quartier, il faut dire la vérité, ce sont les enfants qui les préoccupent le plus. Donc elles regardent s'ils font des choses intéressantes pour les enfants, c'est ça qui préoccupe les mamans ! Partout où vous allez, quand on se rencontre à l'école, quand on se rencontre à Girodet - maintenant la plupart du temps, ils sont là-bas, il y a des arbres, il y a tout pour protéger de la chaleur - ils me disent : "s'ils avaient fait des jeux pour les tous petits et pour les moyens ce serait mieux!".

Les grands ne viennent pas à Girodet ; ils jouent aux boules à **la Cartonnerie**. (...) En fait, avant on allait sur la place Carnot. Il y avait beaucoup de jeux, ils les ont tous supprimés. À Carnot, il y avait un petit toboggan, il y avait des jeux pour les petits, il y avait beaucoup, beaucoup de jeux... C'était plein Carnot ! Des personnes âgées qui venaient s'asseoir sur les bancs... et maintenant ils ont tout supprimé ! Donc les parents ils croyaient que, vous voyez, de venir ici quoi, qu'ils allaient faire des jeux d'enfants à **la Cartonnerie**... Et ben non, il y a rien, donc... Et puis quand je leur dis "allez on y va" ils me disent : "mais il y a les chiens". Maintenant quand vous dites à une maman "est-ce que tu veux qu'on y aille là-bas ?" Elles me disent "les chiens, ils y en mettent partout et ci et ça !". Pourtant c'est mieux en ce moment. (...) C'est pas vrai, elles ne sont pas entendues ! (...) Là-bas à Girodet il n'y a plus que deux balançoires : les gamins se disputent. Si vous voyez les bagarres qu'il y a là-bas ! Parce qu'il n'y a pas assez de jeux pour les petits !

L'interpellation des usagers autour de l'installation de modules de jeu intervient alors même que de nombreuses pratiques prennent place spontanément et de manière informelle sur le site (foot, partie de cache-cache, basket, vélo, billes, cabanes diverses et variées, tambouilles...). Les enfants jouent, mais les parents s'inquiètent de ne pas voir apparaître les supports attendus, peut-être parce qu'ils sont à **la Cartonnerie** davantage sollicités par leurs enfants devenus explorateurs d'un **Terrain de jeux** ouvert.

Pour étoffer sa réflexion, l'équipe réalise une observation de l'offre de jeu à Saint-Étienne. Les typologies d'aires de jeu sont toutes semblables, usant d'une même grammaire : couleurs primaires, formes souples, stylisées... Elles séparent les enfants des adultes en organisant l'espace public de manière concentrique : les jeux au milieu, les bancs autour et les grilles pour circonscrire l'ensemble.

L'installation de jeux dans l'espace public est un bon révélateur de l'attention et de la considération portées aux enfants et à leurs besoins. Pourquoi avons-nous intégré ces espaces, ces « aires » comme garantes du jeu en ville ? Peut-on encore proposer une conception de l'espace public conçue *in situ*, avec et pour un territoire ? Cette standardisation cristallise des enjeux politiques forts : les aires de jeu séparent les usagers, déresponsabilisent les parents, construisent des postures de consommation et annihilent l'esprit créatif de l'enfant autant que celui du concepteur. Tous deviennent tributaires d'une politique sécuritaire et technicienne de l'espace public régie par des normes et des firmes qui monopolisent le marché à l'échelle nationale et même internationale. Cela met également à jour les effets de la mondialisation sur les espaces publics contemporains de plus en plus formatés.

Nordman Charlotte,
*Anthologie Aires
de jeux d'artistes*,
Infolio 2010.

« Le problème est que l'isolement de ces lieux, le fait qu'ils soient conçus exclusivement pour les enfants, et qu'ils séparent l'espace du jeu du reste de la société, ne sont pas sans conséquences : le plus souvent, les aires de jeux reflètent l'idée que l'enfance est d'abord ce qui doit être protégé. »

Les thématiques du jeu et de la standardisation des espaces publics urbains deviennent des fils rouges de l'action collective. Il n'existe que peu d'ouvrages traitant de cette notion complexe de « jouer ». En effet, le jeu est difficilement assignable à un domaine spécifique de la vie courante et l'idée qu'il est opposé au sérieux le relègue souvent au plan de la fonction biologique, sorte de soupape nous délivrant d'un excès de vitalité. L'historien néerlandais Johan Huizinga développe sa théorie dans un livre célèbre « *Homo Ludens* », où il affirme que la fonction du jeu est dans la culture. Il le considère comme forme de vie, comme forme d'activité, comme forme pourvue de sens, comme fonction sociale. Là où le jeu semble relever de l'inutile, Huizinga nous révèle toute son importance au cœur de l'apprentissage des pratiques sociales, de l'être ensemble, comme « facteur fondamental de tout ce qui se produit au monde »¹.

Le jeu, communément assigné à l'enfance, renvoie à ce qui est inoffensif, non sujet à polémique, or c'est un véritable enjeu de société qui permet de re-questionner les codes et les normes, et la dimension politique de la prise en charge de ce qui relève

1 – Huizinga Johan,
*Homo Ludens :
Essai sur la
fonction sociale du
jeu*, Gallimard, 1988
[1^{re} édition : 1951]

du « jeu » par ceux qui font la ville. Pour Carton Plein, la conception de dispositifs de jeu dénormés devient support de nouvelles créations, d'imaginaires et induisent de nouvelles aménités des espaces.

Toujours dans cette perspective du jeu, **la Cartonnerie** se façonne pour accueillir des événements avec l'organisation de concerts, de fêtes, de projections de films. Ces formats d'intervention questionnent à leur tour l'espace public comme lieu d'expression et de fête. Transformer un espace public pour lui permettre de recevoir un événement, c'est affirmer son statut de **Terrain de jeu**. Si nous reprenons la définition de Huizinga, il y a un rapprochement à opérer : l'événement peut se penser en terme de jeu dans le sens où il se déroule sur un terrain, avec des règles, une temporalité définie, affirme un état d'être au monde différent de la réalité, et il est vécu et revendiqué comme tel par les participants. C'est la conscience de participer collectivement à un temps « extra-ordinaire » qui fait partage d'expériences, et construit l'attachement à l'espace et au groupe.

« L'évènement pour mettre en synergie les actions »

×

Marie Clément,
architecte indépendante
et enseignante à l'École
Nationale Supérieure
d'Architecture de
Saint-Étienne

– Au départ, vous aviez fait une proposition que je trouve beaucoup plus pertinente par rapport aux enjeux et à ce que demandait l'EPASE. Là encore, on était dans une forme de proposition qui était presque de l'ordre du plan. On arrivait, un petit peu par notre culture, à insuffler un peu de pluridisciplinarité, d'action dans le temps... Mais au fond, on était pas du tout sur la question de l'évènement, au sens noble du terme. Pas l'évènementiel, mais l'évènement comme la chose qui se passe à un moment donné, cette capacité à mettre en synergie des actions... Et c'est ce qu'on ne sait pas faire au fond, dans notre pratique professionnelle. On avait un regard beaucoup trop d'architecte dans notre proposition. Donc je pense vraiment que le choix de l'EPASE a été très fin, de vous choisir vous et pas nous (Soupe de Ville). Je pense que notre proposition n'était pas du tout en phase avec ce qu'ils voulaient.

« Des événements qui marquent les mémoires et transforment le quotidien »

×

Madame Djouder,
assistante maternelle
voisine et usagère de la
Cartonnerie au quotidien

– Et bien moi, je vous dirais franchement, quand je vous ai vu arriver, je me suis dit "ça y est, ils vont peut-être un peu arranger le quartier, ils vont peut-être nous mettre des animations, ça va être bien!" Les animations, les fêtes, comme la fête de la musique, c'était bien quand-même! Et ceux de Mayotte, alors ça, ça a plu à tout le monde! (...) Mayotte! Ça a marqué vraiment beaucoup de gens; jusqu'à maintenant ils en parlent. Il y avait la grande fête et ils sont revenus faire la fête du ramadan. Il pleuvait les pauvres, mais ils ont bien assurés (rires)! Ça a bien plu à tout le monde, les mamans, les gens du quartier... même les personnes âgées ici dans l'immeuble, elles auraient pu dire "ça nous dérange", mais non! Ils étaient contents. Franchement c'était bien, c'était de l'animation pour le quartier, c'était un vrai plus pour le quartier!

« Un jeu de ballon comme expérience inédite »

- × Benjamin Coudol, graffeur investi dans Carton Plein
- Le premier temps fort c'est quand on a écrit "joyeux Noël" ou "joyeuses fêtes" sur **la Cartonnerie** avec des feuilles qu'on a collé sur les murs... C'était un soir, il faisait nuit, il faisait froid. On a collé ces trucs et pendant ce temps, il y en avait qui remplissaient les ballons de baudruche de peinture. Au final, il s'avérait que l'effet escompté n'a pas du tout fonctionné! Mais c'était pas grave parce qu'au final, j'ai trouvé que c'était un des premiers moments passés à **la Cartonnerie** avec vous où j'étais à l'intérieur où j'avais l'impression de faire partie de la ruche! Et même si ça n'a pas marché, j'ai trouvé cela hyper sympa! Justement le côté : c'est pas grave, on s'en fiche si ça marche pas, on est là pour faire un truc, pour rassembler du monde. Les gens se seront parlés, auront rigolé ensemble... On trouvait cela marrant que ça marche pas! On jetait les ballons de baudruche sur un mur, ils rebondissaient sur nous et nous éclaboussaient. Il y avait plein de monde qui était là, il y avait des gens qui prenaient des photos. C'était vraiment le premier temps fort que j'ai retenu!

« L'événementiel comme composante de la recherche-action »

- × Amélie Pérocheau, anthropologue investie dans Carton Plein
- L'événementiel culturel fait partie de l'identité du lieu. Vous organisiez pas mal d'événements. Je me souviens de la soirée "Jeux projetés" sur les murs de **la Cartonnerie**. Là j'ai compris encore autre chose : finalement on peut réfléchir sur l'espace public et en même temps créer l'événement pour en parler, mis aussi pour faire surgir de nouvelles choses. Au tout départ de cette soirée jeu, je pensais que c'était de l'animation, je ne voyais pas le lien avec les questions d'urbanisme. Au fur et à mesure de tous ces événements, j'ai compris que l'événementiel ou l'art dans l'espace public permettait de mener une réflexion du domaine de la recherche. Il était possible d'avoir une réflexion sérieuse sur la vie urbaine avec ou à travers ces interventions. Là en l'occurrence, comment on met des gens en jeu? Qu'est ce que ça veut dire les mettre en jeu dans la nuit?

L'équipe se trouve une âme joueuse, renforcée par l'aspect bureaucratique et austère du milieu des politiques publiques et de l'aménagement. La mise en jeu devient une ressource et un moteur à l'action. C'est tout naturellement que le jeu va se décliner dans le travail de mise en scène, notamment à travers l'agence de voyage imaginaire (**OVNI**) qui invite les participants à réenvisager leur quotidien à travers le prisme d'un univers fictionnel. Il s'agit d'introduire les questions esthétiques et poétiques dans la ville. Carton Plein tente de se décoller du réel pour ouvrir d'autres horizons. Le travail de scénographie, qu'il soit plastique ou théâtral, est central dans la proposition. L'association propose ainsi des espaces d'action, d'expression, de mise en jeu, de décentrement, de croisements (notamment entre acteurs, étudiants, institutions, habitants) pour construire la ville collectivement avec le souci de l'égalité et d'une autre répartition des places.

Le jeu est au départ considéré comme un programme pour l'aménagement du site, mais il s'avère être une ressource bien plus vaste. La mise en jeu est une manière d'affronter la rugosité du monde professionnel, de dépasser les clivages et les affrontements, de faire un pas de côté pour aller au-delà de la confrontation directe.

2 – L'article est en ligne sur le blog de la Cartonnerie avec le titre : *Le jeu peut-il mettre en mouvement les foules ?* 25 mars 2013

✕ Maurice Desgoutte, par tout ce beau monde, et cela même si ça a généré du stress au sein de l'équipe! Je ne savais pas comment l'équipe allait réagir, certains étaient partants mais je savais que certains agents étaient plus reticents à faire autre chose que leur cœur de métier, que ce qu'ils font depuis parfois 30 ans. On était un peu inquiets! Et j'avais raison d'être inquiet car ça a été beaucoup plus loin de ce que je pensais! Au final ça a été le meilleur moment qu'on a eu pendant trois ans. Il y avait une synergie. Et encore une fois l'improvisation, avec ce petit concert et le pot organisé à la dernière minute dans l'attente que l'alarme se déclenche, ça c'est du stress!... On n'a pas prévu de rester jusqu'à des heures indues parce qu'on a nos enfants à récupérer, et ça c'est du stress! Mais au final c'était vraiment un super moment. Quand on en parle c'est toujours un super moment. C'était une vraie fête! Et on a senti des lecteurs et des habitants très contents. C'est ce sur quoi on aurait aimé tendre chaque année : faire un truc un peu festif qui nous dépoussière un petit peu! Ça c'était vraiment pour nous le point d'orgue de notre travail en commun. Avec toujours la question : mais jusqu'où ils vont aller? Quand je les ai vu grimper dans la gare³. On n'a pas l'habitude de ce genre de chose. Est ce qu'il y a des gens qui vont venir gueuler? Avec le portique que vous aviez installé devant l'entrée, et les gens qui n'osaient pas passer dessous pour entrer. Mais c'est vrai qu'ils regardaient la bibliothèque avec un autre œil! C'était beaucoup plus parlant que toutes les expériences que l'on avait fait avant. On a un public qui est prêt à tout mais là on les a un peu secoués. Juste un petit point positif par rapport à ça, c'est qu'on a pris l'habitude depuis en interne de les secouer. Cette année on a fait des petits concerts improvisés avec là aussi une petite scène ouverte ou des non professionnels viennent avec leurs instruments jouer. C'est vraiment la filiation de **Tous Dehors!** On s'est dit on va leur mettre un coup de pied au derrière! Ce n'est pas leur lieu, et même s'ils se l'approprient beaucoup, parfois on va reprendre la main! On va reprendre la main sur une demie journée ou une journée. Cette démarche là, elle est vraiment issue de **Tous Dehors!**

3 – La Gare de Carnot est suspendue au dessus de la bibliothèque. L'équipe Carton Plein décide de réaliser un rideau en cousant des pages de livres mises au rebut. Il est déployé à 15 mètres au dessus de la bibliothèque, le long du boulevard urbain, sans aucune demande d'autorisation de notre part et avec une grande simplicité. L'installation sera démontée dans la foulée, ne laissant le souvenir qu'aux quelques passants ébahis et à l'équipe élargie Tous Dehors! usagers de la bibliothèque compris.

Le jeu c'est aussi une manière de réinventer le monde, d'instaurer une critique du système, de créer des espaces de liberté pour repenser la société. Le jeu est porteur de valeurs : liberté, humour, décalage, humanité... et se révèle être un outil efficace pour mettre en mouvement les foules².

« Tous Dehors! un moment fort qui bouscule la Médiathèque »

– Le point vraiment fort de l'été 2013, c'était **Tous Dehors!** quand la médiathèque a été investie par tout ce beau monde, et cela même si ça a généré du stress au sein de l'équipe! Je ne savais pas comment l'équipe allait réagir, certains étaient partants mais je savais que certains agents étaient plus reticents à faire autre chose que leur cœur de métier, que ce qu'ils font depuis parfois 30 ans. On était un peu inquiets! Et j'avais raison d'être inquiet car ça a été beaucoup plus loin de ce que je pensais! Au final ça a été le meilleur moment qu'on a eu pendant trois ans. Il y avait une synergie. Et encore une fois l'improvisation, avec ce petit concert et le pot organisé à la dernière minute dans l'attente que l'alarme se déclenche, ça c'est du stress!... On n'a pas prévu de rester jusqu'à des heures indues parce qu'on a nos enfants à récupérer, et ça c'est du stress! Mais au final c'était vraiment un super moment. Quand on en parle c'est toujours un super moment. C'était une vraie fête! Et on a senti des lecteurs et des habitants très contents. C'est ce sur quoi on aurait aimé tendre chaque année : faire un truc un peu festif qui nous dépoussière un petit peu! Ça c'était vraiment pour nous le point d'orgue de notre travail en commun. Avec toujours la question : mais jusqu'où ils vont aller? Quand je les ai vu grimper dans la gare³. On n'a pas l'habitude de ce genre de chose. Est ce qu'il y a des gens qui vont venir gueuler? Avec le portique que vous aviez installé devant l'entrée, et les gens qui n'osaient pas passer dessous pour entrer. Mais c'est vrai qu'ils regardaient la bibliothèque avec un autre œil! C'était beaucoup plus parlant que toutes les expériences que l'on avait fait avant. On a un public qui est prêt à tout mais là on les a un peu secoués. Juste un petit point positif par rapport à ça, c'est qu'on a pris l'habitude depuis en interne de les secouer. Cette année on a fait des petits concerts improvisés avec là aussi une petite scène ouverte ou des non professionnels viennent avec leurs instruments jouer. C'est vraiment la filiation de **Tous Dehors!** On s'est dit on va leur mettre un coup de pied au derrière! Ce n'est pas leur lieu, et même s'ils se l'approprient beaucoup, parfois on va reprendre la main! On va reprendre la main sur une demie journée ou une journée. Cette démarche là, elle est vraiment issue de **Tous Dehors!**

Pour Carton Plein, le jeu est à la fois une pratique culturelle et sociale en réinvention permanente, des espaces publics et des matérialités dans la ville, et une ressource pour agir. L'association tente de travailler sur les trois plans et fait émerger de nombreuses questions. Comment prendre en compte les envies et besoins des usagers et les nourrir? Comment augmenter la ludicité de la ville? Comment créer des espaces de co-création avec des règles nouvelles pour équilibrer les places? Comment augmenter la diversité des pratiques et des formes de jeu en ville?

Alors, à quoi on joue?

chœur — épisode 3 C'est le début d'une traversée périlleuse : un équipage en sous effectifs, un cap indéterminé et des surgissements intempestifs!

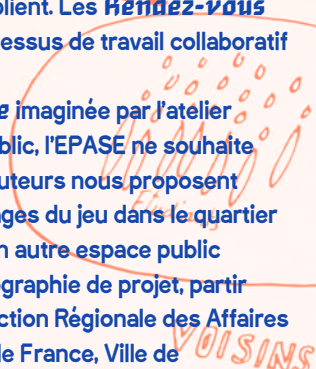
L'année commence sur les chapeaux de roues : sollicités de toute part, les événements s'enchaînent sur le site. Un contest de graffiti va chambouler l'esprit des lieux, transformer l'esthétique du site et créer des mutations irréversibles.

En parallèle, **la Cartonnerie** s'essaie en lieu de formation hors-norme : c'est l'année des expérimentations pédagogiques autour du jeu. Nous avons négocié de prolonger l'aménagement du site en implantant des dispositifs de jeu atypiques. Le laboratoire **Hors les murs** fabrique des **Jeux de conception** qui permettent d'intégrer les écoles primaires et collèges du quartier aux réflexions sur **la Cartonnerie**. Le BTS design Honoré d'Urfé amorce un travail sur la création d'une borne collective revisitée via le prototypage échelle 1 en carton. Avec le Master Espace Public nous mettons en place un séminaire autour du jeu qui nourrit notre recherche. Entre vie du site, public de proximité et invités d'honneurs, les croisements se multiplient. Les **Rendez-vous du mois** rythment tant bien que mal ce processus de travail collaboratif débordant.

Finalement, seule la **Prairie suspendue** imaginée par l'atelier **Hors les murs** verra le jour sur l'espace public, l'EPASE ne souhaite plus investir d'argent sur le site. Nos interlocuteurs nous proposent toutefois de formaliser une étude sur les usages du jeu dans le quartier Jacquard en préfiguration de la mutation d'un autre espace public du quartier. Il nous faut reconstruire une géographie de projet, partir à la conquête de nouveaux partenaires : Direction Régionale des Affaires Culturelles, Région Rhône-Alpes, Fondation de France, Ville de Saint-Étienne, pour continuer à faire de **la Cartonnerie** un laboratoire vivant.

Carton Plein s'autonomise par rapport à la commande de départ. Nos horizons s'agrandissent!

septe
terrain
ES
PU



POTOS
GARRES

13
-EPA-



septembre 2011 / juin 2012

MASTER
SPACE
PUBLIC

REPRISE
D'ÉTUDES

TOULOUSE

- EPA -

Pascal
Pichon

Schadica
Degeille

Laure
Bertoni

Lola
Diard

Julien
De Souza

Cité
du
design

OPEN
SOURCES

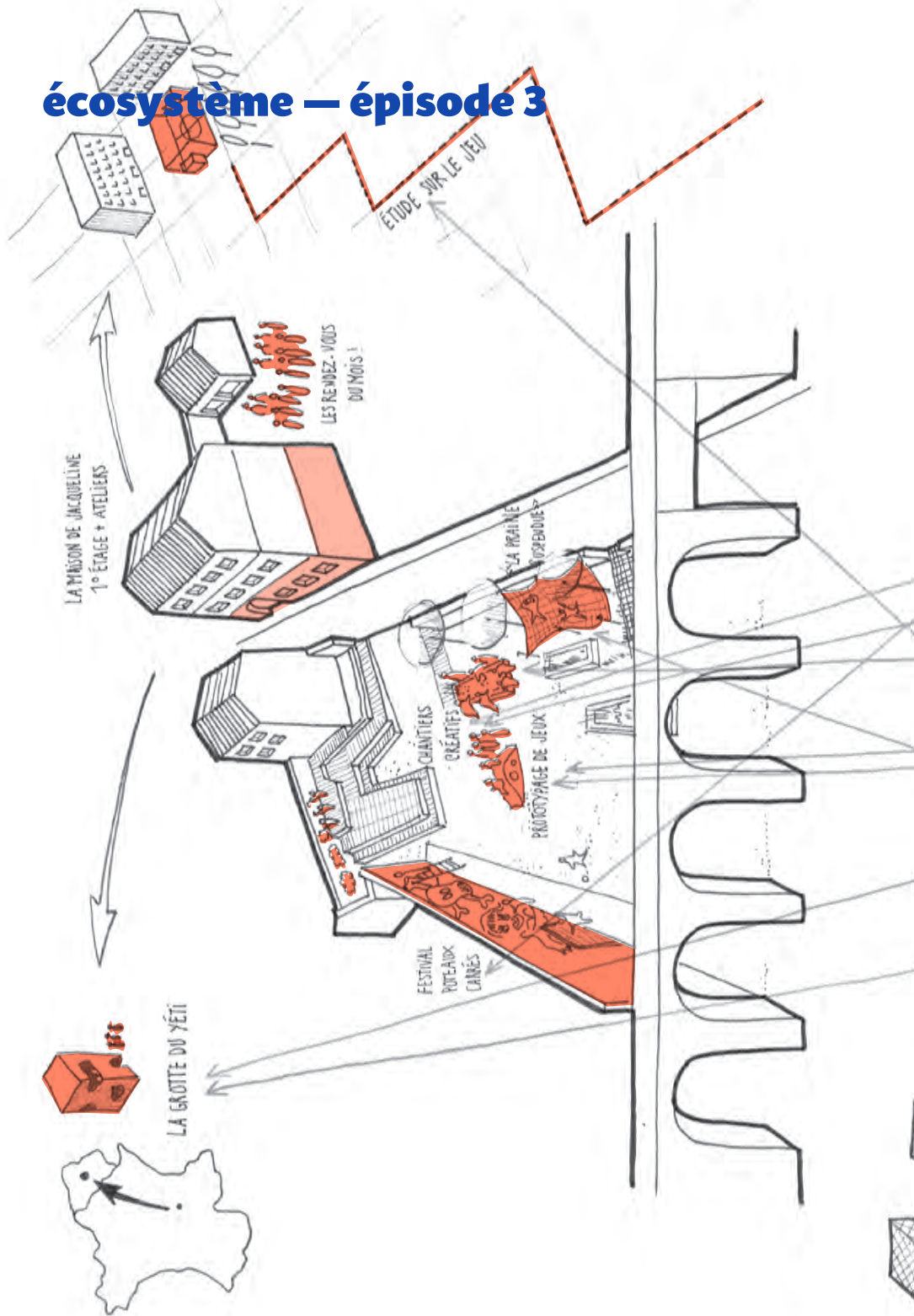


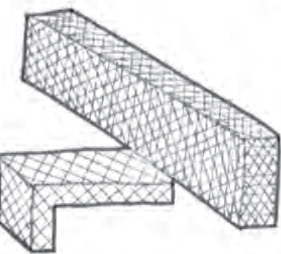
Baptiste
Nerue

Gabriel
Tercier

Nathalie
Arnoud

écosystème — épisode 3





SÉMINAIRE LA VILLE ET LE JEU

TERRAIN DE JEU LE JEU DANS LA VILLE

LA CARTONNERIE FABRIQUE DE VILLE



100 étudiants
belges ULB



Alissone Perdrix
Artiste
Enseignante



Étudiants
architectes



Julien De Sousa
Designer



Benoit Gonin
Animateur
jardins



École des métiers de la ville
publique
Montboud



Techniciens Saint
Métropole
VSE, Cité du design



Prestation convention : 3 000 €

Déplacement Workshop école d'architecture
cadre MOA urbaine, Dynamique arts
de jeu quartier Jacquard : 14 507 €

Prestation intervention designer : 500 €

Subvention Fonds à l'innovation
Artistique et culturelle : 10 000 €

Subvention Vie associative et
animation : 3 000 €

Subvention culture : 2 000 €

Subvention démarches
participatives : 10 000 €

Subvention Éducation / sensibilisation : 3 000 €

Prestation formation Cap Design auprès
des collectivités : 1 500 €



LÉGENDE:



30%



50%



20%



37%

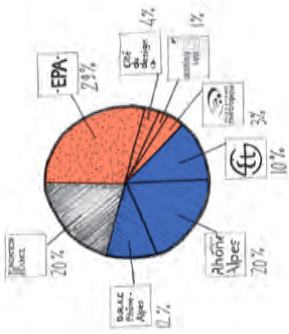


43%



20%

TOTAL: 49 300 €



électrocartogramme — épisode 3



Septembre : Laurie reprend ses études à l'école d'architecture pour réaliser sa HMNOP Sébastien Dégheil part vivre à Toulouse, Gaëlle Vicherd se retire du projet

1^{er} septembre : Parution d'un article sur **la Cartonnerie** dans le magazine jeunesse lyonnais, "Grain de sel"

5 septembre : Réunion de rentrée, bilans et projections 2011-2012

9 septembre : Restitution du stage de Laure Bertoni autour des observations des aires de jeu

22 septembre : Rendu d'un livret de synthèse du Workshop Human Cities sur la place des jeunes dans l'espace public

24 septembre : Fête des 30 ans de Radio Dto sur le site de **la Cartonnerie**

30 septembre et 1^{er} octobre : Contest de graf organisé par les Poteaux Carrés

5 octobre : Parution sur le **blog de bord** de l'article "Sous les bombes"

12 octobre : Défrichage et mise en place du jardin d'hiver

20 octobre : Premier **Rendez-vous du mois** : test du mobilier en prototypage échelle 1 en carton des élèves du BTS Design d'Honoré d'Urfé et apéro-discussion

20 octobre : Tournage d'un clip de Hip-Hop sur le site

31 octobre : Bon de commande "Diagnostic des aires de jeu dans le quartier Jacquard et l'ilot Gachet" commandée par l'EPASE en vue de la programmation du jardin Gachet

6 novembre : Circuit en vélo organisé par Ocyvélo autour des "espaces citoyens éphémères", lecture d'Hervé Agnoux d'un texte de Beckett sur la **Scène-sol**

21 novembre : 82 étudiants de l'école d'architecture travaillent sur **la Cartonnerie** avec un programme fictif de création d'une maison de quartier

22 novembre : Présentation des projets d'assises collectives du BTS design – Lycée Honoré d'Urfé auprès des partenaires techniques (ville, EPASE, Cité du design)

27 novembre : Écriture d'une demande à Saint-Étienne Métropole pour lancer le compostage collectif sur le site

28 novembre : Atelier jeu de conception réalisé par les étudiants du **Laboratoire Hors les murs** dans le collège Tézenas Dumontcel auprès de classes sport-étude

9 décembre : Inauguration officielle de la Place Jacquard

12 décembre : Venez Jouer! Soirée Tripot autour des jeux de conception du **Laboratoire Hors les murs** de l'École d'Architecture

13 décembre : Séminaire "la Ville et le jeu" organisé via le Master Espace Public

2012

15 janvier : Visite de la Tolerie Fortéziennne avec la classe de BTS du Lycée Honoré d'Urfé

23 janvier : **Rendez-vous du mois**, restitution premières analyses du **Laboratoire Hors les murs** en présence des partenaires (EPASE, Ville)

30 janvier : Assemblée Générale de Carton Plein

2 février : Un voisin construit un igloo sur le site de **la Cartonnerie** avec ses enfants

7 février : Jury du BTS design de produit du Lycée Honoré d'Urfé – 5 projets de bornes d'assises collectives présentés, 3 sont pré-sélectionnées et à affiner

28 février : **Rendez-vous du mois**, un voisin propose de veiller à l'entretien du site : **COMMENT PRENDRE SOIN DE L'ESPACE PUBLIC ?**

SEPTEMBRE

OCTOBRE

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

JANVIER

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUN

JUILLET

AOÛT

2 mars : Fabrication d'une cage de foot avec les enfants sur le site

14 mars : Nettoyage du site avec les voisins et pique-nique au soleil

29 mars : Lancement d'un appel à idées-projets sur le jeu pour les étudiants par le Master Espace public

19 au 20 mars : Animation d'un workshop étudiants à l'École d'Architecture de La Cambre à Bruxelles autour de la création d'un module de jeu



avril : Arrivée en stage de Juliana Gotilla, architecte et Lola Diard, designer, du Master Espace Public, autour de l'activation des murs de **la Cartonnerie**

3 avril : Invitation de l'Institut d'Urbanisme de Grenoble à venir présenter le projet

4 avril : **Rendez-vous du mois de la Cartonnerie**

10 avril : Première aide de la Ville : obtention de 2000€ in extremis de la Direction des Affaires Culturelles

17 avril : Rendu de notre étude sur le jeu dans le quartier Jacquard réalisée pour l'EPASE

26 avril : Présentation des propositions de jeux du Master Espace Public à la Cité du design

6 mai : Ateliers dans le cadre de la quinzième Richard Brautigan par Le Collectif du Vendredi sur le site de **la Cartonnerie**

11 mai : **Rendez-vous du mois**, soirée jardinage et vote des usagers pour l'assise collective des BTS design, franc succès pour "la bobine" qui deviendra la **"Rue banc"** !

16 mai : Collecte de paroles habitantes dans le quartier et affichage sur les murs sur **la Cartonnerie** par Lola et Juliana

21 mai : Dépôt de 6 fiches-idées pour des petits projets d'aménagement à **la Cartonnerie** au Conseil de quartier dans le cadre des budgets participatifs

10 mai : Lancement du dispositif Design dans les quartiers par la Ville de Saint-Étienne

28 mai : Présentation de notre étude sur le jeu à la Cité du design lors d'un Pecha Kutchu

6 juin : Cap design, formation-workshop autour de la conception de l'espace public pour les techniciens de la ville et de Saint-Étienne Métropole

7 juin : Soirée autour des plantations du **Jardin expérimental** et rencontre autour de la mise en place du compostage

8 juin : **Chantier créatif**, constructions à échelle 1 de jeux avec des enfants des écoles voisines avec Julien De Sousa, designer et Mathieu Benoît Gonin, jardinier

9 juin : **Chantier créatif** et participatif – peinture du mur et de création de jeu par Lola et Juliana

21 juin : Fête de la musique avec Imacity prod et Saint-Étienne Reggae Party – 600 personnes

28 juin : Inauguration de la **Prairie suspendue** des étudiants du Laboratoire **Hors les murs** de l'école d'architecture. Des filets pour se détendre côté jardin !

29 juin : Grande soirée d'été à **la Cartonnerie** ! Soirée pétanque, barbecue... en musique !



20 juillet : Chantier collectif autour de La **Prairie suspendue** du Laboratoire **Hors les murs**

30 juillet : Rendu des stages de Lola et Juliana : "Murs en jeu"



8 août : **Chantier créatif** "Et si **la Cartonnerie** était ..." organisé par Lola et Juliana

dialogue — épisode 3

comment prendre soin de l'espace pu

**– Février 2012 : un voisin se propose
comme ramasseur officiel des crottes
de chiens et veilleur du site**

Les pratiques collectives de l'espace public initiées par Carton Plein posent la question d'un «prendre soin collectif» des espaces ou pour le dire autrement d'une gestion partagée des espaces publics urbains. Dès les débuts de l'aventure de **la Cartonnerie**, les services gestionnaires de la Ville sont peu intégrés au processus et à la programmation urbaine du site. Le partenariat entre l'EPASE et la Ville – qui devient rapidement gestionnaire de cet espace public devenu municipal – n'est pas encore très efficace et les services techniques, déjà en surcharge de travail, tardent à s'engager efficacement dans la gestion de ce nouvel espace public. Dans les faits, cela signifie qu'il n'y a au départ pas ou très peu de nettoyage et d'entretien réalisés par la Ville. Attachés au site et au projet de laboratoire naissant, cherchant à générer de nouveaux usages et à le rendre plus hospitalier, les membres de Carton Plein prennent en charge à différentes reprises ces fonctions : nettoyages collectifs, sensibilisation des propriétaires de chiens, affichages de règles, appels téléphoniques à "Saint-Étienne Bonjour", transmissions d'informations à l'EPASE, discussions en équipe ou avec le voisinage, enquêtes informelles auprès des services de la Ville et des cantonniers... Des outils variés sont imaginés pour tenter de faire évoluer la situation.

La présence régulière de l'équipe sur le site permet d'observer au quotidien et dans la durée comment la dégradation entraîne la dégradation. L'équipe tente tant bien que mal de court-circuiter ce cercle vicieux. Elle cherche d'abord à mobiliser les services techniques de la Ville – qui regagnent progressivement du terrain – mais aussi, au fil de la transformation du site, le voisinage. Le jardin partagé permet par exemple d'amener certains voisins à réaliser de petits gestes quotidiens d'entretien. Mais concrètement les ateliers jardinage deviennent des animations gratuites pour les enfants et les voisins viennent surtout y ramasser des légumes. Ils ont du mal à dépasser leur place d'usagers bienveillants. Pour la plupart ils sont intéressés par la démarche et deviennent des observateurs attentifs qui relayent les problèmes à l'équipe, mais aucun ne franchit l'étape de la prise en charge de la gestion qui incombe normalement à la municipalité.

Cet enjeu pose question au sein du groupe et crée le débat : doit-on prendre en charge l'entretien et jusqu'où ? Doit-on endosser un rôle plus distancié, en observant ce qui se passe, en intervenant à la marge et en laissant la vie suivre son cours sur le site ? Les membres actifs de l'association, bien qu'ils se mobilisent tous lors des séances collectives de nettoyage ou de transformation du site, n'ont pas les mêmes points de vue sur le sujet. Certains – militants de l'hospitalité des espaces publics – sont toujours prêts à pallier le déficit d'intervention des services techniques, d'autres se reconnaissent dans une posture plus distanciée – observant la vie d'un lieu pris dans le jeu des institutions. Un contest de graffiti accueilli à **la Cartonnerie** précipite la dégradation du lieu. Il a pour conséquence "d'autoriser" cette pratique sur le site entraînant des débordements sur le mobilier urbain, puis dans les rues. Cette nouvelle esthétique se matérialisant sur les murs demande beaucoup d'attention et de veille, mais aussi d'interventions pour tenter de canaliser le débordement... L'équipe est submergée

par l'ampleur de la tâche, et son investissement humain n'est pas reconnu et soutenu financièrement. Carton Plein doit se résoudre à ne plus endosser la responsabilité de la gestion de ce site et à remettre les pouvoirs publics face à leurs responsabilités.

« Garantir l'entretien des espaces publics au quotidien »

×

Marius, bricoleur multifonction, investi dans Carton Plein

– J'ai connu Carton Plein en 2011, à la construction d'une place située vers la gare de Châteaureux qu'on a appelé la place du Géant. J'ai connu l'équipe Carton Plein et là une amitié s'est construite. Donc, après, il y avait parfois besoin de mes services. Bon j'étais là, j'ai toujours été là! Après, en 2013, avec le Collectif Etc - une équipe avec qui j'ai toujours eu des liens - on a reconstruit des choses à la place du Géant. Cette place et ces moments forts, j'ai continué à m'en occuper. Jusqu'à quand? Je ne le sais pas - j'espère que cela durera encore assez longtemps! Donc de là, après, j'ai donné des coups de main à Carton Plein, à faire des fresques sur la place, à construire les petits bacs de jardinage... Après, on faisait des barbecues, j'étais toujours là pour la mise en place. Ce qui me plaît de toute façon, c'est donner, rendre service, ça je continuerai tout le temps à le faire! (...)

Je fais souvent le tour des places. Quand j'ai besoin des services de la mairie, de l'équipe du (quartier du) Soleil, j'ai leur numéro, je les appelle. Par exemple, me mettre de l'eau pour arroser l'herbe... Bon, je les appelle et cela se passe très bien pour l'instant donc voilà. Maintenant je n'ai plus de plantes à mettre donc... j'y vais voir de temps en temps ramasser un peu les merdes qu'il y a autour, les papiers, les bouteilles, voilà. J'ai plus grand chose à faire en ce moment. Les gamins m'ont tout cassé, enfin presque... Donc maintenant, voilà, j'attends, c'est comme ça!

Au-delà du cercle premier de l'association, le projet va attirer plusieurs personnes en quête d'investissement dans la vie de la cité. Le groupe de « bénévoles » évolue, les âges et les aspirations sont multiples. Les croisements peuvent se faire mais l'équipe doit donner le ton, créer les rencontres, être attentive à chacun. Il faut réussir à faire groupe et en même temps prendre en compte les ressources, les personnalités, les rythmes (week-end semaine, soirée journée, travail de nuit, nounou, retour au bled, ramadan, école...) de chacun. Car si les usagers ne sont pas tenus informés ou ne sont pas sollicités aux bons moments, ils finissent par prendre de la distance. La participation ne se décrète pas : elle se prépare, se construit et s'outille !

Par exemple, un voisin deviendra pendant un temps donné, le « ramasseur de crottes officiel » du site. Cet investissement s'avère extrêmement efficace puisque plus **la Cartonnerie** est propre et habitée, plus les propriétaires de chiens – pour ne citer qu'eux – sont attentifs. Mais face à une baisse d'implication de cette personne, le groupe n'arrive pas à prolonger ou consolider cette prise d'initiative.

Les crottes de chien sont souvent au cœur des débats des conseils de quartier et cela n'est pas anodin. Pour Carton Plein cet enjeu soulève la question de la cohabitation des publics, de la place de l'animal en ville, de la solitude, du peu d'espace de liberté, de la gestion et du nettoyage, mais aussi du manque de civisme... c'est un catalyseur de tensions. L'association a d'ailleurs proposé plusieurs fois à la Ville de faire de **la Cartonnerie** un espace de réflexion et d'expérimentation autour de cette question.

Le Grand Lyon a développé des actions très intéressantes sur la question de l'animalité en ville. La collectivité a expérimenté par exemple, une "maternelle pour chiens" conçue pour sensibiliser les habitants et aider les propriétaires à dresser leurs chiens, avec l'organisation de promenades permettant d'apprendre à cohabiter et à utiliser les services de la Ville. Le problème des chiens en ville et de leurs déjections jalonnant les trottoirs n'est pas restreint à **la Cartonnerie**. C'est un problème généralisé, particulièrement présent à Saint-Étienne mais dans bien d'autres villes, et qui empêche de nombreux usages. En parallèle de nos actions, dans le quartier de **la Cartonnerie**, quelques habitants ont affiché sur les portes des immeubles des messages incitant les maîtres de chiens à mieux gérer les déjections canines... Devant le peu d'efficacité de l'intervention publique, que penser de cette prise en charge spontanée ? Ouvre-t-elle des perspectives en termes de gestion partagée ?

La gestion des espaces impose de fortes contraintes qui n'en font pas un terrain facile pour l'expérimentation et l'innovation. Cette situation révèle le manque de connexions entre le monde de l'aménagement urbain et la gestion de la ville. Elle met notamment à jour le peu de reconnaissance des métiers tel que celui de cantonnier : absent des réflexions liées au projet urbain. Dans les services municipaux les compétences précieuses des travailleurs subalternes (observation et analyse des usages au quotidien) ne sont pas prises en compte. Même si il y a eu des tentatives de la part de l'EPASE pour associer les services techniques de la Ville au projet, la hiérarchie des services au sein de la municipalité n'a pas permis ces échanges.

« Des expériences à mener et partager avec les services techniques »

×

Marie Clément,
architecte indépendante
et enseignante à l'École
Nationale Supérieure
d'Architecture de
Saint-Étienne

– (Au sujet de la **Prairie suspendue** conçue dans le cadre du laboratoire **Hors les murs** !) C'est dommage, je pense que c'est un très joli projet celui-là ! J'aimais bien les filets parce que je pense qu'à titre expérimental c'est une piste d'équipement urbain. Des filets pour faire des prairies suspendues qui évitent de pique-niquer dans des cacas de chien, et qui empêchent les chiens d'aller traîner là où ils ne devraient pas traîner, pour laisser des pelouses accessibles et propres. Je pense que c'est vraiment intéressant de mettre le sol existant (la terre) à distance, pour fabriquer ce nouveau sol tendu en maille. L'espace entre les deux est occupé par les plantes qui poussent. Il n'y a pas d'entretien spécifique de la part des services techniques parce qu'ils n'ont pas besoin de couper l'herbe, ça s'entretient tout seul ! Et puis, ça empêche les chiens de passer. En même temps le filet par essence est sécurisé puisque c'est justement un élément de sécurité des espaces publics. (...)

Il y a beaucoup de pistes de projets qui ont émergé de cet atelier. (...) Je pense que ça mériterait d'être repris pour faire le bilan de ce qui marche et de ce qui ne marche pas. C'est pour cela que je parle de laboratoire. Ce qu'on a peut-être pas suffisamment su pousser par manque de temps, c'est de pouvoir faire de la pédagogie auprès des services techniques, de travailler avec eux, de faire une espèce de "fiche retour" pour chaque expérience : qu'est-ce qui marche ? qu'est-ce qui ne marche pas ? pourquoi ? pour qui ? comment ? comment ça pourrait être corrigé ? etc. C'est dans ce sens qu'il y a une dimension expérimentale aussi pour les services techniques dans ce genre d'expériences.

La question de la gestion partagée des espaces publics met en exergue l'ambivalence de la responsabilité citoyenne. Au-delà de ces questions d'entretien, un autre aspect a été présent au fil de l'expérience : celui de la sécurité et de la tranquillité des espaces publics. Si on se réfère aux premiers tirs au paintball d'un voisin excédé sur des pré-adolescents regroupés sur le site, on peut constater que l'auto-surveillance génère d'autres formes de violence, qui ne vont pas nécessairement dans le sens d'un partage et d'une gestion démocratique de l'espace.

Si les habitants connaissent bien le fonctionnement et les pratiques du lieu et que ces compétences doivent être captées par les concepteurs, il n'en demeure pas moins que l'appropriation d'un espace par un petit nombre de personnes destitue l'espace de son caractère public. Par exemple, si les assistantes maternelles régulent l'espace, il n'y aura plus de chiens, si les voisins prennent le pouvoir, il n'y aura plus de jeunes, etc. L'espace urbain destitué de son caractère public favorise les luttes de territoires. Il encourage les règlements de compte au pistolet à billes, ou à l'extrême, l'emploi de tueurs à gage pour faire taire celui qui a troublé la tranquillité du quartier, comme Carton Plein a pu le rapporter de son voyage en Colombie.

« Observer et réguler les tensions sur le site »

×

Madame Djouder,
assistante maternelle,
voisine et usagère de la
Cartonnerie au quotidien

– C'est vrai, il y a moins de gens qui font venir leur chien. Ça a bien diminué. Mais à un moment on aurait dit un chenil! Maintenant, ça va, à force de leur crier dessus, d'appeler les flics, maintenant il y en a moins quand même! Il y en a, mais ce sont des habitués. Il n'y en a plus beaucoup, une ou deux, la blonde... et l'autre, comment elle s'appelle... je sais plus comment elle s'appelle, c'est une petite jeune! Mais il y en a moins quand même, ça va!

Fanny : Vous, vous repérez tout, vous avez la vue plongeante sur le site!

Oui! L'autre jour j'ai crié dessus les petits jeunes : "restez bien! les flics ils vont arriver! restez bien!"... Ils sont vite partis (rires). Ils étaient là en train de... ils arrachaient les plantes que vous aviez plantées! Ils étaient en train... ils étaient là, avec la table, elle était par terre et ils faisaient tout pour arracher ces chaises et tout... je leur ai dit "Mais elles vous font quoi ces chaises, laissez-les à leur place!". Ils me regardaient, ils me regardaient. Et bien j'ai dit "tu me regardes, attends, reste ici". J'ai pris mon téléphone, je faisais semblant d'appeler. J'ai dit "Ils vont arriver, de toute façon, ils vont arriver!". J'ai tourné la tête ils étaient tous partis. Mais il faut voir comme ils me regardent quand ils savent que je suis dehors, ils me regardent avec des yeux comme ça! Parce que je sais qui c'est! C'est toujours les mêmes qui sont là! Mais de toute façon les parents ils sont où? (...) Il n'y a jamais eu de grandes bagarres ou quelque chose comme ça... Non non... Quand vous leur criez dessus, ils respectent quand même. Non. Parce qu'il y en a vous savez, ils sont vulgaires et tout ce qui s'en suit! Pour cela, non. Ils vous regardent et puis hop, ils partent, ils partent, ils partent (rires). Mais c'est pour eux! Ce n'est pas pour nous. Je lui ai dit "c'est vos parents qui payent avec vos impôts! Vous le comprenez pas parce que vous êtes jeunes mais quand vous serez un peu plus grands, vous comprendrez." Alors, ils me regardent et puis ils partent. Ils ne disent rien. Alors, maintenant, quand je les vois, il y en a qui habitent dans la rue Bourgneuf; quand je passe devant chez eux, ils doivent dire "et bien celle là!" (rires).

Sur le site de **la Cartonnerie** de nombreux conflits d'usages apparaissent. Ils questionnent à la fois la tranquillité publique, l'appropriation, la gestion des ressources en commun ou encore l'éducation des enfants. Face à cela, quels peuvent être les outils d'une régulation de proximité ? Existe-t-il une alternative collective à la figure du policier ou de l'éducateur de rue ? Comment générer des espaces et des liens de solidarité à l'échelle micro-locale qui passent par le « prendre part » et par le « prendre soin » ?

L'exploration de nouveaux liens de solidarité prend corps dans le dernier projet de Carton Plein, le **B.E.A.U.**, mais a toujours été – malgré les nombreuses difficultés – en marche à l'échelle du site de **la Cartonnerie**. Derrière ces questions se cache celle de la place et de la figure de l'animateur. À Bruxelles ou à Londres, les gardiens des jardins publics jouent un rôle majeur dans la gestion de ces espaces. En France, cette fonction de régulation n'était-elle pas assurée par les métiers de l'espace public aujourd'hui en voie de disparition ? Quelle est la place des cantonniers, des concierges, des commerçants, des éducateurs d'enfants... ? Comment pallier aux transformations de la vie sociale du quartier ? Qui sont les régulateurs/activateurs d'espace public aujourd'hui ?

Pour aller plus loin on peut se demander si la théorie de l'*empowerment*, fondée par Saul Alinsky aux États-Unis et reprise depuis quelques années en France constitue une piste de travail pour penser le partage de l'espace public. L'*empowerment* met l'accent sur le pouvoir d'agir collectivement. Ainsi, le pouvoir n'est plus considéré comme un attribut « mais comme un processus collectif, qui suppose que du temps, de l'argent et des dispositifs particuliers lui soient dédiés ».¹ Bien sur, la théorie de l'*empowerment* est loin de ne concerner que la gestion des espaces publics, elle concerne avant tout la participation politique des populations minoritaires ou invisibilisées. Mais la méthode élaborée par Alinsky promeut des formes d'auto-organisation des populations sur l'ensemble des sujets qui les concernent. Pour cela Alinsky met au centre la figure de l'organisateur, du leader communautaire, posture dont on peut se demander si elle est importable voir même souhaitable ? Aurait-on forcément besoin d'un leader charismatique pour réguler, fédérer et donner la parole aux habitants ? Les processus d'action collective au long cours peuvent-ils proposer d'autres formes d'organisation partagée ?

Alors, comment mieux prendre soin de l'espace public ?

1 – Carrel Marion, *Faire participer les habitants ? Citoyenneté et pouvoir d'agir dans les quartiers populaires*, Lyon, ENS Éditions, collection Gouvernement en question(s), ENS Éditions, 2013.

chœur — épisode 4

Ça décolle! Nous commençons à essaimer au-delà du **Terrain de jeu** original.

Nous devenons commissaire local pour la Biennale Internationale du Design sur le thème de l'empathie : c'est notre deuxième round pour cet événement d'envergure. Projet phare de la nouvelle nomination de Saint-Étienne comme membre des Villes design UNESCO, nous concevons un **Parcours de jeu** à l'échelle de la ville pour créer des liens entre la Biennale confinée dans des lieux institutionnels, et le centre ville. L'association devient une véritable pépinière en accueillant de jeunes designers en résidence. Ils partent à la rencontre des habitants, s'immiscent dans le quotidien du quartier, créent du débat, inventent des jeux in situ... Les institutions partenaires, peu habituées à ce genre de démarche sont déstabilisées. Nous voici dans l'oeil du cyclone : temporiser, discuter, s'inquiéter, expliquer, rassurer, combattre, faire rêver, justifier... La pression est lourde pour l'équipe qui redouble de créativité afin de relever le défi! Avec humour et légèreté, nous sortons des cartons **OVNI**, une agence de voyage hors norme pour embarquer les visiteurs à la découverte des installations de jeux en éclosion dans le quartier.

En parallèle, 60 étudiants belges viennent explorer avec leurs acolytes stéphanois le viaduc ferroviaire qui borde **la Cartonnerie**, c'est le workshop **Viaduc Fertile**. Pour accueillir tous ces visiteurs nous créons la **Carton Cantine** et l'**Hôtel éphémère**. Le prototypage échelle 1 permet de faire signe, sensibiliser les habitants sur les projets en cours, mais aussi d'analyser le site.

Cette exploration collective du territoire apporte de nombreuses pistes pour alimenter la réflexion autour du viaduc, mais est-ce suffisant pour que les aménageurs entendent nos suggestions et intègrent nos propositions au plan d'aménagement du quartier? Désormais, nous cherchons les moyens de faire entendre les besoins du territoire captés au fil de nos expérimentations. Nous prolongeons l'exploration avec **Tous Dehors!** à la médiathèque de Carnot, une action non soutenue, libre, sans autorisation, qui permet de sensibiliser une structure locale sur les transformations des espaces publics limitrophes.

L'action collective nous anime!

MASTER
ESPACE
septemb
à l'assaut

Etudiants

Etudiants

Math
Bouc

Marc
Clément

C.A

Sabine
Taxot

Cécile
Laloy

Matteo
Nedori

Victor
dévry

Denis
Delpire

Réseau
TIERS-LIEUX
Stéphanois

Réseau
National.

77
Nargues d'org.
bre 2012 / juillet 2013
at du quartier!

-EPA-

L'
amicale
laïque
Chapelon

Maison
de
Rebraite

ville de
Saint Etienne

École
élémentaire
publique
Montaud

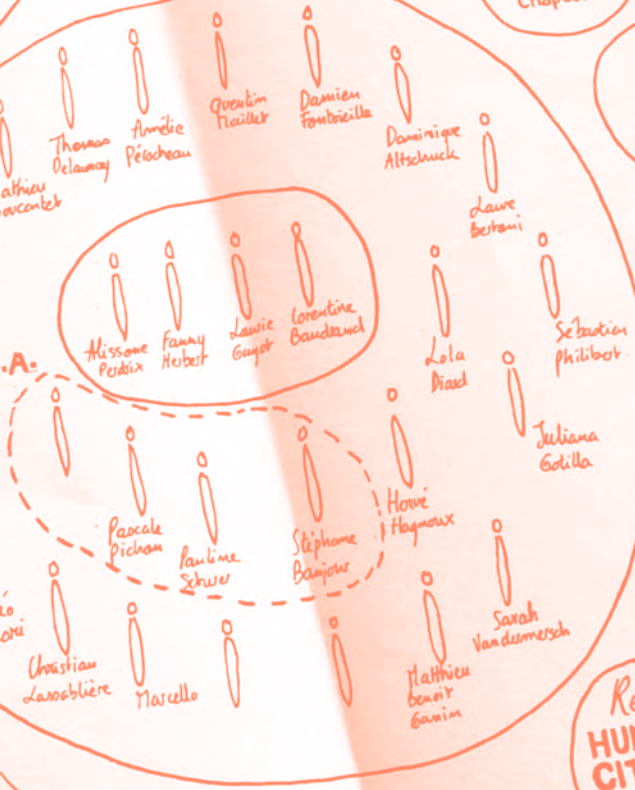
Lauranne
Poussouret

Médiathèques
Municipales

Cité
du
design

Réseau
HUMAN
CITIES/

Nathalie
Arnaud
Josiane
Fraie
Camille
Vilain

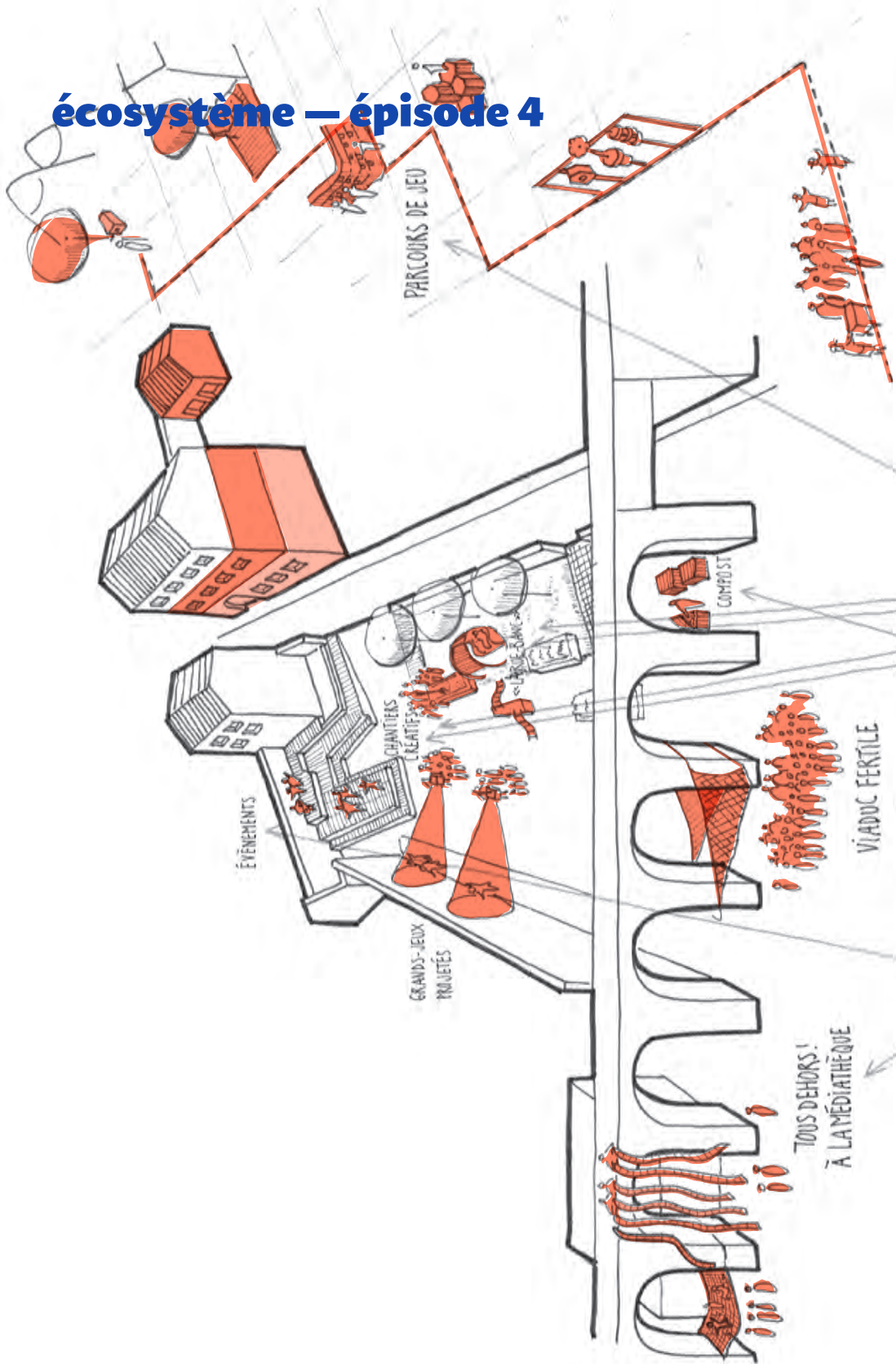


COLLECTIF

ugar

CALL

écosystème — épisode 4



20 septembre : Immersion collective et repérages des espaces délaissés du quartier pour **Parcours de jeu**

25 septembre : Intervention au Conseil de quartier, le projet d'aménagement de la ville rue du Coin rue d'Arcole est reporté au profit d'une installation de **Parcours de jeu**

2 octobre : Installation pour quelques heures d'un campement de Roms à **la Cartonnerie**

3 octobre : Peinture des murs de **la Cartonnerie** en orange RAL 14 par l'entreprise de plâtriers-peintres du quartier URSO

9 octobre : Réunion avec les services techniques de la ville autour de l'installation d'un panneau de basket pour le site de **la Cartonnerie**

12 octobre : On joue ! Soirée grands jeux projetés avec l'aide de Marcelo Valente, vidéaste venu du monde des arts de la rue

20 octobre : L'aire de jeux pour enfants réalisée par l'EPASE square Schoelcher est démontée suite aux plaintes des riverains

24 octobre : Signature d'une convention d'objectifs pour le projet **Parcours de jeu** avec l'EPASE, la Ville et la Cité du design : **À QUOI SERT L'URBANISME COLLABORATIF ?**

9 novembre : Installation des résidents de **Parcours de jeu** au 1^{er} étage du **45 rue Étienne Boisson**

20 novembre : Inauguration officiel des bacs de compostage collectifs sur le site avec les voisins et l' élu référent

4/5 décembre : Atelier de travail **Hors les Murs** sur la préparation de **Viaduc Fertile**

12 décembre : Conseil de quartier. Les habitants votent POUR le financement de l'assise **Rue banc** des BTS et POUR l'installation des designers rue du Coin/rue d'Arcole

14 décembre : Début de collaboration avec Hervé Agnoux

16 décembre : Tracé au sol de l'implantation de la **Rue Banc** sur le site par les BTS

18 décembre : Suite au changement de la direction de l'école d'architecture, le Laboratoire **Hors les murs** ferme son atelier au **45 rue Étienne Boisson**

23 décembre : Démontage des filets de la **Prairie Suspendue** du Laboratoire **Hors les murs** par les services techniques de la Ville

2013

21 janvier : Atelier recherche collectif avec Pauline Scherer, sociologue, "Reconstruire l'histoire collective de **la Cartonnerie**"

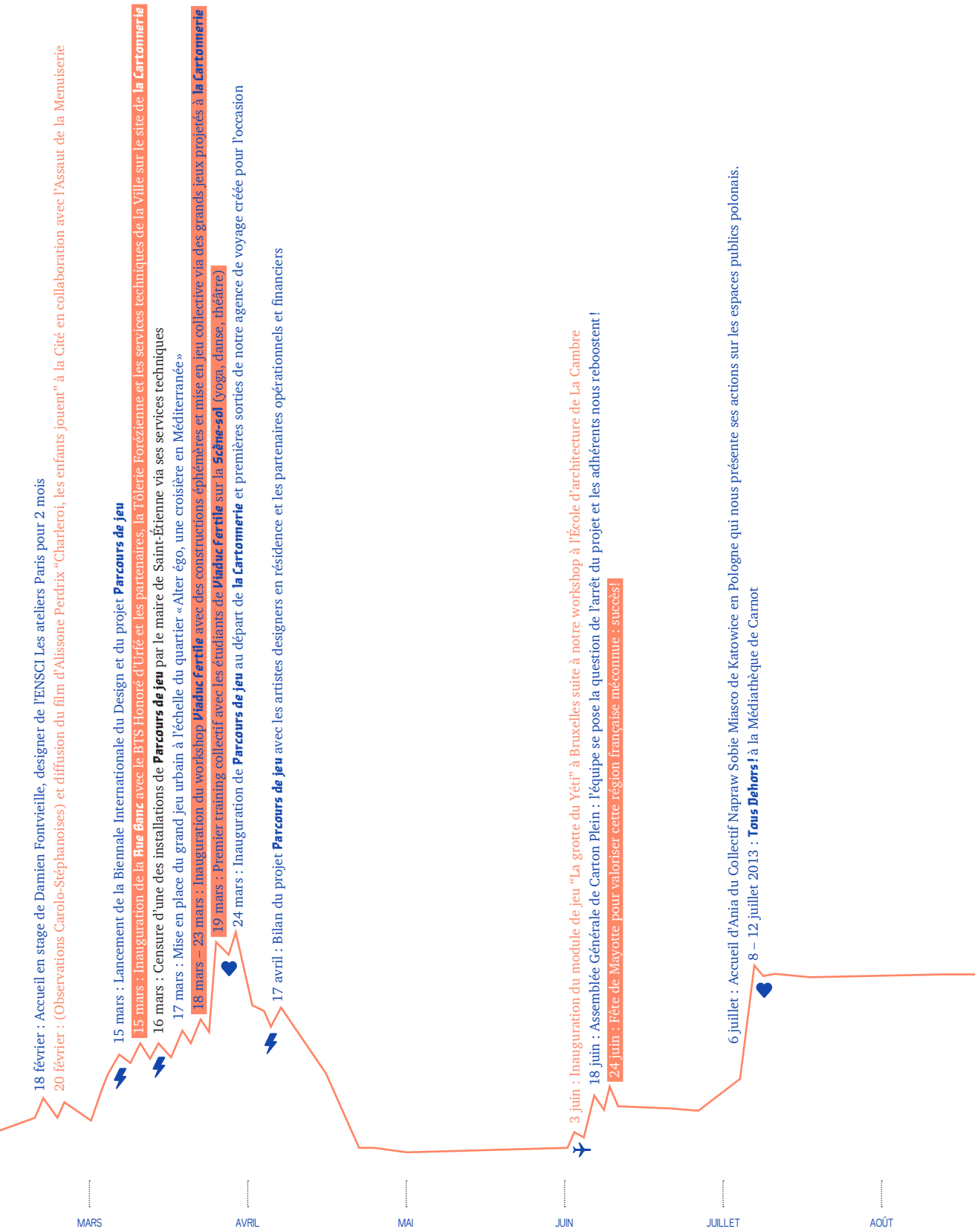
1 – 3 février : Rencontre Superville au Bessat (Parc du Pilat), organisée par le Collectif Etc autour de l'urbanisme collaboratif, suite à leur "Détour de France"

1^{er} février : Accueil en stage de Dominique Alschuck, Master 2 "Urbanisme et aménagement" à Strasbourg pour 4 mois

11 février : Accueil en stage de Quentin Maillet de Sciences Po Grenoble "Direction de projets culturels" pour 5 mois

électrocartogramme — épisode 4





dialogue — épisode 4

à quoi sert collaborati

– Septembre 2012 : lancement du
projet *Parcours de jeu* avec tous nos
partenaires

t l'urbanisme if?

1 – « Une bonne acupuncture permet d'entendre le son normal des villes. Faire le silence pour épurer le vrai son. Accorder le son de la ville. Avant, il y avait des gens dont la noble mission consistait à allumer les lampes à gaz des villes. Moi, je voudrais être l'accordeur de leur son. »
Jaime Lerner,
Acupuncture urbaine, Paris, L'Harmattan 2007.

2 – Laure Bertoni et Sébastien Philibert construisent une Ambulante comme atelier itinéraire et signe fort pour interpeller les usagers et les inclure dans leur démarche d'immersion.

3 – « Le Très Bon Coin » est une proposition de Juliana Gotilla et de Lola Diard.

Carton Plein a fait de **la Cartonnerie** un espace de tests, et le site semble être accepté comme tel au fur et à mesure du temps. Mais pour l'équipe, l'enjeu de ce laboratoire évolue progressivement : comment impacter concrètement le projet urbain à partir d'expérimentations collectives ? Comment prendre place sur la scène politique pour participer aux débats sur les choix d'aménagement ? Comment inventer de nouveaux outils d'urbanisme pour façonner des territoires durables et solidaires ?

Le projet **Parcours de jeu** qui s'inscrit dans le cadre de la Biennale Internationale Design 2013, entend travailler ces questions. En observant le jeu et ses usages – à Saint-Étienne et dans d'autres villes à l'occasion de voyages – Carton Plein a pu appréhender d'autres processus d'aménagement qui s'appuient notamment sur les concepts de trames et de circulation, ou encore "d'acupuncture urbaine". Pour éviter les logiques de zonages et de sectorisation qui concentrent l'attention sur un projet unique dans un lieu ciblé, **Carton Plein** travaille le lien et la porosité entre les espaces de la ville en activant simultanément des micros-lieux multiples et diffus. Il s'agit d'encourager les aménageurs à amorcer une réflexion nouvelle sur la démarche et le processus de renouvellement urbain. Les expérimentations et les transformations qu'elles engendrent, deviennent des analyseurs du territoire, lui-même étant en perpétuel mouvement. Les perturbations qu'elles introduisent dans le quotidien permettent d'accélérer la connaissance de l'espace urbain et d'amorcer des échanges vers de nouvelles projections collectives.

Pendant **Parcours de jeu**, le dispositif d'atelier itinérant **l'Ambulante** proposé par des designers² ou encore l'agence de voyage de Carton Plein, créent de nouvelles conditions pour interagir avec la ville et ses habitants. Avec l'installation du "Très Bon Coin"³ au carrefour d'une rue délaissée, d'autres concepteurs mettent en scène les dépôts sauvages récurrents, via un système de trocs et de petites annonces entre voisins. Les usages déviants sont alors revisités pour devenir des ressources. L'expérimentation devient source d'inspiration pour développer de nouvelles projections.

Ces interventions à petite échelle qui jalonnent l'espace public composent un parcours.

En parallèle de son implantation permanente et sédentaire autour du lieu laboratoire, Carton Plein utilise régulièrement la marche pour appréhender la ville. Ces déambulations sont de véritables outils d'urbanisme pour écouter et capter la substance du terrain, rencontrer, fédérer, tisser des liens entre les gens, créer des porosités entre les quartiers. Marcher permet de se laisser guider par une expérience sensorielle et par les signes du quotidien pour composer avec le "déjà là". Marcher provoque des flux, et met en mouvement l'équipe pour ne pas figer sa posture, son image, ses outils, ses pratiques, son territoire d'intervention. Marcher permet aussi d'envisager des processus de conception et de programmation plus souples, capables de s'adapter aux mouvements urbains, aux rencontres, aux imprévus.

Careri Francesco
(Stalker)
*Walkscapes,
Une marche
comme pratique
esthétique,*
Édition Jacqueline
Chambon, Actes
Sud, 2013, p. 29.

«La marche se révèle utile à l'architecte comme instrument cognitif et projectif, comme moyen de reconnaître une géographie à l'intérieur du chaos de la périphérie et comme moyen d'inventer de nouvelles modalités d'intervention dans les espaces publics métropolitains pour les explorer, pour les rendre visibles. Ainsi nous ne voulons pas inciter les architectes et les paysagistes à délaisser leur table à dessin pour enfiler le sac à dos de la transurbance nomade, pas plus que nous ne voulons théoriser l'absence totale de chemin pour permettre au citoyen de se perdre, même si il faudrait mieux considérer l'errance comme valeur plutôt que comme une erreur. Mais nous voulons indiquer que la marche est un instrument esthétique en mesure de décrire et modifier ces espaces métropolitains qui présentent souvent la nature comme devant être comprise et remplie de significations au lieu de faire l'objet d'un projet et être remplie de choses. La marche se révèle un instrument qui justement parce qu'elle possède cette caractéristique intrinsèque d'être simultanément une lecture et une écriture de l'espace, se prête à l'écoute et à l'interaction avec les changements de ces espaces.»

Carton Plein souhaite travailler sur une conception inclusive qui s'appuie sur le concept de circuit court en intégrant au maximum les ressources locales. Les habitants et les usagers sont alors reconnus comme des ressources au même titre que les artisans, les services techniques, mais aussi les matérialités, ambiances et autres éléments en présence. Cette approche entend dépasser le cadre de «la participation des habitants au projet urbain» qui se résume la plupart du temps à confronter de manière déconnectée les habitants à des choix d'aménagement figés voire déjà réalisés. L'association esquivait les réunions publiques et privilégiait l'observation attentive de l'existant et des émergences, le faire ensemble au présent et sur le terrain, la recherche de nouveaux outils et modes d'échanges, le partage des questionnements... Pour Carton Plein, c'est ainsi que peut se créer la ville. L'activation du territoire et l'encouragement de dynamiques locales même très petites, contribuent à transformer le quartier et la ville. Installer un commerce de proximité dans une boutique vide, proposer des activités pour les enfants, nettoyer sa vitrine sont autant d'initiatives qui développent l'aménité des espaces publics.

« Survaloriser la participation et toujours continuer à résister au changement »

- × Dominique Altschuck, psychologue du travail, investie dans Carton Plein.
- En parallèle de **la Cartonnerie**, avec une autre association, on a réalisé une fresque dans un espace public d'un autre quartier. C'était en relation avec une structure de réinsertion de jeunes. L'idée était de réaliser cette fresque, un "projet participatif", comme ils l'appelaient sur l'espace public. C'était assez drôle de voir comment le projet a été médiatisé par rapport à la réalité du terrain. Ce projet devait durer un ou deux mois. Il s'est étalé sur quasiment un an, pour des raisons diverses, notamment la météo. Quand on se retrouvait avec les jeunes, on sentait qu'ils n'avaient pas envie. Ils étaient là, ils ne nous écoutaient pas, c'était compliqué... Un journaliste est venu, a fait quelques photos où tu as l'impression qu'il y a du monde, et a écrit un article. L'article disait que ça avait super bien marché. Tu prends un verbatim, une citation de quelqu'un et puis tu vends ton truc, et tu dis "wahou, le projet

participatif de Tardy!" alors que dans la réalité ce n'est pas du tout comme ça! Et c'est là où tu te dis qu'il faudrait faire quelque chose par rapport à tout ça. Ce serait intéressant qu'on montre aussi ce qui ne marche pas, et pas toujours le côté positif, où les élus viennent à la fin, on sert des mains, et puis très bien, la fresque est réalisée! On peut aussi parler des choses qui n'ont pas fonctionné. On doit en parler justement pour faire évoluer les pratiques, les manières de faire... Chose qui ne se fait pas trop, parce que c'est plus facile de ne pas se remettre en question, de rester dans les cadres tels qu'ils sont, parce que ça fait peur... Admettre la difficulté c'est transformer son positionnement, c'est se remettre en question... C'est toute la question de la résistance au changement. Ça m'a vraiment donné envie de travailler là dessus, de lire des choses, pour mieux comprendre comment tu fais bouger les cadres, et pourquoi les gens sont tellement braqués dans leur posture, parce que pour moi c'est la clé de tout! C'est comment tu peux amener quelqu'un à se remettre en question et évoluer... C'est vrai dans tous les projets, que ce soit avec Carton Plein, sur le projet que je mène à Bordeaux autour des déchets, ou sur cette fresque à Tardy. C'est toujours la même problématique qui revient!

Éviter les écueils de la mise en scène ou de la sur-médiatisation de la participation des habitants auxquelles on assiste en permanence est un enjeu majeur et un perpétuel questionnement pour le groupe. Le fil rouge de Carton Plein est de proposer une programmation hétéroclite qui intègre les gens, leurs dynamiques et les ressources du territoire. En cela le groupe développe une approche *in situ*. Il propose de faire un pari collectif sans savoir au départ où va mener l'expérimentation. «Le test en situation» qui intègre les habitants devient un véritable outil d'urbanisme. À ce titre, il doit permettre de prendre place dans le débat sur l'aménagement du quartier et des espaces publics. La permanence de Carton Plein dans le quartier et dans l'espace public permet d'être là «au bon moment» et invite à instaurer du temps long dans tous les processus de conception. Il ne suffit pas de dessiner ou de scénariser mais il est aussi important de créer un climat positif, enclin à recevoir les nouvelles propositions, et propice au changement. Pour les activateurs, il est aussi primordial d'admettre et d'observer comment la ville change sans eux. Il ne s'agit pas de faire un arrêt sur image mais d'être en capacité de voir les mouvements continus de cette ville en mutation. La ville évolue en fonction des politiques publiques mais avant tout en fonction des usages et des «arts de faire» de ses habitants. Carton Plein cherche alors à développer un processus inclusif qui impulse, catalyse et fédère.

4 – De Certeau Michel, *L'invention du quotidien, I : Arts de faire*, Collection Folio essais, Gallimard, 1999 (1^{re} édition 1980).

5 – La Place au caillou réalisée pour Parcours de jeu.

«Produire en commun pour transformer les politiques publiques»

×

Cédric Bouteiller, architecte membre du Collectif Etc

– Il y a eu cette expérience de la placette⁵ que vous aviez faite suite aux discussions dans les Conseils de quartier, et qui je trouve est un très grand fait d'arme de Carton Plein à Saint-Étienne. Dans l'idée d'être capables de sentir que des choses sont en train de bouger et de venir au bon moment changer le regard des gens qui sont en charge de décider de cela, et d'insuffler des compétences qui auraient été oubliées. Si vous n'étiez pas intervenues au conseil de quartier, ça aurait été un canisite plutôt que cette place! Réussir à mettre tout le monde autour de la table pour produire quelque chose d'un

peu extraordinaire, au lieu de laisser faire, et de regarder la Ville faire tous ses chantiers en faisant du bruit à côté, mais sans réussir à faire changer les chemins. Là, j'ai énormément pris conscience de votre travail, des contradictions qu'il y avait, des envies que vous aviez... C'est comme si cette placette représentait le rôle que vous pourriez jouer. D'accord, on fait du remue-méninge, on fait du poil à gratter sur des actions collectives exploratoires... mais pour moi là, ça représentait un pas de plus sur la manière dont tu peux arriver à glisser ces modes de faire par tous les moyens inimaginables dans des projets d'aménagements. Ce discours que vous aviez "attention on est pas juste là pour faire du divertissement, on est là pour changer les politiques publiques!". Il y a toujours eu chez vous une conscience urbaine, depuis la question de "comment on occupe une friche?" avec la volonté de dire "on est acteurs de la ville, on participe à son évolution et on veut travailler à une forme de justice, enfin, à un peu de redistribution des pouvoirs qui sont souvent mal fichus dans toutes ces politiques là!".

«Programmer et construire *in situ*»

x

Marie Clément, architecte indépendante et enseignante à l'École Nationale Supérieure d'Architecture de Saint-Étienne

– Les étudiants avaient fait une maquette manipulable en carton, sur une grande table puisque l'objectif du laboratoire était autant de fabriquer un objet in fine que de les faire travailler à l'invention d'outils de programmation. Après, au second semestre, on se concentrait sur la fabrication. J'ai eu des retours d'étudiants qui m'ont dit qu'ils avaient appris beaucoup de choses sur l'architecture dans le cadre de cet atelier très court. Pourtant on était sur la fabrication d'une micro échelle, mais ils ont fait des plans d'ateliers... Comment on calepine des joints, l'épaisseur des matériaux qu'il faut déduire... Enfin on a convoqué tout ce qu'ils avaient déjà appris à l'école, le dessin, la maîtrise du dessin, la rigueur de la géométrie, pour arriver à l'exécution d'une toute petite chose, en passant par la programmation. Les étudiants sont donc passés par tout le panel de ce qui fait l'acte de l'architecte. Je pense que c'est vraiment quelque chose qu'il faudrait retrouver à l'école! (...) L'échelle, elle est autant sur la fabrication de l'objet que sur les conditions d'arriver à dessiner cet objet.

Ces méthodes d'activation et d'implication des habitants, que certains nomment donc «acupuncture urbaine» fertilisent l'espace public. Ce sont parfois des choses simples et pragmatiques qui émergent. Mais dans tous les cas, cela implique un travail de synergie entre acteurs des politiques publiques, aménageurs, société civile, habitants et dynamiques collectives... L'éphémère et l'imaginaire deviennent alors de possibles moteurs de transformations pour tenter d'ouvrir des espaces de discussions et de projections.

«Travailler en complémentarité pour installer des usages»

x

Jean-Michel Savignat et Sandrine Léon, architectes-urbanistes du bureau "Territoires Urbains" à Marseille, mandatés par l'EPASE

C'est le seul défaut de votre travail, en tout cas du travail avec vous : l'EPASE ne nous prévenait pas assez tôt, on était toujours un peu en décalé. Les premiers moments du projet et de la réflexion, on aurait pu échanger plus je pense... (...) On se rendait compte au fil du temps que vous étiez en train de travailler sur le même secteur... Ce n'était pas perdu, mais on en a pas profité. (...) Je pense que l'organisation de l'EPASE, les temporalités, les cadres d'action jouent. Et là, la distance joue aussi...

On aurait été à Saint-Étienne, on serait passé de manière beaucoup plus informelle, on aurait pris le pouls de temps en temps. La distance n'a pas donné l'opportunité de se croiser autrement que dans un cadre formel. Nous quand on était à Saint-Étienne on était pris en main, c'était très organisé, très dense. Il n'y avait pas de temps mort pour s'échapper, faire autre chose.

Je pense aussi que tout le monde découvrait, aussi bien nous, c'est la première fois qu'on arrivait sur un territoire où les gens développaient une démarche de ce type. L'EPASE n'avait pas habitude non plus. Donc du coup tout le monde était un peu hésitant... ne savait pas bien comment faire. Les rapprochements se seraient peut être faits autrement. Je pense qu'aujourd'hui, c'est étonnant, mais 7 ans après, les choses seraient différentes. Cette question d'une pratique des lieux, de l'investissement comme process de construction d'un programme urbain en quelques sortes, de la réappropriation urbaine... c'est une idée qui a fait son chemin, c'est identifié. On connaît le Collectif Etc, Patrick Bouchain, il y a eu aussi Marseille 2013. Aujourd'hui c'est complètement identifié. Ce que l'on a découvert dans cette opération, c'est cette question du temps long des transformations urbaines.... Ce temps n'est pas seulement un temps d'attente, c'est un temps où des choses se passent et c'est potentiellement une manière de construire le projet. Tout simplement d'identifier des usages, de les installer, de faire émerger des potentialités d'un lieu quand il n'y a pas de pratiques du lieu. C'est quelque chose de très intéressant, Ça ne fait pas projet mais ça installe le projet de manière différente que quand on le fait de but en blanc. Parce qu'il y a de l'épaisseur, de la matière, des récits, des gens... On est toujours très embêtés quand on nous demande, quels seront les usages de l'espace public? Qu'est-ce qui va se passer? "Et bien monsieur le maire, on ne sait pas!" Les gens ont des craintes, de l'appréhension, mais on ne sait pas. Ce type de démarche permet de débloquent un peu ce qui va se passer pour travailler plutôt sur identifier les possibles, instaurer une relation, être moins dans l'abstraction. Un espace public c'est un vide par définition, tout le monde est effrayé un peu par ça. C'est un peu déroutant.

Dans le cas de **Parcours de jeu**, l'expérimentation a ouvert de nombreux cadres possibles : de la performance sans traces à l'aménagement de micro espaces publics pérennes. Pour Carton Plein, ce type d'expérience ne se situe pas à coté de l'aménagement urbain mais fait partie des démarches possibles pour participer à l'aménagement *en dur* de la ville. Les logiques ne s'opposent pas, elles peuvent se compléter. Mais comment connecter les différentes dynamiques?

« Le besoin de médiation au cœur des projets urbains »

×

Stéphane Quadrio,
Directeur de
l'Aménagement, EPASE

– **La Cartonnerie** et la présence de Carton Plein, ça a été un terrain d'expérience qui répondait à différentes questions comme celle de l'appropriation de l'espace public, de manière assez basique. Comment on s'approprie un nouvel espace public? Ce n'est pas forcément évident, avec toutes les questions que ça soulève quand on a un espace public sans programmation en quelque sorte : les conflits d'usages qui apparaissent, les graffeurs... Enfin ça interroge vraiment tout un tas de choses autour de l'espace public, notamment la manière dont des représentations divergentes se côtoient entre ceux qui trouvent le site formidable ou ceux qui le trouvent détestable. C'est un très beau terrain de réflexion sur l'espace public.

Je trouve que l'expérience ensuite d'immersion en continu que Carton Plein a pu défendre en étant sur place a démultiplié les effets, parce que non seulement il y avait un espace public qui était supposé montrer ce qui était en train de se passer dans le quartier, mais il y avait aussi un acteur nouveau dans le paysage qui justement pouvait se positionner comme médiateur ou intermédiaire entre l'aménageur et ses gros sabots, la ville et ses nombreuses contraintes de gestion, et l'habitant et ses petits problèmes de quotidien... Pour moi la leçon de l'histoire qu'il faut retenir c'est qu'il faut trouver ce genre d'équipes de médiateurs sur tous les secteurs du projet urbain. La médiation autour du projet urbain, ce n'est pas que de la concertation mais ça permet d'en faire un peu, ce n'est pas que de la communication ou de l'information mais ça permet d'en faire un peu, ce n'est pas de la gestion d'espace public mais ça permet d'en faire un peu, ce n'est pas de la programmation urbaine mais ça permet d'en faire un peu, voilà c'est vraiment au cœur de tout cela ! C'est un autre métier en fait, enfin c'est un autre rôle.

« Une gestion active et dynamique d'une friche restée périphérique au projet urbain »

×

Stéphane Quadrio,

Directeur de

l'Aménagement, EPASE

– Le projet vivait sa vie et on était dans le fil de ce qu'on avait imaginé à savoir ce nouvel espace public un peu expérimental. Il s'y passe des choses que l'on ne maîtrise pas forcément mais qui permettent de démontrer d'une manière ou d'une autre l'importance des espaces publics, le fait que le quartier se transforme et se renouvelle. Enfin qu'il réponde un peu au cahier des charges initial qui était de dire : il faut avoir une gestion innovante, intelligente... une gestion active, ou dynamique de la friche, pas une gestion passive, pour ce que ça peut faire émerger. Après il y avait une interrogation que l'on avait nous, mais qui n'était pas forcément à la base un objectif obligatoire. Ce qui pouvait se passer autour de cette friche pouvait alimenter – c'est la cerise sur le gâteau d'une certaine manière – la programmation urbaine du site lui-même ou du projet de renouvellement urbain du quartier. En tout cas ça peut apporter des choses sur la question du projet urbain en cours ou à venir. C'est peut-être là où j'ai presque un regret dans cette histoire et c'est l'expérience du **B.E.A.U.** qui m'en a fait prendre conscience. C'est à dire que... c'est dommage que l'on ait pas pu lancer le projet du viaduc plus tôt. Du coup finalement on a eu une gestion active et dynamique d'une friche qui est restée périphérique au projet urbain. Alors que ce qu'on a pu faire, enfin ce que vous avez pu faire – excusez-moi – avec le **B.E.A.U.** au cœur du projet urbain me paraît très intéressant. Ce qu'on peut aujourd'hui imaginer... ou la manière ou ça peut "s'engrener" plus facilement sur la question des rez-de-chaussée ou de la rue Jules Ledin me fait dire en fin de compte que c'est dommage que la **Cartonnerie** ait été si loin... Cela a bien fonctionné et fait plein de trucs mais de manière un peu périphérique par rapport à ce que vous pouvez faire sur le site de la Manufacture (avec **Tous Dehors** !) ou à Jacquard (avec le **B.E.A.U.**). Donc là aujourd'hui le projet viaduc va démarrer tout doucement mais la dynamique est un peu retombée. (...) On apprend de ses expériences !

Dans les expériences réalisées par Carton Plein, le processus de conception va de l'immersion à la mise en œuvre concrète, en passant par la scénarisation et le dessin. Au sein de ce continuum, les fonctions intellectuelles et manuelles ne sont pas séparées.

Chaque processus est situé, contextualisé, répondant à une situation spécifique. Si le résultat n'est pas duplicable, cette démarche peut être diffusée sur un autre territoire ou développée autour d'une autre problématique.

Ces expériences alimentent le questionnement sur la place donnée au débat public dans les choix d'aménagement et sur la capacité des sphères de pouvoir à laisser entrer ces démarches dans les processus décisionnels. Carton Plein ouvre le champ de l'urbanisme au public, au risque parfois d'être subversif. Intégrer ce genre de démarche aux grands projets urbains c'est prendre le risque d'ouvrir un débat citoyen. Mais, même d'un point de vue très pragmatique, ne vaut-il pas mieux que le territoire et ses habitants comprennent et participent au projet plutôt qu'ils s'y opposent ? La création d'une dynamique commune n'est-elle pas plus efficace pour accélérer les transformations urbaines ? Quelle reconnaissance réelle et quelle légitimité ces dynamiques peuvent-elles obtenir ?

Bref, à quoi sert l'urbanisme collaboratif ?

chœur — épisode 5

Carton Plein se cherche... Nous sommes partagés entre l'envie de nous ancrer à Saint-Étienne en revendiquant une position au cœur des politiques publiques ; en même temps, devant l'ampleur de la tâche et la complexité des jeux d'acteurs, nous rêvons d'horizons lointains.

Galvanisés par le potentiel du projet, nous nous donnons un an pour restructurer l'association et clarifier ses actions sur le territoire, tout en réfléchissant à un possible cadre d'emploi. Nous esquissons les contours de ce que pourrait être un **Laboratoire urbain** intégré au projet d'aménagement urbain. Le soutien politique est moribond. Nous nous rapprochons des réseaux actifs des Tiers Lieux et de l'Économie Sociale et Solidaire pour nous aider à repenser la forme économique et structurelle de Carton Plein. L'équipe s'ouvre, de nouveaux complices apparaissent et viennent prêter main forte ! Détournant le Collectif Etc de leur nomadisme, nous embarquons ses architectes (et sa graphiste) pour quelques mois d'ancrage au **45 rue Étienne Boisson** : la **Maison de Jacqueline** est totalement investie. Des chantiers collectifs permettent de rendre le lieu agréable et propice au développement des espaces de travail collaboratif. L'articulation avec l'espace public de la **Cartonnerie** est périlleuse. Même si le nombre de voisins et d'étudiants volontaires augmente, nous doutons et peinons à trouver l'énergie nécessaire au renouvellement permanent de nos modes d'actions. La **Cartonnerie** est instituée comme espace public atypique et malgré notre essoufflement nous sommes agréablement surpris d'observer des usages inattendus et stimulants (fête de Mayotte, commémoration chilienne, concerts, jeux informels..).

Le projet du viaduc piéteine : nous sommes en roue libre et sans financement. Comment retrouver du sens pour continuer l'activation du lieu si nous ne sommes plus associés aux projets urbains ? Depuis notre zone stagnante, nous observons l'agitation des zones prioritaires : d'un côté Jacquard et ses espaces publics centraux, de l'autre le quartier créatif. L'EPASE et la Cité du design nous sollicitent pour mener un **Tous Dehors !** à la Manu au cœur de ce nouveau quartier créatif : c'est bien là que ça se passe !

Ballottés de gauche à droite (la municipalité change de bord), nous avons besoin de prendre du recul et nous autorisons d'autres territoires d'exploration. L'expérimentation se poursuit en Belgique avec **Bruxelles Canal** pour une enquête collaborative menée avec 500 étudiants. Puis c'est le décollage pour la Colombie avec **Terrain de jeu Import / Export !**

Pontificia
JAVIERA
Call

VIADUC FERTILE

crefad
loire

septem
le labo

TIERS-LIEUX

Stéphanois

Yves
Duraux
Aurélien
Floty
Edo
Jou

etc/

et
S

Réseau
National

Réseau
International



ATELIER DE VILLE EN

nbre 2013 / juillet 2014

EPA-

THÉÂTRE

Libre

L'imprimerie

cinefod

CULTURE

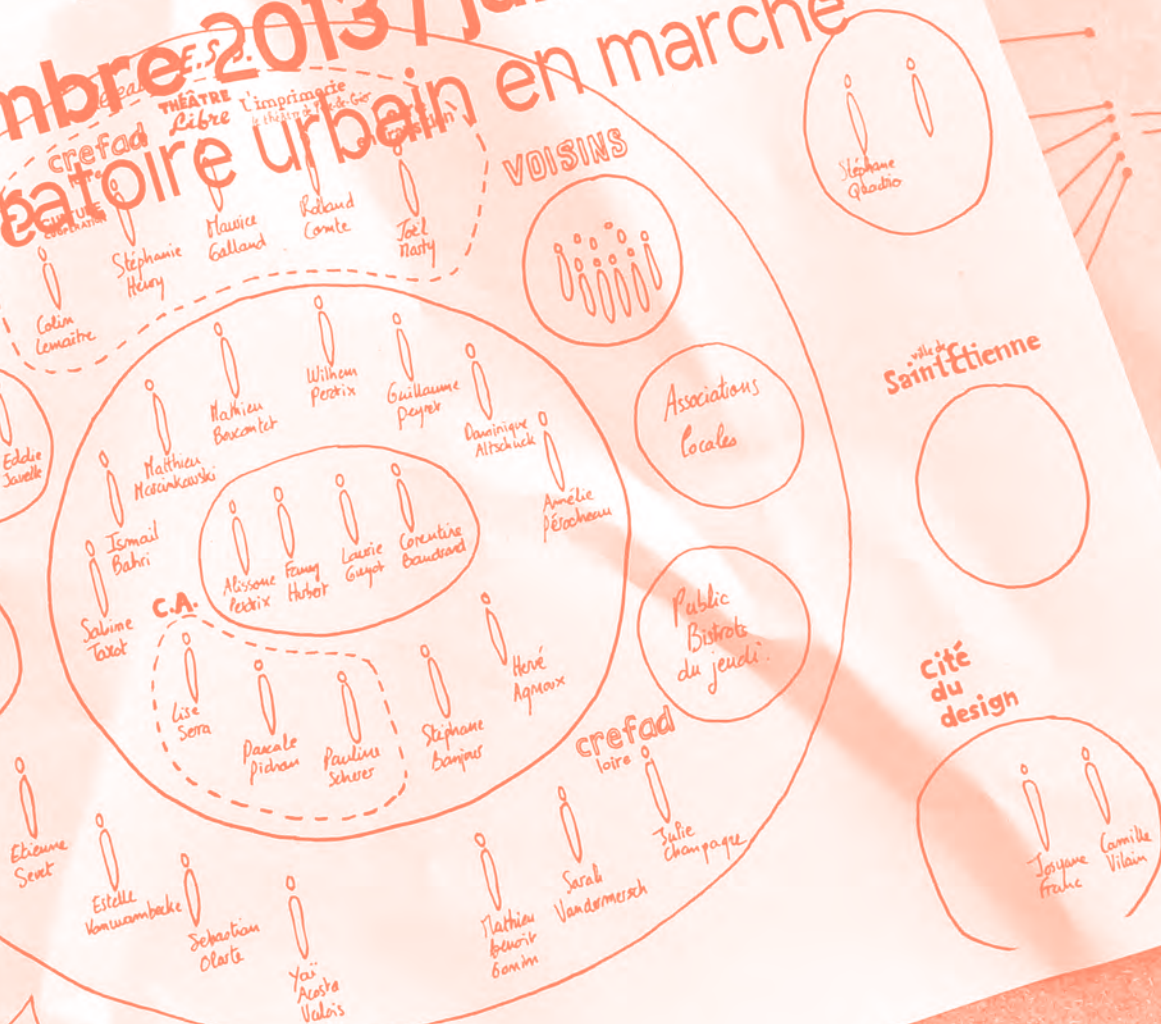
VOISINS

Maurice Gelland

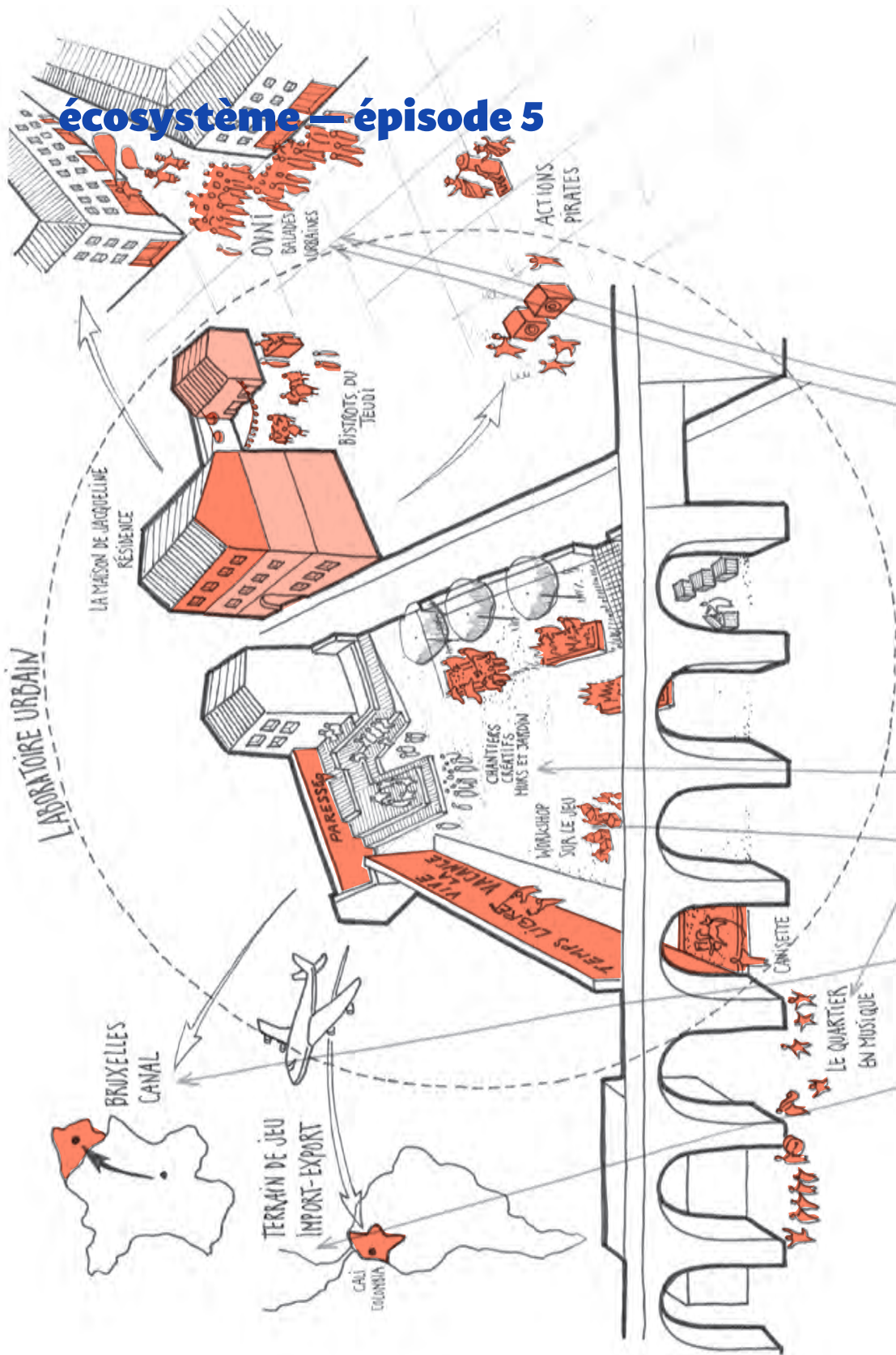
Roland Comte

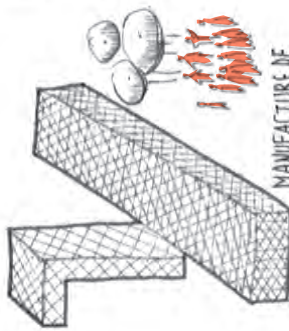
Joël Parry

Stéphane Gladstein



écosystème — épisode 5





MANUFACTURE DE
L'ACTION PUBLIQUE

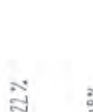
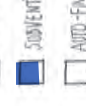
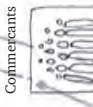
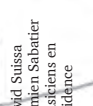
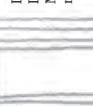
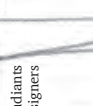
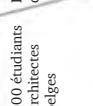
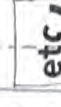
TOUS DEHORS !
À LA MANUE



TERRAIN DE JEU
LE JEU DANS LA VILLE

LA CARTONNERIE
FABRIQUE DE VILLE

SAINTÉ ITINÉRAIRES CROISÉS
VITRINES DE VILLES



Passseurs
locaux
Colombiens

Étudiants

500 étudiants
architectes
belges

Étudiants
designers

David Suissa
Damien Sabatier
Musiciens en
résidence

Commentaires

Habitants
marcheurs

ULB

Ecole
supérieure
d'art
et design

Prestation : 3 000 €

Prestation animation
workshop : 800 €

Prestation animation
workshop : 1 100 €

Prestation animation
workshop : 500 €

Prestation animation
workshop : échange contre loyer

Prestation animation
workshop : 500 €

Prestation animation
workshop : 500 €

Prestation animation
workshop : 500 €

Prestation animation
workshop : 500 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Adhésions, bistrot, résidence,
duty free : 1 969 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

Subvention PACAD médiation : 1 100 €

LEGENDE :



URBANISME

18%



ART / CULTURE / PÉDAGOGIE

40%



DÉMOCRATIE PARTICIPATIVE

22%



PRESTATIONS

18%



SUBVENTIONS

50%



AUTO-FINANCEMENT

32%

TOTAL : 67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

67 970 €

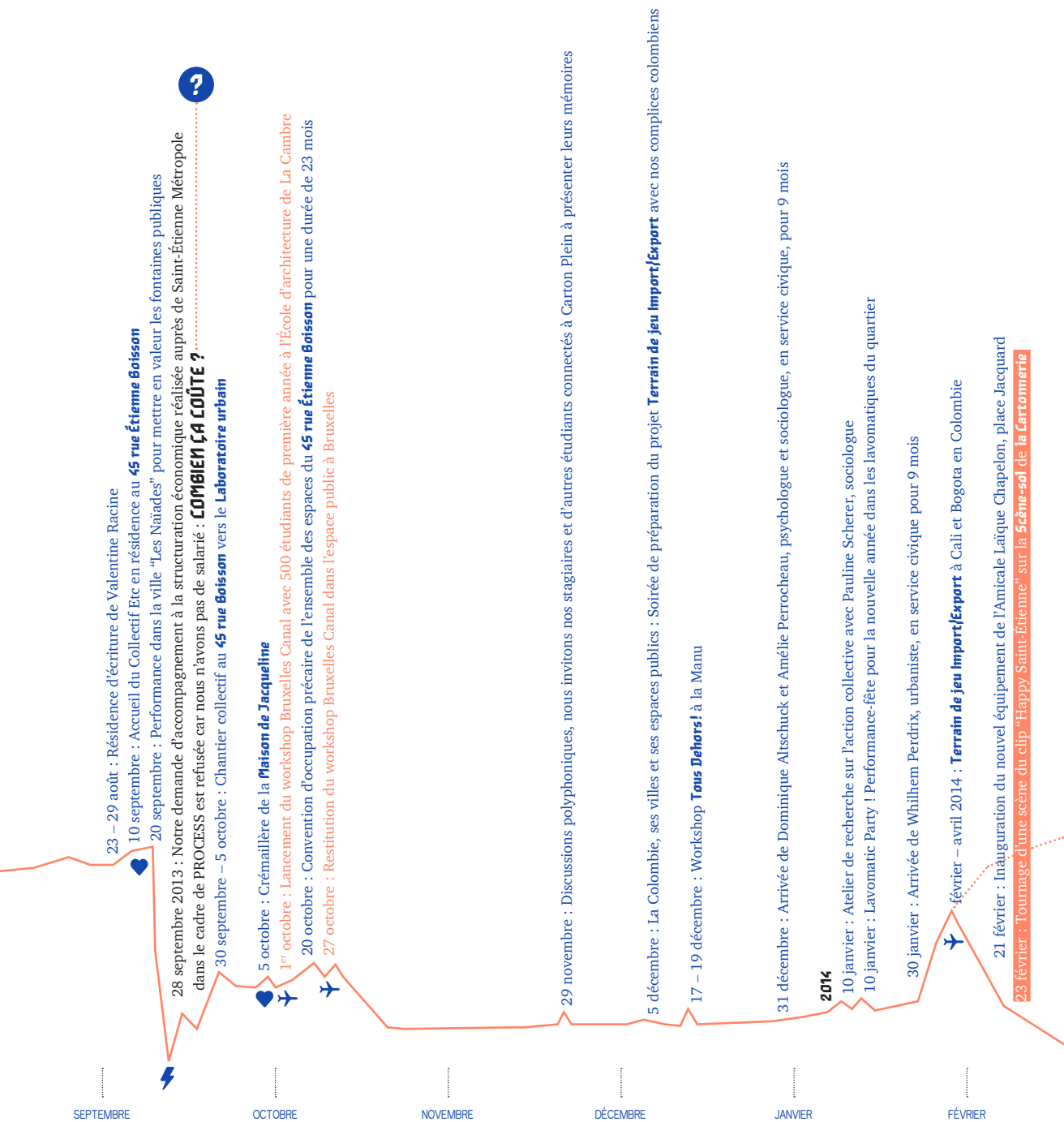
67 970 €

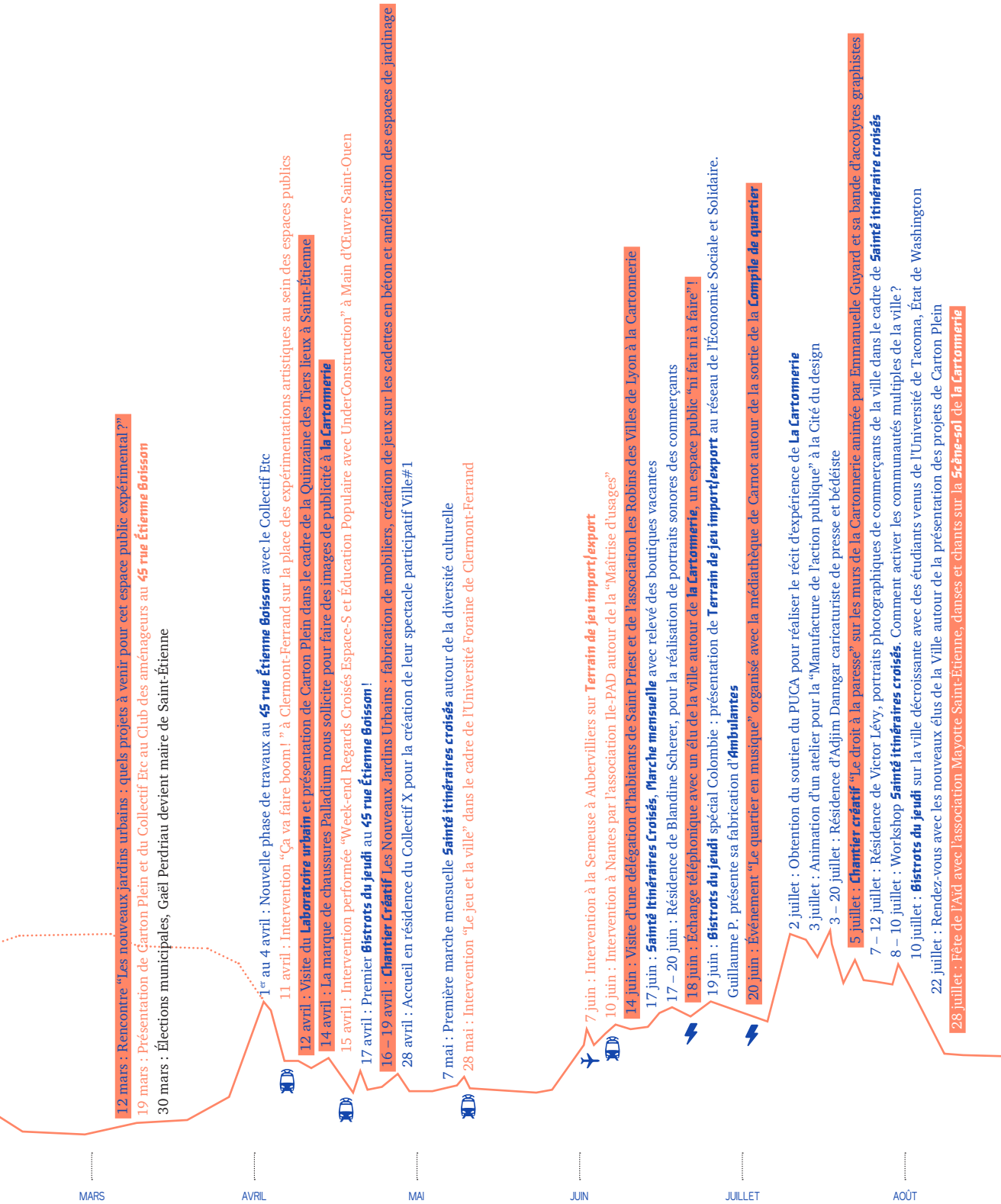
67 970 €

67 970 €

67 970 €

électrocartogramme — épisode 5





dialogue — épisode 5

combien ça

– Octobre 2013 : notre demande
d'accompagnement à la structuration
économique de notre association est
refusée car nous n'avons pas de salarié

ça coûte ?

Le volet économique de l'action de Carton Plein constitue un analyseur intéressant. La structure est prise dans un paradoxe ; entre fragilité économique au regard de la multiplicité de ses activités et des statuts de ses membres et, richesse économique au regard d'autres structures associatives ou militantes. Carton Plein interroge son économie par rapport à sa légitimité et à sa reconnaissance en tant qu'acteur de l'aménagement urbain mais aussi en tant qu'acteur de la vie du quartier. L'action de Carton Plein est-elle opérationnelle ? viable ? efficiente ? rentable ? Si oui, dans quels champs ? Quels types de financements – public, privé, auto-financement – peuvent légitimement nourrir cette action ?

L'association s'est constituée à partir d'un contrat professionnel dans le champ de l'urbanisme, mais elle s'est rapidement érigée en espace d'expérimentation et de recherche-action "à côté" des emplois de ses membres, comme espace d'engagement citoyen. D'abord pensée comme une activité bénévole, les membres fondateurs voient progressivement l'intérêt et l'opportunité de pouvoir trouver là un cadre d'emploi à la fois prometteur et épanouissant. Le travail mené au sein de l'association est dans les faits proche de ce que les membres réalisent dans d'autres cadres professionnels. Carton Plein s'attelle à mettre en avant et à traiter des problèmes du territoire et se positionne sur le champ des politiques publiques locales, notamment celui de l'aménagement urbain particulièrement bien doté à Saint-Étienne. Avec la montée en puissance et en compétences de l'association, l'équipe se demande légitimement pourquoi l'argent accordé par l'État au territoire via l'EPASE ne pourrait pas être attribué à des acteurs qui contribuent directement à sa redynamisation et à son attractivité. Carton Plein semble rassembler des aptitudes et des savoirs-faire absents du champ de l'aménagement en place dans la ville et propose des approches innovantes qui peuvent faire évoluer les pratiques de production de la ville pour mieux répondre aux nouveaux enjeux. Mais dans les faits, la reconnaissance de **la Cartonnerie** est toujours timorée de la part des partenaires publics qui peinent à l'instituer comme ressource. Alors comment faire valoir la plus-value de ce type de démarche hybride qui travaille sur les champs du social, culturel, urbanisme ? Comment donner à appréhender toutes les externalités positives de ce type de projet ? Comment trouver les formes de soutien adaptées pour encourager ce type d'expérience ?

Les projets Carton Plein coûtent pourtant peu au regard de leur ampleur. Carton Plein aime penser la frugalité des projets. Agir avec peu de moyens mobilise la ruse : trouver des ressources localement, savoir réinventer l'existant, se saisir des opportunités. Chez Carton Plein les coûts de production sont proches de zéro : recyclage, créativité, huile de coude, dons, trocs... Ces contraintes deviennent peu à peu des marques de fabrique comme l'évoque le slogan « Chez Carton Plein tout est fait main ! ». L'efficacité tient aussi à la bidouille, au circuit-court ou à des formes d'économie circulaire. Pour le **B.E.A.U.** est imaginé un système de troc avec les commerçants qui fournissent les légumes en échange de la création d'enseignes. Ces échanges permettent d'enrichir le local en multipliant les connexions avec des milieux très divers (artisans, commerçants, agriculteurs...). Cette agilité devient une valeur, et permet d'imaginer un changement de paradigme économique.

Si ces formes d'échanges ouvrent des perspectives et permettent d' étoffer les projets, le modèle économique global de l'association peine toutefois à se consolider. Dans les projets, tous cousus sur mesure pour un territoire et un contexte particulier, ce qui coûte c'est l'humain.

L'association cherche à construire une économie mixte et à développer des ressources propres. Au-delà des quelques prestations réalisées pour le compte des partenaires, l'espace de coworking est d'abord pensé comme une possible source de revenus. Mais il accueille des collaborateurs fragiles financièrement qui contribuent directement en nature au développement de la structure. Alors comment faire payer les résidents pour les bureaux qu'ils occupent alors qu'ils accueillent le public, participent à la vie du lieu et sont acteurs de Carton Plein ?

« Avoir un atelier en échange de la conception du journal de la Cartonnerie »

× – Le blog fait partie pour moi des moments importants de notre collaboration bien que ça ai démarré sur une sorte de rapport d'échange. Voilà "Hervé on te file un local en échange tu nous fais le blog pour ce qui concerne le site Cartonnerie". Finalement ça m'a toujours intéressé de raconter des histoires sans forcément qu'il y ait un événement important qui se produise.(...) Ça a reçu un bon écho de l'ensemble des acteurs stéphanois (...) les gens s'y sont intéressés. À la fois ils l'ont intégré au côté Cartonnerie, et à la fois au fait que ce soit moi qui le faisait. (...) Le côté « petit journaliste » c'était tout à fait en association avec l'idée du « bureau de presse fantaisiste » que je développais par ailleurs. Même si j'essayais de raconter des histoires qui se passaient vraiment, c'était un lien avec le tweet du jour, les fausses informations, le bureau de presse. Tout cela fonctionnait très bien en synergie. Ça, c'était vraiment une demande de la Cartonnerie par rapport à un service rendu, mais qui nous a apporté des choses qui dépassaient la demande initiale.

Hervé Agnoux, artiste, comédien, poète, résident investi dans Carton Plein.

Le manque de moyens financiers dessine aussi les contours de l'équipe. L'association peut difficilement recruter des professionnels expérimentés, et le groupe se constitue naturellement avec des professionnels en construction d'activité, jeunes pour la plupart. Les liens étroits tissés avec le Master Espace Public – dus notamment aux interventions pédagogiques de certains membres – mais aussi les partenariats avec l'ensemble des structures d'enseignement supérieur de la Ville favorisent les recrutements, et font rapidement de l'association une forme de pépinière. L'association permet l'ancrage des étudiants à Saint-Étienne, qui construisent au sein du laboratoire leur cadre de travail. L'équipe s'emploie régulièrement et de manière très informelle à aider à l'élaboration de CV ou de books, à la rédaction de papiers administratifs, de factures... C'est un lieu ressource qui favorise les connexions pour les coworkers installés dans le lieu, mais aussi ceux qui gravitent autour de l'association. Le contexte économique fait que beaucoup de jeunes professionnels trouvent difficilement un emploi après leurs études. D'autres, plus âgés, doivent aussi envisager une reconversion professionnelle. Tous doivent alors se construire leur cadre d'exercice, mettre à jour leurs compétences

pour faire la différence, créer des réseaux professionnels... Carton Plein propose régulièrement de courtes missions qui demandent à chacune des personnes recrutées de créer un statut professionnel et permettent de tester la possibilité d'une activité indépendante. Si ces premières missions représentent un tremplin, elles permettent aussi à chacun d'affiner ses choix : certains chercheront ensuite un cadre plus stable ou feront le choix d'une reconversion professionnelle radicale vers l'artisanat ou le commerce.

« Mon premier contrat, une reconnaissance et un pas de plus vers l'intégration dans le groupe »

×

Amélie Pérocheau,
anthropologue impliquée
dans Carton Plein

– Après **Tous Dehors!** à la médiathèque j'ai fini mes études. Je ne savais pas quoi faire. Vous aviez eu l'idée du projet **Sainté itinéraires croisés** et vous aviez pensé à nous intégrer avec Dominique. Le lien était maintenu par de petites réunions comme par exemple pour notre retour de stage où j'avais présenté mon stage à De L'aire. Et lors d'une de ces petites réunions informelles où on boit le café, on nous a dit : « Tient on a un projet ; on aimerait bien parler de la diversité culturelle de la ville ; est-ce que ça peut vous intéresser ? » On a commencé à réfléchir sur ce projet en se disant que ce n'était pas forcément dans un but professionnel. On savait très bien que **la Cartonnerie** n'avait pas de sous. C'était plus par pure motivation personnelle et pour faire partie d'un groupe. Se faire un peu épauler par "les grandes" (rires) ... comme ressources sur le territoire, et aussi d'idées pour la suite, sources de savoir. C'était important de se faire épauler en fait. J'ai saisi cette opportunité parce que ça m'intéressait, mais aussi parce que c'était un moyen de rester dans l'association pour garder un peu un lien avec vous parce qu'il y avait toute cette dynamique ici. Entre temps il y a eu **Tous Dehors!** à la Manu où on a travaillé un peu ensemble. C'était un moment fort pour moi car c'était la première fois où j'ai vu comment pouvait travailler une équipe pour de vrai un moment donné. On avait un cadre de temps, on avait une semaine. C'était encore différent car on avait reçu une petite prestation, pour moi en tout cas, je l'ai senti comme ça. Je suis payée, je ne suis plus étudiante, ce n'est plus un événement que l'on fait à **la Cartonnerie**, il faut produire quelque chose ! Et qu'est-ce que je produis dans un groupe ? Ça a été un moment fort où en tant que professionnelle je me retrouvais dans une équipe à travailler, en l'occurrence c'était à la Cité [du design].

« L'opportunité du service civique comme perspective d'insertion »

×

Dominique Altschuck,
psychologue du travail
investie dans Carton Plein

– C'était vraiment une période d'entre deux, avec la fin des études, une période de remise en question par rapport à ce que je veux faire de ma vie, quelle est ma place dans ce monde... C'est un moment où je me suis beaucoup rapprochée d'Amélie qui était une étudiante du Master Espace Public et qui était du coup beaucoup à **la Cartonnerie** pendant les événements. Du fait d'avoir partagé tous ces événements, on s'est dit que cela pourrait être intéressant de faire un service civique à deux. C'est ce qui m'a motivé pour continuer avec Carton Plein, le fait de me dire que je ne serai pas seule, à me retrouver parfois à ne plus savoir quoi faire, là on serait un duo. Et puis Wilhem nous a rejoint. (...)

Ces deux années ont été jalonnées de rencontres, tant des personnes qui sont devenues des amies, ou d'autres avec qui l'envie est de travailler. Grâce au réseau, tu rencontres des gens qui eux aussi ont un réseau, et ça te fait plein de monde avec qui potentiellement tu peux développer des choses.

« Une première commande comme gage de confiance »

×

Benjamin Coudol -
graffeur, investi dans
Carton Plein

– Après, c'est devenu plus sérieux dans la mesure où vous m'avez demandé de faire des fresques. J'étais hyper content, hyper heureux, je n'attendais que ça! J'étais un graffeur débutant. C'était la première fois que l'on me faisait confiance pour faire un truc dans un milieu où je n'avais pas encore vraiment fait mes preuves. Mes parents ne savaient pas trop quoi penser de mon activité de peintre entre guillemets. Ça m'a permis de crédibiliser enfin, de donner un côté plus sérieux à tout ce que je racontais à mes parents le soir. Et puis, ils voyaient que je ne faisais pas que des tags, parce que c'est un peu primaire comme approche! Là ils voyaient qu'il y avait quelque chose de légal, de sérieux, de gentil on va dire. Ça les a rassurés. Je pense qu'ils ont compris à ce moment là que j'avais vraiment envie de continuer dans cette voie là et que j'avais vraiment quelque chose à faire parce que c'était ça qui me bottait, et c'est toujours ça qui me botte. Je pense que c'est hyper important parce que vous êtes la première chose qui ait permis de m'affirmer dans un truc dans lequel je n'étais pas sûr du tout. Ça a été une sorte de reconnaissance et de confiance que l'on m'a accordée un peu à l'aveugle parce que je ne savais pas ce dont j'étais capable. (...) Je pense que c'est pour cela que cela m'a vachement plu la relation que j'ai eu avec vous parce que c'était pas du tout scolaire, c'était pas non plus du travail, c'était vraiment du plaisir pour du plaisir. J'ai trouvé cela hyper libre, hyper ouvert. Et ça m'a fait rencontré des gens, cela m'a servi d'expérience. Vous êtes en partie une des raisons pour laquelle je suis aux Beaux-arts aujourd'hui. (...) C'est pas que cela fait partie de moi **la Cartonnerie**, mais quand même un peu! Enfin j'ai commencé à faire mes premières peintures, ça m'a fait vachement avancer tant dans la technique – et finalement c'est presque que dalle par rapport à tout le reste – mais plutôt par rapport à l'assurance que cela m'a apporté après, dans ma pratique après, dans ce que j'ai pu faire dans les concours. C'était vraiment un support, une aide hyper précieuse. Je me reposais sur des gens qui avaient confiance en moi.»

Au sein de l'association Carton Plein, le mode de rémunération se passe souvent de logique apparente : qui est payé ? quand ? et pour quoi ? Les choix s'esquissent progressivement par commodité mais aussi convictions sans qu'ils soient forcément érigés en valeur : chez Carton Plein tous les revenus sont les mêmes sans distinction sur le niveau d'expérience et la discipline d'origine. Ces choix nécessitent une confiance réciproque entre les membres du groupe. Au cours du projet, pris dans ces propres problématiques de précarité ou de surmenage, des doutes peuvent assaillir : est-ce vraiment équitable ? Travaillons-nous autant les uns les autres ? Est-ce juste ? Pourquoi m'investir autant ?

Au fil du temps, le niveau de responsabilité est pris en compte car l'engagement de celui qui assure la coordination d'un projet et y travaille en continu n'est pas la même que l'investissement sur un temps ponctuel et dans un cadre déjà établi. La conception des projets demande du temps pour travailler à l'élaboration des

méthodologies, alimenter les outils de recherche-action, rester connectés aux actualités et enjeux du territoire et de ses acteurs, consolider la dynamique du groupe... Les membres de Carton Plein qui assurent le pilotage doivent gérer les conflits, prévoir le développement économique de la structure, constituer les formes d'évaluation, et toujours tenir leur rôle.

Progressivement, les permanents recherchent un cadre d'emploi plus stable et augmentent leur rétribution. Les revenus de l'association très fluctuants ne peuvent garantir une rémunération fixe. Les modalités de rétribution et d'échanges sont variables en fonction du contexte, des besoins personnels, des opportunités... Les calendriers des subventions variables et leurs modes de versement complexes font que les tableaux de budgets de l'association fluctuent constamment, se réajustent, et mettent l'équipe sur le qui-vive. Parfois la décision est prise de ne pas rémunérer les membres de l'équipe pour privilégier l'action collective et permettre à la structure de se développer. La coordination est au départ assurée pour l'équivalent d'un mi-temps, mais rapidement, elle évolue et débouche sur un pilotage à quatre. La forme associative n'est pas adaptée à l'évolution progressive de la gouvernance. Pour assurer une gestion désintéressée, le statut de Président empêche en effet de percevoir de l'argent demandant de trouver une équipe de responsables bénévoles. Même si certains remettent en jeu ces règles tacites, il est difficile, en situation de fragilité, d'assumer pleinement l'expérimentation d'une organisation hors norme. Pour stabiliser le fonctionnement, l'équipe tente à plusieurs reprises de salarier les quelques personnes cœur du projet (trois permanentes et un poste de régisseur du lieu), mais le manque de visibilité dû à l'instabilité des soutiens publics et privés n'a pas permis de mener au bout cette tentative. Au-delà de l'envie de consolider l'action collective, l'envie de se salarier corrobore l'envie de ne plus subir la concurrence et la vision libérale du travail en indépendant comme la décrit Menger dans son ouvrage *Portrait de l'artiste en travailleur*¹.

De manière générale, **la Cartonnerie** est un espace de questionnements sur les formes de travail actuels dans des secteurs professionnels (architecture, urbanisme, recherche, arts...) qui sont perçus comme concurrentiels, sclérosés et peu stimulants, et qu'il semble essentiel de réinventer. Le rapprochement avec la dynamique des Tiers lieux participe de cette réflexion. Mais le modèle de cohabitation d'indépendants ne satisfait pas non plus : comment trouver de nouveaux espaces de solidarité et de coopération, qu'ils soient internes au groupe, ou reliés aux autres acteurs du même champ ? Idéalement l'association pourrait devenir un espace d'entraide et de solidarité, et se doter de compétences spécifiques pour permettre au groupe de prospérer. Mais dans les faits Carton Plein devient un espace de précarisation et de grande instabilité ce qui amène aussi les membres de l'équipe à questionner leur place et le sens de leur engagement dans le projet et sur le territoire. Cette fragilité montre une difficulté à faire reconnaître la compétence collective de l'association et donc à légitimer des financements à hauteur des besoins de la structure.

1 – Menger
Pierre-Michel,
*Portrait de l'artiste
en travailleur,
Métamorphoses
du capitalisme,*
coédition Seuil -
La République des
idées, 2003.

Carton Plein a toujours vécu une sorte de “grand écart” entre les prestations réalisées par ses membres en tant qu’indépendants – sociologue, architecte, artiste, urbaniste – leur permettant de facturer des prestations pouvant aller jusqu’à 700 euros par jour, et ce que Carton Plein parvient à donner à ses employés permanents pour les actions réalisées dans le cadre de l’association. En cumulant plusieurs statuts, les membres de Carton Plein mettent à jour une certaine dévalorisation de l’action associative au profit de celle d’entrepreneurs libéraux. Le statut associatif induit-il chez les financeurs un non-professionnalisme ? Le fait de ne pas se situer dans le champ concurrentiel serait-il un gage de dilettantisme ? Pourtant le statut d’intérêt général ne garantit-il pas plus l’engagement des acteurs dans les missions confiées ? Comment légitimer ce positionnement collectif, pluridisciplinaire et local comme professionnel, expert et compétent ? Au fil du temps, l’association construira une grille tarifaire qui permettra de faire des choix plus facilement et aidera à défendre les compétences de la structure dans les différents contextes d’intervention.

Dans le champ de l’aménagement urbain, gravitent différents professionnels dont les statuts diffèrent : fonctionnaires publics, entrepreneurs ou libéraux, associations... Ces statuts n’impliquent ni les mêmes contraintes, ni les mêmes rémunérations, ni les mêmes postures de travail. L’association n’ayant pas de budget de fonctionnement et agissant au projet, il est difficile d’assurer des missions permanentes et de faire vivre au quotidien le **Laboratoire urbain**. Les réunions réalisées avec les acteurs du territoire, le montage de projet, la gestion du lieu ne trouvent pas de cadre de financements spécifiques. L’équipe s’épuise et n’arrive pas à répondre aux sollicitations constantes du territoire de plus en plus nombreuses. Le lieu est pensé comme espace ressource mais aucun cadre ne lui permet de répondre aux sollicitations qui demandent beaucoup de temps de travail (plusieurs réunions, la mise à disposition de ressources, le soutien à l’écriture d’un projet...). Carton Plein doit s’ajuster et trouver comment réagir au mieux, pour ne pas frustrer, fournir un conseil qui puisse alimenter son projet, mettre ses compétences au bon endroit pour co-construire un cadre spécifique. Dans l’ensemble le bénévolat et l’investissement individuel des membres du groupe permet d’assurer ce rôle bon an mal an. Mais parfois cela ne fonctionne pas. La logique économique – qui doit pouvoir trouver un cadre pour réaliser une collaboration – est difficile à comprendre pour des acteurs dont les rémunérations sont fixes et garanties.

« Sur les divergences en terme de budget de production, de logique de fonctionnement »

- × – Là sur cette sollicitation il y a eu une forme d’incompréhension, puisque quand on a associé Carton Maurice Desgoutte, Plein, on ne leur avait pas demandé de nous ficeler un projet, de le préparer de A à Z. Ce n’était pas ce qui était commandé ! Il y avait des idées très intéressantes dans ce que vous aviez écrit, le problème ce n’était pas sur le corps de projet... c’était plus sur la forme : il y avait un financement qui allait directement à Carton Plein et ce n’était pas vraiment le propos. On était en train de se battre pour avoir 2 francs 6 sous, parce que les collègues du collège ils n’ont rien, mais vraiment rien ! Nous on

apportait 900 € et c'était vraiment le seul budget qu'on avait, alors quand on voit arriver Carton Plein avec un budget de 8000 € avec plein de ramifications, c'était complètement à côté ! Là on a demandé un coup de main, on n'a pas demandé une prestation ! Je comprends que tout travail mérite salaire, ça c'est vrai, sauf qu'on a juste demandé quelques conseils ! C'est vrai que vous écrivez 10 pages il y a vraiment du boulot derrière ! Sauf qu'il y a une incompréhension sur les attentes de chacun. Moi je me dis : est-ce qu'ils se rendent compte que nous aussi on n'a pas de pognon ? Et quand on a des affaires comme ça, sur 900 € je vais payer au maximum les interventions avec les enfants ? (...) Donc là, ça a créé un premier décalage. Je te dis le fond de ma pensée, on s'est dit : ils sont dans quelle démarche **la Cartonnerie**, enfin Carton Plein ? (...) Quand vous me disiez : il faut démarcher le Conseil Général parce qu'on peut avoir des sous... moi je n'avais pas envie de taper 8000 € au Conseil Général pour un projet qui concerne au final même pas une classe, huit gamins ! Donc tu te dis même si on peut potentiellement l'avoir, c'est de l'argent public ! C'était surdimensionné. Alors je comprends que votre association elle a besoin pour vivre d'être vue, de faire du projet, vous avez besoin d'avoir un certain rayonnement, mais ce n'était pas le propos !

La forme associative permet de construire des cadres innovants et ne pas être dépendants des appels d'offre aléatoires, mais elle porte aussi son lot de contraintes. Entrer dans la complexité de l'écosystème local, coller au calendrier des demandes de subventions, inventer des cadres d'action, autant de défis qui demandent parfois plus d'énergie que les actions elles-mêmes. Il est donc difficile de trouver une vraie place, surtout lorsque l'on tente l'aventure de la transversalité et de la pluridisciplinarité. Les financements plutôt fragmentés de l'association induisent aussi un manque de transparence au regard des acteurs extérieurs. « Quel est le budget de Carton Plein ? » est une question récurrente. En effet, les cadres de financements sont multiples, les politiques publiques étant totalement sectorisées : droits communs, politique de la ville, urbanisme, art, social, économie, commerce, tourisme... L'association a du mal à être pleinement identifiée. Par exemple, la Direction de la Culture à la Ville de Saint-Étienne a été soutenue de manière exceptionnelle et à la marge Carton Plein alors même que, dans le même temps, l'association a été rapidement soutenue par la DRAC (Direction Régionale des Affaires Culturelles).

Par ailleurs, le fonctionnement économique des politiques publiques (notamment via les appels d'offres) et la raréfaction de l'argent public créent une réelle concurrence entre les acteurs qui nuit souvent aux projets collaboratifs. Carton Plein a ainsi fait le choix de ne pas répondre aux appels d'offres, de se distinguer des cadres de travail conventionnels et d'asseoir sa légitimité par son ancrage local... Si le dossier "Carton Plein" passe par dix bureaux différents au sein de la municipalité, c'est bien que l'action imbrique différents enjeux : social, culturel, éducatif, économique, urbain... Carton Plein revendique une approche globale, éco-systémique, non sectorisée.

Ce sont des soutiens privés qui ont permis de se dégager par moment des finances locales et de tenir dans le temps. Le mécénat est une part importante du budget de Carton Plein puisqu'il représente 30 000 € en 2015 – soit l'équivalent du budget accordé par l'EPASE pour un an d'étude urbaine et un mois d'activation des rez-de-chaussée vacants du quartier Jacquard. Ce mécénat privé a permis de garantir la trésorerie

nécessaire pour pallier la mise en paiement tardive des subventions qui sont versées pour la plupart à réalisation ou selon un calendrier expansé. Cela a représenté une forme de liberté pour l'association.

« Un manque de transparence sur les questions financières problématique »

×

Lise Serra, architecte et
chercheuse, secrétaire de
l'association Carton Plein

– Les questions financières, en grande partie non dites, sont souvent sources de questions dans le groupe et en dehors du groupe. Qu'est-ce que les uns disent des autres ? Au moment de la Biennale par exemple, j'ai entendu dire que l'étude sur les rez-de-chaussée avait été financée par l'EPASE à hauteur de 30 000 €. « Comment ça se fait qu'ils ont 30 000 € ? » J'ai entendu des choses sans savoir d'où ça vient et où ça va. Il me semble que quand d'autres associations demandent 1000 € c'est beaucoup ! Ils ont des bouts de ficelles pour leurs actions ! Ensuite, dans le quartier Jacquard où les gens n'ont pas 1 000 € sur leur compte en banque, ça crée encore des décalages ! Si on parle d'argent, ceux qui habitent en face du **B.E.A.U.** peuvent se dire « les gens sont payés pour foutre le bordel dans la rue » en quelque sorte.

Alors quelle légitimité par rapport aux actions publiques ? Comment on fait la ville ? Avec quel argent ? Pour le mettre où ? Je trouve cela passionnant ! (...) Personne ne cherche à démêler et à comprendre comment est réparti l'argent. Il n'y a pas d'études concrètes. Cela ne paraît pas assez important et mériterait d'être approfondi. Alors il n'y a que les envies qui restent motrices, et aussi comment en tant que citoyen j'ai envie de m'investir. Mais on ne débat pas vraiment de l'emploi des fonds publics.

« La difficulté pour les pouvoirs publics à appréhender le projet »

×

Nathalie Arnould,
responsable des liens
territoires Cité du design,
design manager Ville de
Saint-Étienne

– Ce que l'on vous reprochait un petit peu, enfin c'est un fait je le comprends, pour moi ce n'était pas un problème, c'était le côté universitaire. Cela fait peur, parfois. C'est vrai que ça a été difficile pour beaucoup de comprendre qui vous étiez. Et puis aussi est-ce que vous étiez autonomes ou pas autonomes ? Est-ce que c'était vraiment une association ? La jonction avec l'EPASE parfois était quand même... elle questionnait quoi ! Après, moi je trouve cela, au contraire, très intéressant ! Mais voilà, cela a été aussi quelque chose qui posait question.

Et puis je pense que pour pour les Politiques, pour beaucoup de gens de la Ville, on est restés dans de l'expérimentation. C'est-à-dire vous êtes sur un terrain depuis 5 ans et concrètement le terrain est toujours une friche ! C'était bien, cela a généré de l'animation, des festivités, une émulation dans le quartier... Mais - et hélas ce n'est pas de votre faute - mais ça aurait pu aller plus loin ! Le projet urbain d'une ville, cela dure combien de temps ? C'est-à-dire qu'à un moment donné, est-ce que l'EPA ou la Ville doit vous donner les moyens de mettre en place quelque chose réellement ? Ou est-ce qu'il faut que je ne sais pas... En tout cas il y a une espèce de flou là ! Certes c'est de l'expérimentation : mais est-ce que cela va durer longtemps comme ça ? avec des interventions éphémères dans l'espace public ? est-ce qu'on pourrait pas vous donner les moyens de... je sais pas... de créer un jeu si vous voulez, d'y aller réellement quoi !

La question de la reconnaissance et de la légitimité donnée à Carton Plein dans le champ des politiques publiques mais aussi du côté de la société civile reste donc en perpétuel mouvement. Les relations en dent de scie avec les partenaires locaux comme l'EPASE ou la Ville en sont une bonne illustration. Il n'y a pas de permanence et cette indétermination est difficile à gérer pour l'acteur associatif en situation d'insécurité. Pourtant, les temps d'échange avec ces partenaires sur les cadres possibles de conventionnement sont nombreux, mais débouchent rarement sur des accords concluants. Carton Plein se situe à un endroit presque ambigu : entre délégation de service public, action auto-organisée et militante, et dynamique entrepreneuriale, ce qui rend sans doute l'action peu lisible. Cette posture du dedans/dehors – dont nous avons déjà parlée – est à la fois fructueuse et peu transparente, surtout dans des mondes où l'argent demeure tabou.

« Un cadre de financement fuyant »

×

Stéphane Quadrio,
Directeur de
l'Aménagement, EPASE

Tout ce concentré d'innovation, de choses qui s'inventent en marchant n'a pas forcément trouvé écho, et parce que peut-être on a pas su le vendre comme tel, je veux dire ça n'a pas été conceptualisé à l'avance, ça s'est fait sur le tas. Du côté des services techniques, on n'a pas trouvé de conjonction des astres très favorable pour bénéficier d'un accompagnement... je dirai même pas (un accompagnement) financier de l'association, parce qu'à partir du moment où on vous positionne comme une sorte de médiateur du projet urbain et bien c'est l'aménageur qui finance. C'est le bilan de l'aménagement qui finance, c'est la concertation, la com... et ce n'est pas du droit commun. Mais du coup il faut être au cœur du projet urbain, ça ne peut pas être à la **Cartonnerie**, ou alors, ou que vous ne vous épuisez pas avant que le projet urbain commence.

La question de l'argent fait apparaître celle de la légitimité à intervenir. Ces projets hybrides peuvent être perçus comme formes foisonnantes, hybrides, innovantes et souples et représenter beaucoup de valeur, ou être mal identifiées et être considérées comme hors du prisme de légitimité. Les approches telles que celles développées par Carton Plein viennent d'une certaine manière pallier certains dysfonctionnements de l'action publique : trouver un local pour un projet, aider l'école à repenser son seuil, penser l'inscription de la bibliothèque dans le quartier, imaginer de nouveaux services de proximité pour les personnes âgées isolées... Cette fonction de mise en lien, d'ensembliser, d'écouter du territoire, ne peut être portée uniquement par une dynamique associative et citoyenne, elle doit obtenir la reconnaissance des pouvoirs publics en terme de financements et de légitimité à agir.

En définitive, existent-ils des cadres de financements publics possibles pour ce type de dispositifs ? La prise en compte globale et systémique des problèmes urbains peut-elle être soutenue et sous quelle forme ? La pluridisciplinarité et l'hybridité seront elles toujours accompagnées à la marge des dispositifs sectoriels plus classiques ?

Pourquoi l'EPASE ne parvient-il pas à créer un cadre de travail permanent et vertueux ?

Comment changer de paradigme pour permettre aux institutions publiques de sortir plus facilement de l'immobilité des cadres existants pour favoriser l'expérimentation ? Dans le cadre de projet d'aménagement urbain d'envergure, comment penser une redistribution des richesses et des pouvoirs ? Quelle valeur accorder à l'expérimentation ?

Alors combien ça coûte ?

CP/TU/EPA :
- Bilan des actions

de développer
isode précédent.
territorial et



République Française
Ministère de l'Énergie



Chrysalide



Les
Résidents.

Réseau
National

- Réseau International

AVRiC

jour
ATELIER
AVEC
TENAIRE

- sol
- coin compost à réinstaller.

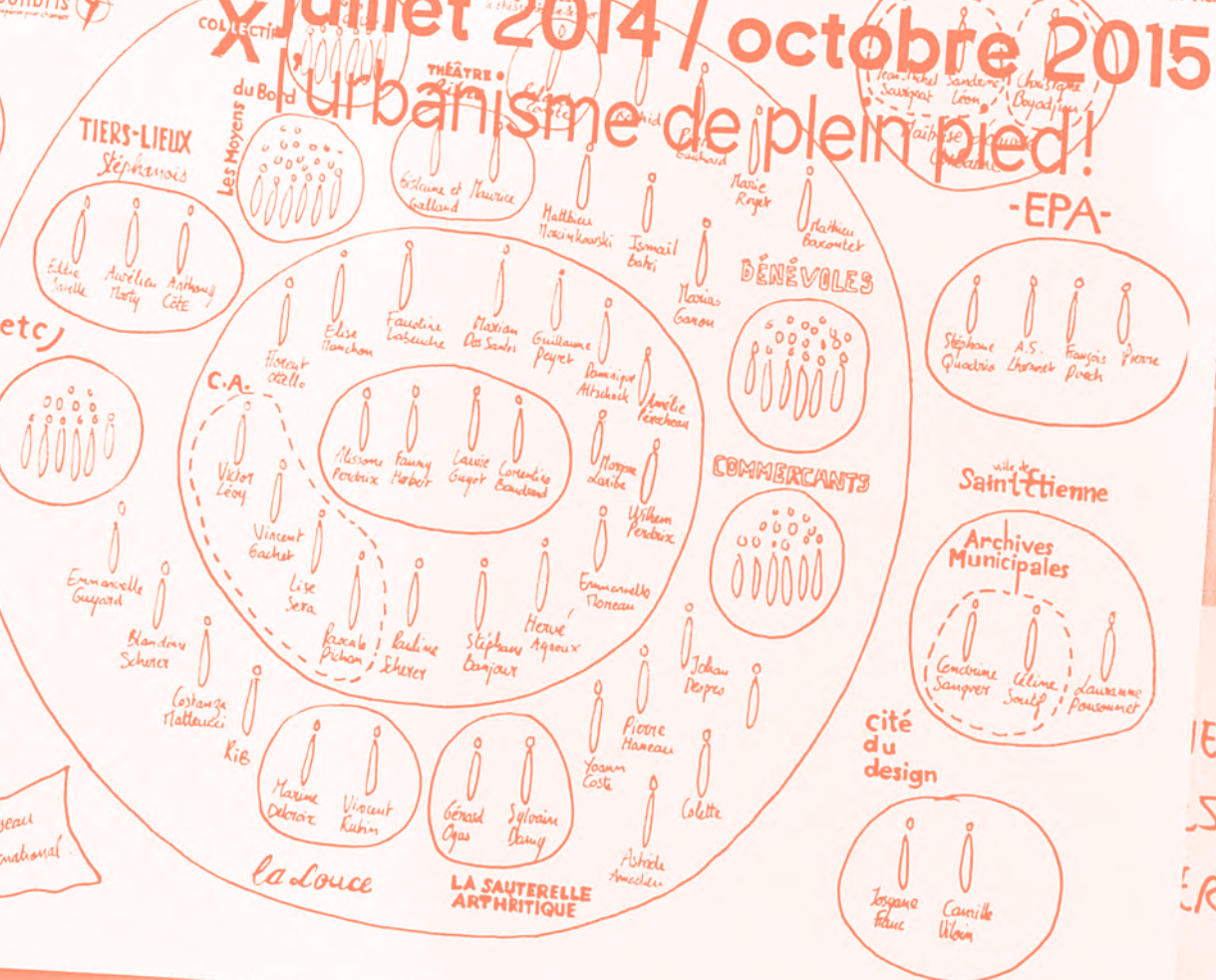
VSE
② palissades sur arches

Colibris

juillet 2014 / octobre 2015

Urbanisme de plein pied!

ATELIER DE VILLE EN VILLE

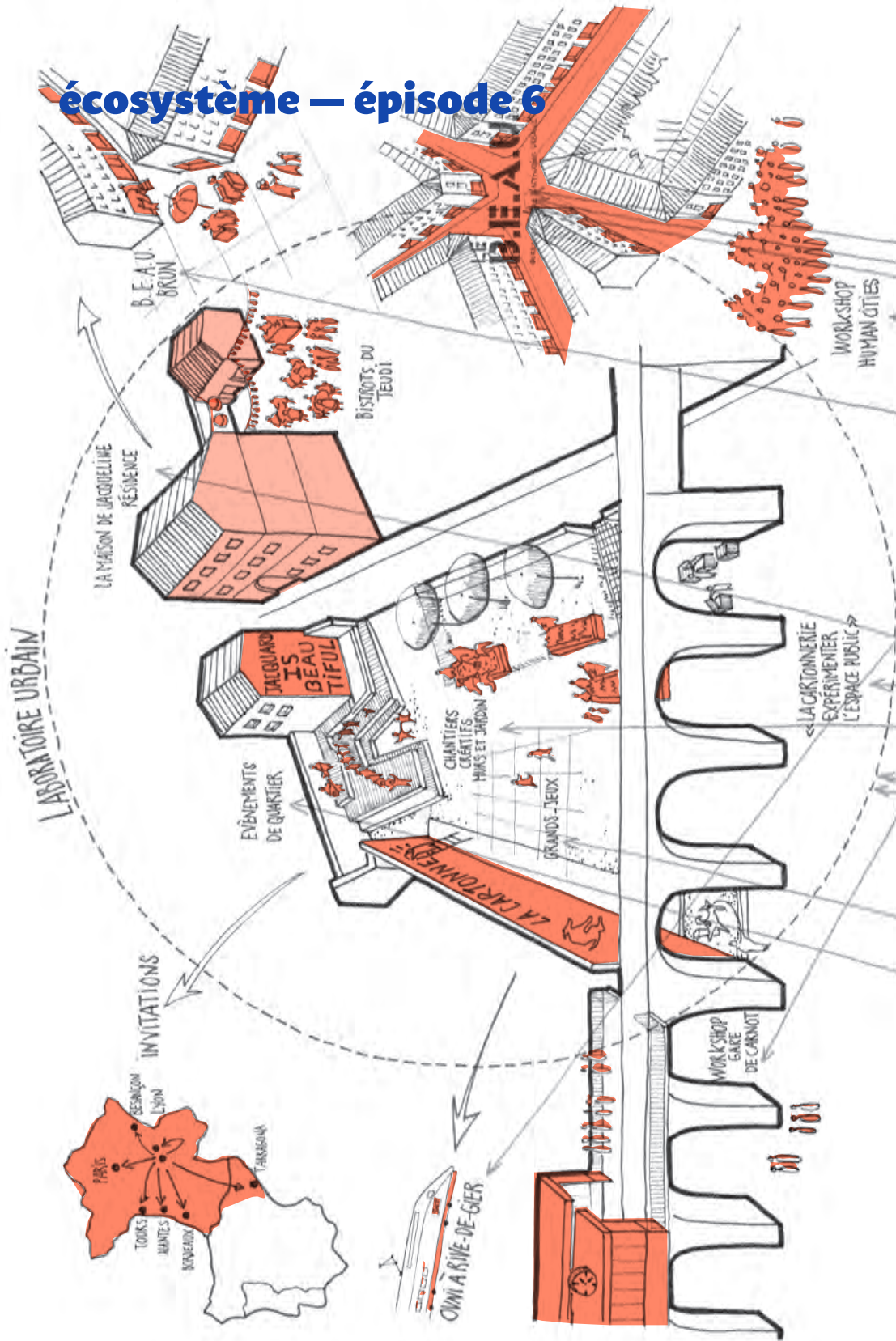


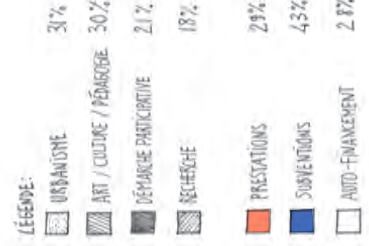
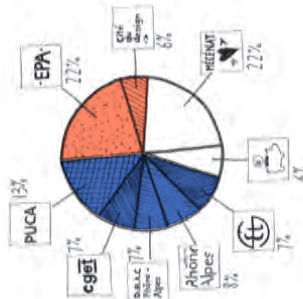
jeu national

IEC
S
ER

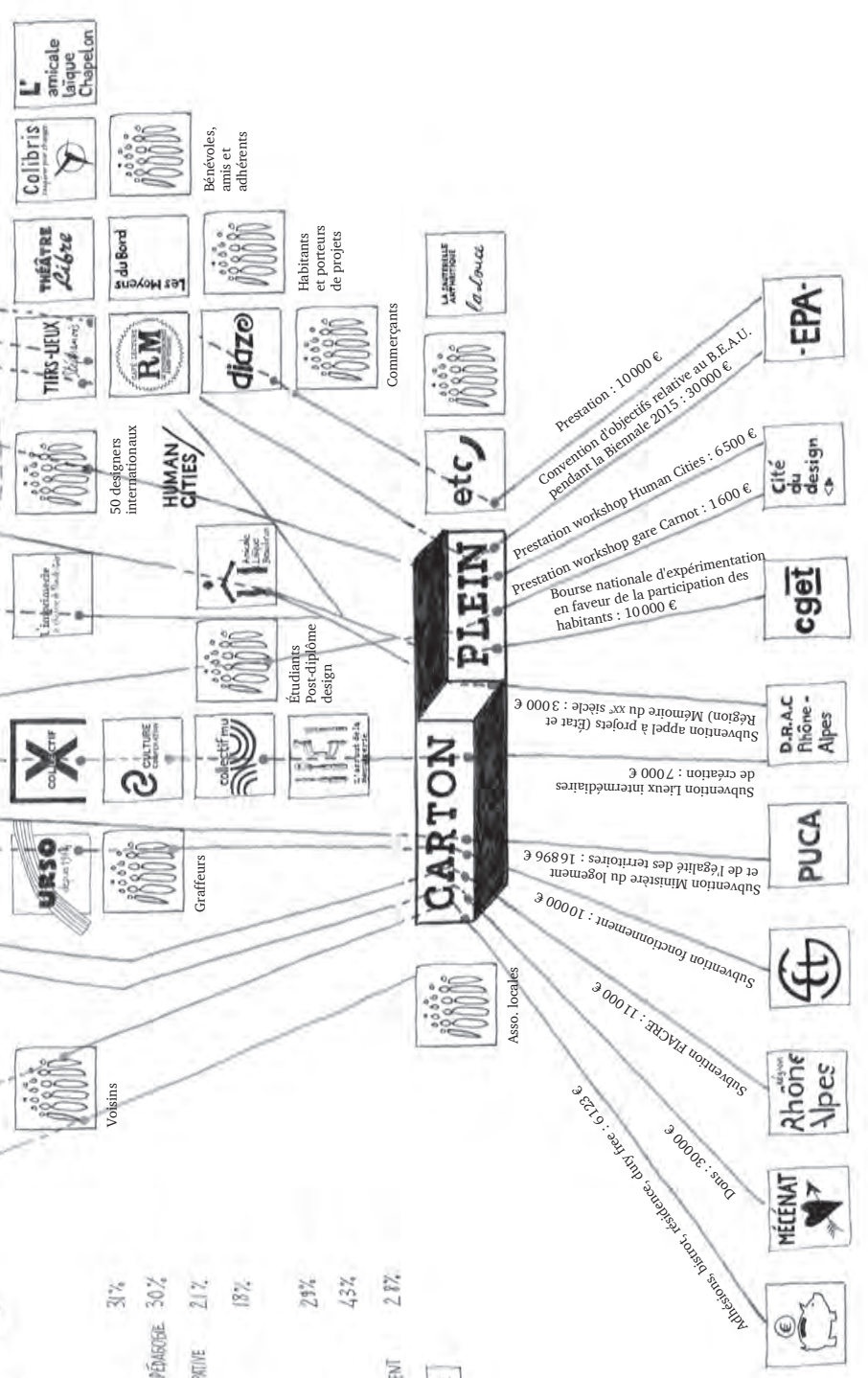
MAI

écosystème — épisode 6





TOTAL : 132 120 €



Electrocartogramme — épisode 6



SEPTEMBRE

OCTOBRE

NOVEMBRE

DÉCEMBRE

JEANVIER

FÉVRIER

4 – 12 septembre : Construction des parcours “Sainté par ses boutiques” et de la scénographie de l’Office de Voyage Naturellement International

4 septembre : Atelier théâtre avec les artistes du collectif X pour “Sainté par ses boutiques”

8 septembre : Chantier d’embellissement de la résidence du **45 rue Étienne Boisson** par l’équipe “Marie-Claire Idées” de Carton Plein

11 septembre : Atelier de recherche-action avec Pascal Nicolas le Strat et Pauline Scherer, sociologues venus de Montpellier

11 septembre : Assemblée Générale Carton Plein

18 septembre : **Bistrat du jeudi** autour de lectures de textes sur la ville organisé par Carole Dailly, auteure stéphanoise

20 et 21 septembre : Journées du patrimoine, l’agence **OVMI** propose le tour “Sainté par ses boutiques” en installant son agence sur la place de l’Hôtel d’Arle

23 septembre : La **Rue banc**, prototype du BTS Honoré d’Urfé est démontée par les services techniques de la Ville de Saint-Étienne

26 septembre : “La recherche expérimentation comme outil de capacitation citoyenne?”, séminaire au centre Max Weber avec Estelle Vanwanbeke de Bogota

27 septembre : Accueil d’un artiste de l’Assaut de la menuiserie en résidence pour une semaine

7 – 9 octobre : “Agir dans la complexité”: formation de l’équipe à l’entraînement mental, par Julie Champagne du CREFAD Loire

13 octobre : Chantier et sensibilisation compostage autour des bacs de la **Cartonnerie** par Sara Vandermersch, maître-compositière

16 octobre : Sortie de l’Atlas des espaces publics stéphanois à l’Université Jean Monnet

1^{er} novembre : Arrivée en service civique de Elise Manchon, artiste, ancienne étudiante Master Espace Public

3 novembre : Après une tentative d’élargissement de la gouvernance de l’association, le pilotage se resserre à 4 : **COMMENT CONSTRUIRE L’ACTION COLLECTIVE ?**

4 novembre : Rendez-vous avec l’EPASE et la maîtrise d’œuvre urbaine du quartier Jacquard pour leur présenter le projet du **B.E.A.U.** dans le cadre de **Sainté itinéraires croisés**

5 novembre : Rencontre au Paradoxe avec l’association club de foot pour imaginer la transformation de leur lieu et envisager un **Tous Déhors!**

8 novembre : “Assises de la participation” organisée par la nouvelle équipe municipale, l’intervention de Carton Plein est annulée au dernier moment

8 novembre : Intervention dans le cadre des Fabriques de sociologie à l’Université Paris 8

18 novembre : **Chantier créatifs** autour des murs de la **Cartonnerie** “La mosaïque est l’ancêtre du pixel”

26 novembre : **Marche mensuelle Sainté itinéraires croisés** et lancement du parrainage de boutiques

1 – 4 décembre : Workshop #1 de préparation du **B.E.A.U.**

4 décembre : Présentation du projet dans le cadre des **CaféLaboQUARTIERS** du CR.DSU à la Cité du design

8 décembre : Parution de l’article du Monde “À Saint-Étienne, le centre-ville miné par la pauvreté” qui suscitent de nombreuses réactions dont #Stéphanoisfiers

9 décembre : Apéro-rencontre informelle avec les graffeurs du site

16 décembre : **Chantier créatif** murs “bombes de peinture” à la **Cartonnerie**

17 décembre : Intervention à l’Institut Français d’Urbanisme

18 décembre : Destruction de l’ilot Grand Gonnat au bout de la rue Étienne Boisson

20 décembre : **Marche mensuelle** dans le quartier dans le cadre de **Sainté itinéraires croisés**

janvier : Plantation de pensées dans les bacs du **Jardin expérimental** par des jeunes avec l’AGASEF

6 janvier : Récupération de copeaux de broyat d’une entreprise privée au travail dans la rue voisine pour la “canisette royale” de la **Cartonnerie**

13 janvier : Distribution des tracts et entretiens avec des commerçants du quartier autour du **B.E.A.U.**

20 janvier : **Marche mensuelle Sainté itinéraires croisés**

26 janvier : Arrivée en stage de Florent Orello, chorégraphe et étudiant à l’École d’architecture de Bordeaux pour 1 mois

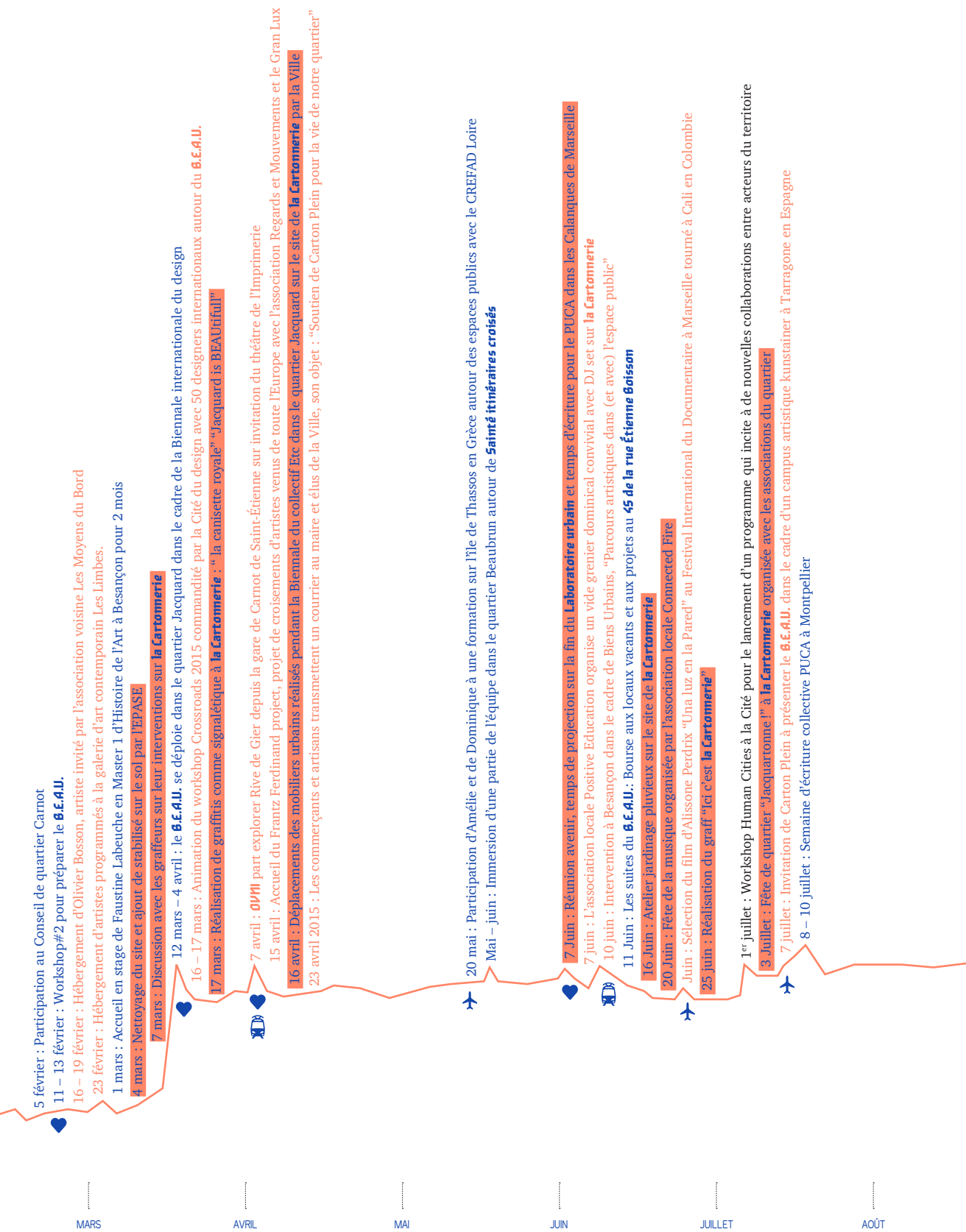
27 janvier : Rassemblement des forces en présence ! Réunion avenir de la **Cartonnerie** avec les habitants et complexes

1 – 3 février : Chouette Chevêche, retraite en équipe restreinte pour penser la suite de Carton Plein acter la fin du **Laboratoire urbain**

3 – 5 février : Résidence du Collectif MU, repérages dans la ville dans le cadre du projet espace public et arts numériques en partenariat avec Culture et coopération

3 février : Participation au Conseil de quartier Jacquard





dialogue — épisode 6

comment c l'action col

– Après une tentative d'élargissement
de la gouvernance de l'association, le
pilotage se resserre à 4

construire collective?

L'histoire de Carton Plein est celle de la construction d'une action collective, dans tout ce que cela peut avoir d'irrégulier, de complexe, de décevant et d'euphorisant. Carton Plein est particulièrement caractéristique de ces dynamiques de groupe qui s'instituent et se destituent continuellement, dans un éternel mouvement politique. Le politique est ici entendu en tant que « *manière de fabriquer le monde commun* » en référence au philosophe Bruno Latour. Celui-ci défend l'idée selon laquelle le monde est par essence pluriel et que le monde commun n'est pas donné en soi mais reste à composer et à recomposer en permanence. Pour lui cette composition est l'objet des arts politiques, « qui doivent hésiter, tâtonner, expérimenter »¹.

La vie du groupe Carton Plein renvoie à une recherche de commun, dans une double dynamique : agir en commun et agir le commun, en référence aux travaux du sociologue Pascal Nicolas – Le Strat.

Nicolas-Le Strat Pascal, *Agir en commun / agir le commun*, article paru sur le Blog du commun <http://blog.le-commun.fr>, 2014.

« Un même questionnement émerge aujourd'hui, avec une forte acuité politique, dans les champs du social, de l'art, de la recherche en sciences sociales, du soin ou encore de l'urbain, et il concerne de nombreux collectifs militants et/ou professionnels engagés dans une critique des formes dominantes de vie et d'activité. Cette question est celle d'un travail du commun, à savoir la capacité d'un collectif d'artistes, de militants, d'intervenants sociaux ou de soignants à agir sur le commun, sur la vie en commun, sur les ressources dont nous disposons en commun. (...) Cette notion renvoie à un agir égalitaire et démocratique sur nos affaires communes ».

1 – Latour Bruno, Il n'y a pas de monde commun : il faut le composer, IN « Du commun au comme-un », revue *Multitudes* n°45, 2011.

Ce dernier nous invite à interroger les manières « d'agir le commun », autour de trois enjeux. Tout d'abord « l'agir en commun » qui concerne la manière dont on fait collectif, « la constitution du commun » qui est relative à ce qui nous réunit, à ce dont nous disposons en commun, et enfin, « le travail du commun » qui renvoie à ce que nous pouvons faire pour développer ce commun et renforcer sa dimension émancipatrice. Pour lui, la fabrication du commun interpelle les manières de « faire politique », notamment dans les pratiques collectives, même si celles-ci semblent en apparence fabriquer « tout autre chose que du politique ». C'est cette dimension du projet que nous souhaitons ici interroger à l'épreuve de l'expérience Carton Plein : l'action collective comme succession de faits, d'événements, d'arrivées, de départs, de coopération, d'opportunités et de décisions, et l'action collective comme manière d'être au monde et de faire le monde².

2 – Ce questionnement a été ponctuellement travaillé par le groupe lors d'ateliers de recherche-action animés par Pauline Scherer, sociologue intervenante.

Agir en commun : faire groupe

Le collectif ne se décrète pas, il se construit, notamment par l'expérience vécue ensemble, par la circulation d'affects, par l'invention et la mise en œuvre de dispositifs et d'artefacts. C'est ce que David Vercauteren nomme « la micro-politique des groupes »³. Chez Carton Plein cette micro-politique s'inscrit dans la pluridisciplinarité, dans l'occupation progressive d'un lieu, dans la réalisation d'actions et dans les variations géométriques du groupe. Le projet s'est constitué comme un espace de rencontres entre différentes personnes réunies autour d'un désir fort de pluridisciplinarité, marque de fabrique d'une formation universitaire, le Master Espace Public de Saint-Étienne,

3 – Vercauteren David, *Micropolitiques des groupes, pour une écologie des pratiques collectives*, Édition Les Prairies ordinaires, 2011.

dont beaucoup sont issus. Avec ce désir de coopération et d'hybridation, l'intention est aussi de permettre l'accès au projet à des personnes de différents milieux sociaux et de différentes générations.

Pour les initiateurs de Carton Plein, le défi de la pluridisciplinarité est aussi celui de tendre vers la transdisciplinarité : aller au-delà de chaque discipline réunie et créer, par leur mise en dialogue, quelque chose de nouveau qui ne peut se ramener à la somme de celles-ci. Cette recherche de transdisciplinarité implique une compréhension du langage de l'autre et une forme d'auto-analyse (« mes propres compétences, mes envies ») qui constituent un terrain propice à la constitution du groupe et à la fabrique d'un commun. Les efforts de traduction des uns et des autres pour faire dialogue entre art, architecture, design, urbanisme et sciences sociales, « font collectif ».

Sur le terrain d'expérimentation que constitue Carton Plein, chacun prend sa place, se révèle aux autres et à lui-même. C'est l'action qui permet de prendre place, pas une assignation préalable en fonction d'un parcours ou d'un diplôme. Au sein de Carton Plein, on ne trouve pas de poste établi ni de fiche de poste. Les compétences sont plutôt révélées dans l'action : Amélie rédige et met en page les dossiers de subvention, Corentine conçoit les fameux « gif animés », Stéphane s'occupe de la cuisine, Fanny anime les ateliers, Laurie fabrique des schémas, Ali confectionne les costumes, Dominique anime les discussions en anglais... La recherche de complémentarité, la transversalité, le mélange des genres, l'intensité des rapports humains, la non segmentation du travail, brouillent les frontières de l'intime et du professionnel... et vient régulièrement interroger le positionnement des membres : « quand je joue au foot sur le site avec les enfants, ou quand j'embarque le public dans un parcours loufoque, suis-je encore sociologue ou architecte ? ».

Le groupe se compose, au fil du temps, avec différents cercles d'implication, faisant émerger un nouvel écosystème. Fondateurs, permanents, résidents, étudiants, stagiaires, intervenants ponctuels, partenaires, habitants, acteurs, locaux, pairs... L'action collective ne gomme pas les différences de statuts et la négociation des places reste incontournable.

Le dialogue pluridisciplinaire, tout comme l'accueil de nouveaux membres dans le projet ne vont pas de soi et font émerger la question des valeurs : valeurs à partager ? valeurs communes ? valeurs à faire émerger ? Le défi de la pluridisciplinarité et de l'hétérogénéité du groupe induit une sorte de flottement à la fois inquiétant et stimulant sur le plan de l'identité du collectif et sur celui du commun à créer. Il s'agit d'une approche complexe, dont l'expérience est parfois difficile à transmettre aux nouveaux arrivants. Les nouvelles arrivées sont fréquentes et toujours assorties d'un temps de flottement, parfois inconfortable et consommateur de temps pour les membres « historiques ». Les nouveaux arrivants viennent bouleverser et interroger le fonctionnement du groupe. La force de l'action collective se révèle dans les temps forts, dans le « faire », dans le partage du lieu, et ses faiblesses dans l'après-événement, dans les temps de prises de distance...

« Entre intensité et vide, la fluctuation de l'énergie collective »

× Dominique Altschuck, psychologue du travail investie dans Carton Plein

– Je suis arrivée en stage en février 2013. Ma mission devait se dérouler dans une autre structure mais elle s'est annulée à la suite de complications. Donc je me suis retrouvée téléportée, embarquée dans l'association Carton Plein, cela sans avoir de rôle précis parce que ce n'est pas ce qui était prévu à la base. Mais c'est bien tombé puisque c'était au moment de la Biennale du design en mars 2013. Tu te retrouves dans un espace de foisonnement intense, un joyeux bordel où au départ tu es 4 ou 5 personnes dans l'association et tout d'un coup tu es 10, 20, 30 personnes... autour d'un projet dont tu n'arrives pas très bien à cerner les objectifs et les contours... C'était un domaine que je ne connaissais pas du tout. Donc j'avais plutôt un rôle de renfort sur ce qui se passait, c'est-à-dire que je filais des coups de main à des personnes qui en avaient besoin. J'ai pas mal accompagné l'accueil des étudiants belges qui étaient venus faire un workshop. Du coup c'était une période où... Wahou! Tu fais mille choses en même temps, tu es à la fois en train de cuisiner, de rédiger un truc, il y a quelqu'un qui vient te demander un marteau... Tu ne comprends pas trop mais c'est super intense!

Après cette période, c'était le calme après la tempête. Je pense que l'équipe avait donné trop d'énergie pendant un mois d'événement et en amont aussi, et s'est peut-être un peu épuisée. Du coup vous aviez besoin de prendre du recul je pense. Donc on s'est retrouvés avec Quentin et Damien, les deux autres stagiaires, tous les 3 dans cet immense immeuble du 45 rue Étienne Boisson, à se demander ce qu'on faisait là! En plus c'était un moment où l'équipe se questionnait pas mal sur ses actions, sur la suite de l'association etc... C'était compliqué parce qu'on se rend compte que quand le groupe va bien ou va mal, cela a un impact direct sur les autres personnes. Le collectif c'est à la fois une force énorme, mais aussi ça peut être une fragilité. La difficulté du fait de travailler en collectif, c'est que tout est lié!

« Sauter dans un train en marche »

× Benjamin Coudol - graffeur, investi dans Carton Plein

– La première fois que je suis venu à la Cartonnerie, c'était sans du tout connaître le lieu ni les gens qui s'en occupaient. Je suis venu avec un œil de graffeur entre guillemets débutant, qui cherche un endroit pour s'entraîner tranquillement sans se faire embêter ou déranger. Un endroit où on avait le droit de peindre plus ou moins ce qu'on voulait. C'est comme ça que j'ai découvert l'endroit. Je ne dirais pas que c'est un manque de communication de la part de l'association, mais c'est juste qu'à ce moment là je n'étais pas assez ouvert et curieux pour me demander qui se cachait derrière ça, pour me demander qui avait mis en place ce lieu, pourquoi c'était là... étant donné la situation un peu délicate du graff, comment cela se faisait que la Ville laissait un accès aux graffeurs assez libre? Les choses se sont faites assez doucement, je suis allé peindre régulièrement à cet endroit parce que c'était à côté de chez moi et que j'aimais bien le lieu, et que je savais que je ne serai pas embêté là-bas. Quoi d'autre? Pendant un moment, je ne me suis pas vraiment demandé quelles initiatives il pouvait y avoir sur ce lieu autres que le graff. La toute première personne que j'ai rencontrée de Carton Plein, c'est Hervé, le conteur si je ne me trompe pas. Lui, il m'a interpellé parce qu'il a un côté fou entre guillemets, pas du tout péjoratif pour moi mais il n'a pas sa langue dans sa poche et il est surtout très curieux. C'est la première personne qui m'a parlé, de tout et de rien, sans forcément me parler de la peinture que j'étais en train de faire. À ce moment-là je ne savais pas vraiment qu'il faisait partie de Carton Plein. Vu que la rencontre avec cette personne m'a un peu intriguée, je suis allé sur le site pour voir les photos,

pour voir depuis quand cela existait et ce qu'il y avait eu depuis que cela existait. J'ai alors commencé à voir des photos du début du chantier avec les murs encore propres, les graffs qui avaient été faits sur fond orange par des graffeurs très forts techniquement qui étaient venus des 4 coins de la France on va dire. Là, j'en ai appris un petit peu plus, j'ai plus ou moins compris qu'il y avait du monde dans l'association, qu'il y avait des gens qui venaient de partout que ce soit des étudiants, des gens un peu plus âgés, des gens du quartier, de toutes professions.

Les valeurs de Carton Plein se révèlent et se fabriquent au fil du projet. Au départ l'intention n'est pas spécialement revendicative en termes de "fabrique collective de la ville". Cette dimension est venue au cours du projet, dans l'action, dans la réflexion, dans le dialogue, dans la recherche d'un langage commun en éprouvant la pluridisciplinarité. On peut d'ailleurs observer que c'est seulement au moment du cinquième épisode que Carton Plein travaille concrètement sur la définition de son objet.

La constitution du commun : ce dont nous disposons, ce qui nous relie

Les membres de Carton Plein partagent un territoire de vie et de projet, un ancrage, à Saint-Étienne avec un certain attachement à cette ville (avec ses spécificités : de la place pour agir, une ville populaire, cosmopolite...) conjugué à une envie de la voir évoluer.

Ils partagent surtout un lieu qu'ils décident de gérer comme un "commun" en conjuguant des ressources – l'espace public de **la Cartonnerie** et la **Maison de Jacqueline** –, une communauté – l'écosystème Carton Plein – et des règles sociales.

Ces règles sont relatives à l'organisation collective (qui fait quoi? qui décide de quoi?) et à ses artefacts : planning, affichage, signalétique, temps de réunion... Les tentatives sont multiples. Le groupe entre dans la complexité de gérer et de réguler des implications très fluctuantes, une grande variété de tâches et des degrés divers d'importance, d'urgence ou de prestige... Le ménage reste encore la fonction la plus difficile à réguler et à organiser! Pour autant, le **Laboratoire urbain** se structure et l'outil de travail collaboratif devient de plus en plus opérationnel.

« Un lieu ressource pour s'ancrer sur un territoire »

×
Amélie Pérocheau, anthropologue investie dans Carton Plein

– À la fin du Master je voyais **la Cartonnerie** comme une entrée possible pour travailler sur le territoire alors que je ne savais pas encore ce que j'allais faire de ma vie professionnelle ou de mon futur. Je ne savais pas si je restais à Saint-Étienne ou autre; mais pour moi **la Cartonnerie** c'était comme une nébuleuse de possibles. Plein de choses très différentes, que ce soit du simple bricolage, de l'atelier couture... Je savais qu'il y avait un endroit-outil où il y a pas mal de choses à disposition : du papier, des crayons, c'est bête mais... on peut se retrouver facilement pour créer. Et en même temps c'est un lieu où tu sais que tu vas croiser des gens qui vont te parler... Je vous voyais comme cela : vous avez toujours mille projets en même temps, vous avez toujours un ancrage au territoire qui fait que quand on vous croise on apprend toujours plein de choses « Ah tiens tu sais ce qui se passe dans

tel projet à tel endroit?». Je me suis donc rendue compte que pour s'inscrire sur le territoire c'était un lieu ressource. (...) Du coup pour moi intégrer **la Cartonnerie** c'était un pas de plus : c'était avoir un bureau dans le lieu. Parce que dans le lieu il y a toujours ces deux côtés : il y a le cerveau et à côté quelque chose de plus terre à terre, la vie quotidienne. Mais s'il n'y a pas la vie quotidienne il n'y a pas le cerveau. Le service civique c'était le côté terre à terre, c'était avoir un vrai bureau, du coup faire partie d'une organisation collective. Que ce soit bête et méchant mais comment on mange en groupe ? comment on se réunit ? Les repas le midi c'est pour moi la base de tout groupe qui essaie de travailler ensemble. C'est les moments vraiment informels où on sort la tête de notre bureau et où on va parler de nos différents projets et c'est là où se tissent des sortes de relations. Il y a plein de choses qui s'y jouent. Il y a le côté plus personnel où on va parler de nos événements de vie mais qui vont influencer sur le côté professionnel, des idées de projets ou autres. La cantine c'est un lien fédérateur. S'il n'y avait pas ça, ça ne se serait pas passé de la même manière !

« Un espace de travail stimulant à l'aspect buissonnant »

×

Hervé Agnoux, artiste
comédien, poète, résident
investi dans Carton Plein

– À l'époque j'avais mon atelier au même étage que le Collectif Etc. C'était dans le domaine artistique et urbanistique une source d'échanges permanents dans un contexte sans enjeu. (...) Je leur disais bonjour, je les regardais construire leurs trucs... J'ai besoin de beaucoup de familiarité dans le rapport avec les gens, dans le quotidien, pour avoir des idées, des thèmes, pouvoir réfléchir. Il ne se passait pas grand chose de plus qu'une sorte de respect mutuel dans ce que je faisais ou ce qu'ils faisaient. Je sais bien que beaucoup de gens classent les choses en important / pas important, alors que moi c'est plus compliqué que ça, d'autant plus à **la Cartonnerie**, je vois plutôt les choses dans un aspect buissonnant où il apparaît des choses qui se passent et se répondent les unes les autres. C'est ce qu'il y a eu d'intéressant à **la Cartonnerie**, cet aspect bourgeonnant et buissonnant, qui est plus intéressant que les moments forts qui ont valorisé ou validé un projet urbain, une vision urbaine du moins, mais même dans ces moments forts ce qu'il y avait d'intéressant c'était cette sorte de jaillissement permanent. Celui-ci est provoqué par beaucoup de travail, il n'est pas forcément spontané, mais il est en lui-même porteur d'envies que d'autres puissent participer à ce mouvement. Les moments forts intéressent les gens aux moments forts, mais après ils s'en vont... Ce qui fait qu'ils s'impliquent, c'est plus qu'il se passe toujours quelque chose, on fait des rencontres sympathiques et permanentes.

Dans ce processus de fabrique du commun, dans cet "espace laboratoire" de la ville et du collectif, l'action se réengage en permanence. Le groupe invente des outils pour générer une dynamique toujours plus ouverte et enrayer le risque perpétuel du "retour à l'ordre", du resserrement des instances de décision. L'ouverture du lieu en termes d'accueil en résidence, d'organisation de réunions, de bureau partagé... en témoigne.

De la même manière l'espace public temporaire (**la Cartonnerie**) est continuellement interrogé en regard de son ouverture et de son accessibilité (physique et symbolique) au territoire et à ses habitants. Au-delà de l'intention, quelle attention est portée à cet enjeu majeur ? Comment renouveler les publics, instituer de nouvelles connexions, de nouvelles coopérations, de nouvelles implications ?

Pour constituer le commun, “faire pour faire” ou “faire à tout prix” ne se révèle ni stimulant, ni efficient. Par contre “faire avec” (les habitants, les acteurs locaux, les associations du quartier, les services de la ville, les enfants...) semble beaucoup plus fructueux. Cela permet de semer des graines de transformations, qui si elles ne feront bouger les choses que plus tard, fertilisent un terrain propice au commun. Le projet du **B.E.A.U.** symbolise ce changement de posture.

« Le B.E.A.U., comme espace de créativité et d'expression collaboratif »

×

Cédric Bouteiller,
architecte membre du
Collectif Etc

– Pour le **B.E.A.U.**, il y a eu les deux workshops de préparation. La première fois j'étais complètement submergé par la somme d'enjeux, d'intentions que vous accumuliez. C'était hyper impressionnant! Je me suis dit ce n'est pas possible elles vont au casse pipe! Recenser, diagnostiquer, faire des propositions, accueillir des gens en résidence, transformer les lieux, faire des espaces publics, c'était un espace de méta méta projet qui était assez impressionnant! On a participé à pas mal de discussions sur les orientations mais quand on est arrivés c'était sérieusement orienté. Du coup, dans cette expérience du **B.E.A.U.**, ce que j'ai trouvé très impressionnant c'est la subdivision des tâches et des enjeux, et la façon dont vous avez dès le début et avec les résidences en amont réussi à faire des cellules de réflexion. J'étais vraiment impressionné : tu trouvais tout le temps très vite la personne responsable de telle chose. Par rapport au nombre que vous étiez, j'ai trouvé ça très impressionnant la coordination de cette somme de personnes qui étaient plus que responsables sur les tâches qu'ils avaient. Ce n'était pas de la délégation au sens réducteur : tu vas me faire ça ça et ça... Ce sont des gens qui avaient construit leur poste et leur position pendant le temps de la biennale et qui le gérait bien. Une armée de gens tous curieux et compétents. C'était assez impressionnant le fourmillement organisé. Du coup comme je m'y attendais, il y a tellement de choses que tu es perdu dedans et tu en captes qu'un dixième, qu'un tout petit morceau de ce qui s'est passé pendant le **B.E.A.U.** Parce que plein de choses se chevauchent. En plus comme tu es chargé d'un truc, tu n'es pas là pour le voir tu es là pour faire ta tâche. (...) C'est ce que vous avez réussi et qu'on arrive pas vraiment à faire avec le collectif. On y arrive entre nous, mais on n'a jamais réussi à élargir le cercle avec des gens qui eux-mêmes travaillent en autogestion. C'était pour moi le signe et le fruit d'un boulot hyper long, le temps d'autonomiser chacun sur tous les sous-groupes... (...) Je trouve que le pitch de ce projet était clair et très fort : faire la démonstration qu'il y a mille façons de trouver des usages à des rez-de-chaussées qui ne servent à rien! Et indirectement, c'est leur redonner de la valeur et changer le regard des gens dessus, leur trouver une fonction qu'elle soit ornementale ou sociale. Mais c'est aussi mettre en lumière la somme de personnes et la diversité d'initiatives existantes et potentielles sur ces rez-de-chaussées là.

x

Marie Clément, architecte
indépendante et
enseignante à l'École
Nationale Supérieure
d'Architecture de
Saint-Étienne

– En même temps c'est bien les triptyques, trois ans, trois expériences qui montrent chacune à leur manière les limites d'un système. La dernière année pour **Viaduc Fertile**, je pense que la rencontre de trois entités (le laboratoire **Hors les murs**, le Master Espace Public et l'École d'architecture de La Cambre à Bruxelles), c'était trop. C'était trois approches pédagogiques très marquées et toutes expérimentales, avec peu de recul et de connaissances des enseignants entre eux. Pour les étudiants on ne peut pas se permettre, ils ne sont pas capables d'absorber toutes les contradictions, les contresens, les mises en porte-à-faux. Nous on sait faire, ça fait partie de nos pratiques professionnelles, on a appris avec le temps. Les étudiants non. Je pense qu'en soit c'est une expérience : jusqu'à quel point le collaboratif est possible ?

Pour moi sur **Viaduc Fertile** ça a été « l'usine à gaz », c'est le mot qui m'est venu tout à l'heure. C'est vrai que je ne m'y retrouvais pas. Mais bon ce n'est pas grave. Comme je te le disais, je pense que le fait de ne pas être soutenue m'a mise dans une situation compliquée par rapport à vous et La Cambre. Essayer de convaincre en interne m'a demandé beaucoup d'énergie. On a exposé le laboratoire **Hors Les Murs** en mettant La Cambre partenaire et en s'impliquant dans la Biennale. Je me souviens de ce besoin de visibilité que vous portiez, qui était peut-être super important à ce moment là. Et finalement c'est peut-être pas grave que le laboratoire **Hors les murs** ait disparu après cette expérience. J'espère que c'est comme Soupe de ville, que ça travaille en souterrain, et si c'est repris à l'école, et même si ce n'est pas moi et que c'est d'autres qui font, ce sera très bien, peu importe. Mais en tout cas je pense que ça montre à nouveau la fragilité de ces expériences, fragilité qui vous concerne aussi, Carton Plein. Pourtant c'est important de faire tout ça, parce que petit à petit ça apporte des choses, mais il ne faut pas se cacher que c'est une énergie colossale ! Et surtout je crois qu'il faut avoir une sacrée capacité à rebondir, à dire « et bien ce n'est pas grave », tu fais, puis tu refais autrement, puis quelqu'un d'autre fera, et ça avance quoi !

Mais l'expérience manque toujours de temps. Temps pour anticiper, pour construire des outils de partage, pour inventer des formes de pilotage ambitieuses et coopératives. Comment ouvrir en permanence ? Dans quel but ? Ne risque-t-on pas l'épuisement ? La question n'est-elle pas plutôt celle d'une meilleure coopération ? Les ateliers recherche tentent de travailler sur la place et le rôle de chacun tout en mettant à jour l'absence d'un processus clair de prise de décision. Les conflits laissent émerger des difficultés de compréhension. Ces difficultés viennent interroger l'animation et la coordination du groupe. L'équipe cherchera alors à mieux s'outiller en s'octroyant par exemple une formation en « entraînement mental » intitulé « agir dans la complexité »⁴ ou en cherchant des ressources auprès d'autres formes d'organisation collective.

Finalement, le pilotage du **Laboratoire urbain** se resserre autour des quatre initiatrices qui en décident également la fin. Mais, cette fin ne signifie pas la mort du projet. La question des traces, des prolongements, du commun constitué et du travail de ce commun doit être posée.

Le travail du commun : une montée en politique

Carton Plein n'a de cesse, tout au long de son histoire, de tenter de travailler à l'endroit du noeud entre public et privé, entre logique publique, logique professionnelle et logique citoyenne.

En jardinant cet espace du commun, Carton Plein s'inscrit dans le politique. Politique au sens historique du terme, à savoir « ce qui permet à la société de tenir ensemble ». En ce sens, l'association endosse à la fois un rôle de perturbateur et de médiateur, un rôle d'activateur du commun. Cette posture ne va pas sans risque, ni sans difficulté. En effet, les conditions du dialogue – avec les responsables politiques notamment – sont rarement réunies. Perçu selon les époques, les contextes ou les intérêts du moment comme une action parapublique ou comme une alternative sociale, le projet peine à « faire ses preuves » dans les yeux des uns et des autres.

« Une “indiscipline” difficile à reconnaître par des champs référencés »

×

Cédric Bouteiller,
architecte membre du
Collectif Etc

– Carton Plein c'est d'abord une association pluridisciplinaire, parce que vous les quatre membres fondatrices, enfin plus que des membres fondatrices le cercle décisionnaire et de coordination, vous êtes de fait toutes les quatre d'univers disciplinaires et professionnels très différents. Et ça, ça fait partie de la définition de Carton Plein. C'est une association qui n'appartient pas de fait à une discipline; qui est un peu indisciplinée. C'est une spécificité très forte de votre association. Les projets ne sont pas faits comme une revendication auprès des urbanistes, mais aussi des acteurs sociaux, des acteurs culturels. C'est toujours des formes bâtarde, au sens positif du terme. Du coup ça en fait des formes assez impalpables, assez dures à qualifier. Je pense qu'il y a quelque chose d'ingrat dans ce travail là. Comme tu ne rentres pas dans les schémas de reconnaissances disciplinaires, il n'y a personne qui peut juger... Comme vous n'appartenez à aucune famille de production, aucune famille de production ne peut marquer des signes d'accomplissement et de légitimité. Nous, avec le Collectif Etc, on a tout orienté vers le milieu “urba archi”. Notre champ d'action est un peu borderline par rapport à notre profession, mais il est vraiment tourné vers elle. On va jouer avec d'autres codes pour bousculer les architectes. On se positionne toujours par rapport à ça. Vous, votre indiscipline, elle fait quelque chose d'assez impalpable et inqualifiable parce que personne n'a les outils pour qualifier. En même temps tout le monde les a aussi. Mais personne n'est capable de juger. En fait les gens ne sont pas habitués à reconnaître les actions en dehors du champ référentiel. C'est ce qui fait que c'est un truc qui est à vous qu'il s'agisse du mode de fonctionnement et des formes produites.

Que veut dire « faire ses preuves » ? Passer à l'échelle ? Permettre une nouvelle fabrique institutionnelle de la ville ? Si le dernier projet d'envergure de Carton Plein, le **B.E.A.U.**, apparaît comme un prototype pertinent à la fois aux yeux des habitants et à ceux des institutions locales comme la Cité du design, sur quels critères se basent cette évaluation ?

Ce n'est pas l'inscription de la démarche dans un dispositif public qui fait sens – d'ailleurs cela n'a pas véritablement eu lieu – mais bien les liens créés à l'échelle du quartier, l'espoir offert par une occupation temporaire des boutiques vides et les perspectives que cela ouvre en terme de revitalisation du centre ville. C'est un processus collectif de travail et des résultats au "rez-de-chaussée" de la ville qui sont devenus visibles et qui acquièrent une reconnaissance. Plutôt que d'essayer de prôner un processus ascendant de conception de l'action publique, l'enjeu serait donc avant tout de permettre une diffusion latérale de l'expérience et de la démarche, c'est-à-dire diffuser le récit d'expérience à d'autres collectifs, d'autres associations, d'autres groupes, susceptibles de s'enrichir de ce récit. C'est l'objet de ce travail d'écriture. Les enjeux de mises en réseaux, de circulation et d'échange semblent centraux pour renforcer l'espérance d'un nouvel élan démocratique.

Nicolas-Le Strat Pascal, La transmission (#4), Entretien en ligne sur le site de Art factories, septembre 2014.

« À l'encontre d'une "montée en généralité", qui fait trop souvent l'économie d'une réflexion sur les critères de généralisation, je défends l'idée d'une "montée en latéralité", à savoir la capacité des expériences singulières à se confronter les unes aux autres, à se mettre démocratiquement en risque les unes en regard des autres. Cette "montée en latéralité" – autre manière de le formuler : cette transmission transversale dans une logique de réciprocité – sollicite au moins deux capacités : d'une part, un art du récit, d'autre part, un (micro) – espace démocratique où l'expérience communiquée pourra se discuter, se délibérer. Les enjeux de transmission nous renvoient donc à la délicate question de la constitution d'une scène démocratique car une expérience ne circule pas d'un acteur à un autre, sur un mode direct et immédiat, elle se partage au sein d'un espace qui fait médiation et qui régule démocratiquement les interactions. Ce sont les conditions à réunir (un art du récit, un espace de délibération), me semble-t-il, afin que la part singulière d'une expérience trouve le chemin de son expression et qu'elle puisse "informer" d'autres pratiques, d'autres actions. »

Cela remet aussi au cœur de la réflexion l'enjeu de l'*in situ* et du contextuel. Nous avons besoin qu'il y ait autant de laboratoires urbains que de territoires urbains, comme espaces de réflexion, de mise en dialogue et en action des acteurs locaux, mais aussi comme espace de mise en mouvement des politiques publiques. Ce projet montre que l'expérimentation a toute sa place dans le champ de l'urbanisme. Avec cette appétence politique nouvelle pour l'implication des citoyens, et ces nouvelles injonctions à la participation des habitants, il semble que le terrain soit ouvert et propice à de nombreux essais. Des espaces de réflexion et de partage d'expériences sont alors à inventer pour reconnecter les tentatives émanant de la société civile aux cadres politiques en renouvellement. Ces laboratoires insérés dans des projets urbains, pourraient peut-être trouver un cadre d'existence avec le rapprochement des politiques de l'urbain et du social dans les quartiers bénéficiant de la « Politique de la ville ». Mais les cadres seront-ils assez ouverts ? Les formations des techniciens seront-elles adaptées ? Sera-t-il possible d'institutionnaliser ces laboratoires sans qu'ils perdent leur inventivité ? N'est-ce pas une nécessité pour que ce type de pratiques infuse le champ de l'urbanisme plus classique ?

« Comment pérenniser 5 années d'expérimentation ? »

×

Nathalie Arnould,
responsable des liens
territoires Cité du design,
design manager Ville
de Saint-Étienne et
Saint-Étienne Métropole

– J'admire l'énergie créative de Carton Plein pour trouver toujours des titres, les croquis, les trucs qui vont bien, qui marchent bien. Il y a une intelligence de propos pour pouvoir s'adresser à tous vos publics, parce que finalement, l'association Carton Plein elle s'adresse au public du quartier puis à ceux qui veulent bien y venir, mais elle s'adresse aussi au monde politique, aux urbanistes, aux architectes ; et la qualité de présentation, la qualité de description des enjeux, est très importante. (...) On voit bien que ça génère beaucoup de choses. Et donc ça il faut le dire, l'affirmer. Et bien oui, ce que l'on a fait, ce n'est pas rien ! Peut-être que ce n'est pas l'objectif de l'association, mais peut-être celui de l'EPASE – puisque c'est cette institution qui vous a donné quand même cette opportunité – de dire : voilà on a accueilli cette association, elle a fait ça, ça, ça et maintenant, on va faire ça ! Parce que tout ça a été pensé avec vous, grâce à vous, grâce à eux, et donc on voudrait les entendre dire "on va faire ça !" C'est mon questionnement, comment aller vers la pérennisation de ces 5 années d'expérimentation ? C'est une question politique importante : Quelle est la responsabilité de chacun des partenaires engagés ? Sur tous les projets, j'ai toujours de grands débats pour savoir qui sera responsable si... C'est vrai cela n'est pas facile pour eux (les institutions) de prendre des décisions, de prendre des risques et rien n'est fait pour les aider ! Toutes les villes se sont construites autour de gens qui ont laissé leur trace dans la ville, que ce soient les habitants ou le maire lui-même... Il faudrait peut-être un consortium de gens, d'acteurs, qui se posent la question... "On prend la responsabilité ensemble de faire de l'expérimentation et de continuer sur cette démarche là par la suite !" mais avec une acceptation du défi et du risque ! Cela pose la question évidemment de la part de liberté d'action des habitants dans leur ville aussi. Les conseils de quartier ont vocation habituellement à recueillir la parole habitante. C'est une possibilité mais il y a plein de nouveaux outils à créer du point de vue politique pour associer les habitants à leur démarche. Il y a aussi beaucoup de retours d'expérience à analyser pour voir ce qui marche, ce qui ne marche pas.

Le projet de **Laboratoire urbain** de **la Cartonnerie** se met en sommeil et Carton Plein passe la main tout en continuant de faire fructifier son processus collectif et ce qu'il a produit. Par ce récit, par les formes, les mises en scène, les protocoles qu'elle a créés et qui pourront être remobilisés, par les liens qu'elle a générés, par les représentations qu'elle a contribué à façonner, l'action collective de Carton Plein se prolonge. On peut espérer que chaque configuration locale créera les conditions d'émergence de son propre laboratoire dans une visée d'émancipation et de construction du commun des hommes.

Alors que le terreau semble fertile et que les initiatives citoyennes fleurissent de toutes parts, comment améliorer les conditions du faire ensemble ? Comment travailler à la soutenabilité et la pérennisation des dynamiques collectives ? Quelles nouvelles formes d'organisation inventer ?

En bref, comment construire l'action collective ?

